J. BOURDEAU

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

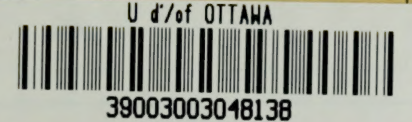
POÈTES ET HUMORISTES DE L'ALLEMAGNE

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS JUGÉS A L'ÉTRANGER

LE SIMPLICISSIMUS DE GRIMMELSHAUSEN
UN GIL-BLAS ALLEMAND — NICOLAS LENAU
SCHILLER ET LA RÉVOLUTION
VICTOR SCHEFFEL, LE POÈTE DES ÉTUDIANTS
G. FREYTAG ET LE PATRIOTISME ALLEMAND
UN RÉALISTE, G. KELLER
SCHOPENHAUER : LE BONHEUR DANS LE PESSIMISME

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Prix : 3 fr. 5(




CE

POÈTES ET HUMORISTES
DE L'ALLEMAGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

La Rochefoucauld. Un vol. in-16 de la Collection des Grands Écrivains.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Socialistes allemands et Nihilistes russes. Un vol. in-12. 2e édit.

L'évolution du Socialisme. Un vol. in-12.

Pensées et Fragments de Schopenhauer. 19e édition.

Les Maîtres de la Pensée contemporaine. 4e édition.

Socialistes et sociologues. Un vol. in-12.

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

Mémoires de Henri Heine.

1181-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 12-05.

J. BOURDEAU
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

POÈTES ET HUMORISTES DE L'ALLEMAGNE

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS JUGÉS A L'ÉTRANGER

LE SIMPLICISSIMUS DE GRIMMELSHAUSEN
UN GIL-BLAS ALLEMAND — NICOLAS LENAU
SCHILLER ET LA RÉVOLUTION
VICTOR SCHEFFEL, LE POÈTE DES ÉTUDIANTS
G. FREYTAG ET LE PATRIOTISME ALLEMAND
UN RÉALISTE, G. KELLER
SCHOPENHAUER : LE BONHEUR DANS LE PESSIMISME

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906



POÈTES ET HUMORISTES
DE L'ALLEMAGNE

I

SIMPLICISSIMUS

Il y a un demi-siècle à peine que les critiques d'Allemagne ont, sinon découvert, du moins exalté comme une œuvre de premier ordre, dans leur littérature du dix-septième siècle, le roman de *Simplicissimus*; et, non contents de ranger l'auteur, Grimmelshausen, parmi les maîtres du roman national, ils n'hésitent pas à l'égaler à Cervantes et à le mettre bien au-dessus de notre Lesage. Il semble naturel, en effet, que les Allemands se trouvent mieux disposés et préparés à comprendre et à goûter la forte et grossière esquisse des mœurs militaires durant la guerre de Trente Ans, qui donne au *Simplicissimus* son principal attrait, plutôt que cette peinture nuancée de toutes les classes et de tous les mondes

1. Étude sur le *Simplicissimus* de Grimmelshausen, par Ferd. Antoine; Paris, Klincksieck, 1882.

qui nous ravit dans notre *Gil Blas*. On ne saurait d'ailleurs méconnaître le mérite, l'originalité de Grimmelshausen; et tous ceux qui prennent intérêt aux lettres allemandes liront avec fruit la complète étude, la minutieuse analyse que M. Ferdinand Antoine a consacrée à cet ouvrage d'une saveur si franche, dont il prépare une traduction.

Ce roman forme un contraste très marqué avec la fadeur et le mauvais goût qui caractérisent la littérature de l'époque. Si le dix-septième siècle a été le grand siècle pour les lettres françaises, les historiens de la littérature allemande le désignent comme le *triste dix-septième siècle*, le siècle *allemand-français*. Ce fut, en effet, pour la prose allemande, une époque d'imitation et de décadence. Foulée aux pieds par toutes les nations de l'Europe, l'Allemagne paraissait sur le point de perdre jusqu'à sa langue même, dernière épave d'une nationalité. Des satiriques, des patriotes, de grands esprits tels que Leibniz protestaient en vain contre cette confusion du langage (*Sprachmengerei*), cette adoption servile des modes et des locutions françaises : « L'Allemagne, dit Logau, vit des balayures des autres peuples », et Laurenberg, dans une satire contre la gallomanie, prétend que « la langue française a coupé le nez à la langue allemande et lui a recollé le sien à la place ».

Le *Simplicissimus*, au contraire, qui parut en 1669, vaut autant par la fraîcheur native de la langue que par le sujet qu'il traite; tandis que les auteurs con-

temporains, uniquement préoccupés de plaire à la noblesse et aux castes lettrées, se bornaient à écrire des romans de galanterie, d'héroïques prouesses, de froides pastorales; qu'ils s'évertuaient à célébrer les légendes nationales d'*Arminius* et *Thusnelda*, en un style guindé, amphigourique; qu'ils se livraient à des orgies d'érudition, et composaient, deux siècles avant M. Ebers, des romans d'égyptologie, « vrais bazars d'antiquités ». Grimmelshausen renoue, dans cet ouvrage, la tradition des œuvres populaires, d'Eulenspiegel, du livre du docteur Faust, de Fischart, le Rabelais allemand, et de ses continuateurs. Bien que le genre du *Simplicissimus* soit emprunté, comme *Gil Blas*, aux romans picaresques, à *Lazarillo de Tormes* et à *Gusman d'Alfarache*, l'auteur introduit dans ce cadre espagnol de vraies figures allemandes; il a su regarder autour de lui, et il décrit d'après nature, procédé simple en apparence, bien malaisé pourtant, si l'on en juge par le petit nombre des romanciers qui le mettent en pratique. Pour tout ce qui touche aux mœurs de son temps et de son pays, Grimmelshausen est un réaliste de la bonne école, de celle qui copie, qui interprète la nature sans la défigurer.

I

On ne connaît que peu de détails sur la vie de Grimmelshausen. Il naquit à Gelnhausen, non loin de Francfort, de parents obscurs et pauvres. Âgé de

dix ans, en 1635, il fut enlevé par des soldats hessois qui le conduisirent à Cassel ; il entra, en qualité de page, dans un régiment de mousquetaires, et, comme son héros Simplicissimus, mena la vie des camps, aventureuse et dévergondée. Il y acquit du moins cette expérience directe des hommes, cette connaissance approfondie des habitudes soldatesques, des usages, des contrées et des dialectes de l'Allemagne que l'on retrouve dans ses écrits. La paix conclue, il déposa le mousquet, se maria, racheta ses désordres passés, obtint la faveur des princes et fut anobli ; il remplit les fonctions de bourgmestre dans une paroisse de l'évêché de Strasbourg, et mourut entouré de ses enfants et petits-enfants.

C'est à peu près tout ce que l'on sait de la vie de Grimmelshausen. Quant à son caractère, ses idées, sa nature d'esprit, on les démêle à travers son œuvre. C'est assurément un observateur sans amertume. Témoin des atrocités de la guerre, il lui a suffi de retracer l'exacte réalité pour nous laisser un tableau qui ressemble à une cruelle satire, mais il n'a, en lui-même, ni l'âpre ironie d'un Swift, si emportée sous le calme apparent, ni la charmante désinvolture, la fine impertinence, le spirituel enjouement d'un Lesage ; c'est un railleur naïf et un peu lourd, un rieur sérieux.

Il y a en lui un fond chrétien. Il a vu, dans toute sa hideur, la bête humaine déchaînée, et pourtant il conserve intacte sa foi en une Providence. Le spectacle des guerres de religion l'a rendu tolérant, mais

point sceptique, du moins il n'a de doutes que sur les formes des différents cultes. Bien qu'on s'accorde sur ce point qu'il mourut catholique, on discute encore la question de savoir s'il ne suivit pas auparavant la religion protestante. Il fait dire à son héros Simplex :

Je suis chrétien, mais j'avoue que je ne suis ni pour Pierre, ni pour Paul (*weder Petrisch noch Paulisch*); je m'en tiens aux douze articles de la foi chrétienne, et je ne m'engagerai dans aucun parti, tant que l'un ou l'autre ne m'aura pas démontré, par de bonnes raisons, qu'il possède seul la vraie religion qui sauve les hommes.

Il avait l'esprit très cultivé et joignait à l'expérience du monde une prodigieuse lecture : classiques, Pères de l'Église, auteurs du moyen âge, écrits scientifiques et polémiques de la réforme, il avait tout dévoré. L'œuvre considérable qu'il a laissée témoigne de cette érudition confuse et touffue. Il a sacrifié au mauvais goût du temps en écrivant des romans d'une sentimentalité fade, tels que *Proximus et Limpida*. Le *Vogelnest* est une composition moins banale où le héros, grâce à un talisman, a le pouvoir de se rendre invisible, et, comme le diable boiteux, assiste au spectacle infiniment varié des passions cachées. Mais les ouvrages de Grimmelshausen qui offrent un intérêt durable sont ceux que la critique allemande désigne sous le nom d'écrits *simpliciens*, c'est-à-dire le *Simplicissimus* au premier rang, et deux autres récits, l'histoire de l'estropié *Springinsfeld* et les aventures d'une vaga-

blonde nommée *Courage* qui encadrent l'œuvre principale « comme les deux volets d'un triptyque ».

II

Ainsi qu'un grand nombre de romans allemands, sans excepter ceux de nos jours, *Simplicissimus* pèche par la composition. Trop d'idées, trop d'épisodes viennent s'enchevêtrer dans l'action principale. Non content de décrire le monde réel, de mettre en scène des personnages vrais, l'auteur, puisant dans le trésor poétique des légendes de son pays, nous introduit dans le royaume des sylphes, et nous fait contempler, à la façon de Swift, un monde tout différent du nôtre, un monde renversé où tout est raisonnable et juste, où les marchands font le commerce pour obliger leurs amis, où les hôteliers, les médecins, les apothicaires ne songent qu'au bien-être de leurs clients, où les hommes et les femmes ne se recherchent qu'à l'unique fin de procréer des enfants, etc., etc. Ailleurs, au milieu des scènes les plus brutales de la vie des camps, Grimmelshausen intercale de longues discussions théologiques qui déroutent le lecteur et alanguissent le récit. Le dénouement même n'est qu'un nouveau sujet de roman. Nous y voyons le héros échouer dans une île déserte et s'y établir, en sorte que l'Allemagne avait une *Robinsonade* cinquante ans avant le roman de Daniel de Foe. Les défectuosités du plan ne sont pas toujours compensées par les qualités de la forme; la langue est

simple, énergique, expressive, ordurière parfois, plus capable de rebuter que de corrompre; mais l'auteur, à proprement parler, manque de style, ce qui suffirait à classer *Simplicissimus* bien au-dessous de *Don Quichotte* et de *Gil Blas*.

C'est un pur roman d'aventures. Le héros n'est point un caractère, il n'incarne pas un monde d'aspirations nobles, une volonté héroïque, enthousiaste, comme le chevalier de la Manche. Simplicissimus appartient plutôt à la famille de Candide, son homonyme. C'est une nature moyenne, soumise à toutes les influences de milieu, d'exemple, d'éducation, et dont la moralité dépend de tous les hasards.

Dégagée des épisodes accessoires, la trame du récit est des plus simples. Le héros raconte d'abord l'humilité de sa naissance, et fait à ce propos la satire de la manie des titres (*Titelsucht*). Il raille ces petites gens qui, pour se hausser jusqu'à la noblesse, se glorifient de l'antiquité de leur race, « tandis que leurs grands-pères ont été journaliers ou portefaix; leurs cousins, muletiers; leurs sœurs, prostituées; leurs mères, entremetteuses, voire sorcières ». Il n'a aucune prétention à jouer le Junker; le palais de son père était une chaumine dans le Spessart, dont les murs intérieurs étaient barbouillés de noir de fumée; en guise de pages et de palefreniers, ses parents possédaient une truie, des moutons, un bouc, revêtus de leur livrée naturelle[1]; et, dans

1. Il semble qu'Henri Heine, très familier avec l'ancienne littérature allemande, se soit inspiré de ce passage dans le *Lied* du

la salle d'armes, au lieu de lances et d'armures, on ne voyait que haches, pelles, pioches et charrues. On l'a élevé comme une bête brute ; à peine savait-il compter jusqu'à cinq ; de Dieu, du ciel, de l'enfer, il n'avait aucune notion. Un jour, des soldats maraudeurs mirent à sac la pauvre masure, ruinèrent et maltraitèrent ses habitants. Il assiste à cette affreuse scène avec l'indifférence stupide d'un garçon à moitié idiot.

Un bon ermite qui vivait dans la forêt le recueille, l'interroge, et, tout étonné de l'incroyable naïveté de ses réponses, le baptise du nom de Simplex. Ému de pitié, il l'apprivoise, l'instruit dans la solitude et transforme ce jeune sauvage en un Eliacin. Mais l'ermite étant venu à mourir, son élève retombe dans la misère et l'abandon. Bientôt, emporté dans le tourbillon de la guerre et des aventures, Simplicissimus va se déniaiser, devenir maître fripon ; il retiendra cependant quelques sentiments de cette première éducation chrétienne qui persisteront à travers bien des vicissitudes et des défaillances, et l'aideront finalement à rentrer dans les voies du salut.

Il est d'abord pris par des soldats et enrôlé dans un régiment. Quelle n'est pas sa stupeur à la vue

jeune berger de la montagne : « Il est roi le jeune berger... A ses pieds sautillent les moutons, doux flatteurs, marqués de croix rouges. Les veaux sont ses chambellans, et se pavanent avec orgueil. Ses comédiens ordinaires sont les petits boucs ; et les oiseaux et les vaches, avec leurs flûtes, avec leurs clochettes, sont les musiciens de la chapelle royale ». (*Reisebilder.*)

d'un monde si nouveau pour lui! Encore tout imbu des pieuses recommandations de son saint précepteur, il sent ses cheveux se dresser sur sa tête lorsqu'il entend les jurons sacrilèges qui sortent à flots de la bouche de tous ces soudards. La pensée qu'ils encourent, à chaque blasphème, la damnation éternelle le fait trembler d'horreur et d'épouvante : « Je vis une fois un soldat donner à un autre un rude soufflet, je me figurais que celui qui avait été frappé allait tendre l'autre joue... Je me trompais, car le souffleté dégaîna, et balafra d'un coup de sabre la figure de l'agresseur. Je me mis à lui crier : Ah! mon ami, que fais-tu là? » Ce qui prouve que les casernes et les corps de garde n'offrent que de fâcheux compléments à l'éducation des séminaristes.

Simplex devient ensuite page du gouverneur de Hanau qui en fait son fou, le persécute et le brutalise. Il réussit à s'échapper, et, après mainte aventure, croyant se soustraire à tout danger, il se déguise en femme et entre sous le nom de Sabine au service d'un capitaine. Séduits par sa jeunesse et son joli visage, le capitaine et son ordonnance tombent amoureux fous de Sabine. Extrême embarras de la fausse soubrette entre ces rivalités furieuses. Simplex s'aperçoit que la « robe de femme est parfois plus malaisée à porter que la livrée de fou ».

Il reprend le métier de soldat maraudeur et amasse un riche butin. Prisonnier des Suédois, il obtient sa liberté en s'engageant sur l'honneur à ne pas servir contre eux pendant six mois : il tient

parole, car, en dépit de tous ses méfaits, il garde le respect de la foi jurée.

Réduit à l'oisiveté et enrichi d'ailleurs par le vol et le pillage, il s'adonne aux plaisirs de la galanterie, il se rend à Paris, comme les jeunes gens du bel air, et là, nouveau Tannhäuser parmi les sirènes du Vénusberg, il achève de se pervertir. Il est à remarquer que Grimmelshausen, comme plus d'un romancier allemand, ignorait nos mœurs, qu'il peint sous des couleurs peu flatteuses[2]. De retour en Allemagne, Simplex, après une intrigue passagère avec une dame « plus *mobilis* que *nobilis* », se laisse prendre à la feinte naïveté d'une jeune paysanne et l'épouse; ils se trompent mutuellement; la femme, prodigue et coquette, ruine le ménage; Simplex va chercher l'oubli de ses mésaventures dans de longs voyages en Russie, en Orient. A la fin, notre héros revient se fixer dans la Forêt-Noire, il se met, comme il le dit, derrière les livres, *hinter die Bücher*, et médite les écrits ascétiques d'Antonio de Guevara : *Mépris de la cour et éloge de la campagne*; il fait le bilan de sa vie passée, arrive à cette conclusion pessimiste que le passif l'emporte sur l'actif, les douleurs sur les joies; aussi renonce-t-il au monde pour vivre dans la paix de la solitude... Le côté moral et chrétien du livre apparaît dans cette conclusion à demi théologique. Gil Blas finit d'une façon plus humaine : au lieu de viser à l'ascétisme, il se retire dans sa terre,

1. Cet épisode du séjour de Simplicissimus à Paris est emprunté à la 96e nouvelle du conteur italien Bandello.

épouse la fille d'un de ses voisins, et passe dans le bien-être domestique les courtes années qui lui restent à vivre.

III

Une vive peinture des expéditions des corps francs et de leurs ravages en Westphalie, durant la dernière période de la guerre de Trente Ans, donne un haut intérêt au roman de *Simplicissimus*. Schiller, dans le *Camp de Wallenstein*, a fait mouvoir cette foule chatoyante et bariolée de soudards de toutes nations, attachés à la fortune du noble aventurier, qui foulaient alors le sol de l'Allemagne : il met dans la bouche d'un moine, jovial et sermonneur, une pittoresque énumération de tous les vices de ces armées cosmopolites; mais combien ce tableau aux couleurs vives pâlit cependant à côté de ceux que les contemporains ont retracés d'après nature! Grimmelshausen n'est pas le seul qui ait pris sur le vif la physionomie des mœurs du temps : Moscherosch, l'auteur du *Soldatenleben*, en a esquissé les traits d'une main encore toute frémissante de douleur et d'indignation. Nous ne saurions mieux comparer, dans un autre art, la *Vie du soldat* qu'aux *Désastres de la guerre*, de Gòya, inspirés au peintre espagnol par le carnage qui a inauguré notre siècle comme une aurore de sang. L'auteur du *Simplicissimus*, au contraire, s'est proposé de dire la vérité sans colère :

Es hat mir so wollen behagen
Mit Lachen die Wahrheit zu sagen.

Les scènes des misères de la guerre qu'il étale sous nos yeux pourraient servir de texte et de commentaire un peu lourd aux eaux-fortes de Jacques Callot, à ces bonshommes d'un trait si net, si spirituel, si élégant, ces microscopiques matamores, qui se pavanent, la moustache retroussée, le jarret tendu, devant une forêt de longues piques, de mousquets et de pertuisanes, au son des fifres et des tambours.

« Manger, boire à l'excès, supporter la faim et la soif, s'adonner à la débauche et à la paillardise, faire sonner les dés nuit et jour avec rage, tomber dans la goinfrerie et dans la crapule, voler, être volé, assassiner, être assassiné, fusiller, être fusillé, » telle est l'image de la vie militaire que Grimmelshausen met sous nos yeux. Et l'auteur allemand retrace en détail tous les aspects des mœurs soldatesques; « je voyais, dit Simplex au sortir d'une orgie, les convives dévorer les plats comme des truies, boire là-dessus comme des vaches, se tenir comme des baudets, et vomir à la fin comme des chiens de tanneur ». Il se demande ce que devient, dans ces gros corps de reîtres et de lansquenets, cette âme immortelle dont lui parlait le bon ermite : « Mais, dis-je, est-ce que leurs ventres ne finiront pas par éclater? Leurs âmes, qui sont les images de Dieu, peuvent-elles donc rester dans ces corps de pourceaux gras, où elles sont prisonnières comme dans des cachots obscurs et des tours destinées aux monstres et aux voleurs? Leurs nobles âmes, comment peuvent-elles ainsi se laisser martyriser? » Hélas! il est de tels

hommes qui font exception à la règle commune, ils n'ont point d'âme.

Après l'orgie, l'amour. On se contentait à peu de frais : le vivandier approvisionnait largement sa cantine de *lustige Dirnen*, ces pauvres créatures qu'on appelle des *filles de joie*. Elles pullulaient comme une vermine autour des casernes et des camps, suivaient avec les bagages, excitaient sans cesse des rixes meurtrières, et adoucissaient pourtant la vie du soldat, « servaient à mettre un peu de beurre sur son pain noir ». Les chefs participaient à ces plaisirs élémentaires ; en ces temps de désordre, les rangs se mêlaient et se confondaient. Le prince Henri tapant sur le ventre de Falstaff était devenu une réalité, un fait quotidien.

C'étaient là les entr'actes et les intermèdes du drame sanglant de la guerre, les plaisirs et les délassements de la mauvaise saison. Ces exploits de la dernière campagne que l'on racontait l'hiver à la veillée, avec l'animation du chasseur parlant de ses chasses et de son gibier, ces expéditions, maraudes, pillages, champs dévastés, maisons incendiées, femmes violées, paysans égorgés, on les entreprenait de nouveau aux premiers beaux jours du printemps. A peine les bourgeons commençaient à éclore, les merles à siffler et les prés à verdir sous la tiède haleine des vents, que les soldats se ruaient sur les campagnes : il n'était si pauvre masure qui ne tentât leur convoitise, si misérable femme qui n'excitât leur lubricité. Ils emportaient le linge, abattaient le bétail, brisaient

les poêles, enfonçaient les fenêtres, cassaient la vaisselle, brûlaient le lit et la chaise boîteuse. Pour découvrir la cachette où les paysans enfouissaient quelques pièces de menue monnaie, ils employaient la torture.

Ils prirent un des paysans prisonniers, le fourrèrent dans le poêle et y mirent le feu... A un autre, ils ceignirent la tête avec une corde, et la serrèrent avec un garrot, à tel point que le sang lui sortit par la bouche, le nez et les oreilles... Pendant ce temps, les soldats avaient mis la main sur les quatre autres paysans. Ils les attachèrent par les mains et par les pieds à un arbre abattu en cet endroit, si bien que (*salva reverentia*) ils avaient le derrière en l'air. Puis, quand ils leur eurent enlevé les culottes, ils prirent les cordes qui servaient pour les mèches, y firent des nœuds, et se mirent à jouer du violon sur les corps des paysans, si fort et si cruellement, que le sang ne tarda pas à jaillir. Les paysans criaient à faire pitié; mais les soldats s'amusaient de leurs cris. Ils ne cessèrent de scier que lorsqu'ils eurent enlevé la peau et la chair jusqu'aux os.

Simplicissimus conclut qu'il devait évidemment y avoir en ce monde, « non pas une seule race descendant d'Adam, mais deux espèces d'hommes, les sauvages et les hommes apprivoisés, ainsi que chez les animaux, puisqu'ils se poursuivaient les uns les autres avec tant de férocité ».

Afin de détourner un instant ses regards loin des déchirements de sa patrie vers des horizons plus riants, Grimmelshausen se plaît à concevoir un plan utopique de grandeur et de prospérité nationales : l'Allemagne deviendra une vaste confédération ; plus d'impôts, plus de douanes, plus de corvée, plus de

servage. Tous les princes d'Europe seront dépossédés, et leurs États deviendront les fiefs de l'Allemagne. Un despote intelligent régnera sur le monde, bâtira dans sa capitale un temple magnifique et un musée universel, sanctuaire des arts et des sciences antiques et modernes, fondra en une seule toutes les communions, et réalisera le mot de l'Écriture : « un seul pasteur et un seul troupeau ». Il tiendra d'une main le repos du monde et, de l'autre, la roue et la potence, instruments nécessaires pour la réalisation de ses nobles desseins. Le bourreau lui suffisant, il n'aura pas besoin de soldats, et le monde goûtera es bienfaits d'une paix romaine. Il est vrai que Grimmelshausen prête cette singulière prédiction, ce rêve d'abolition des armées permanentes et de paix perpétuelle, à un pauvre diable qui a le cerveau fêlé.

II

UN GIL BLAS ALLEMAND

« Le grand tort qu'ont les journalistes, écrit l'auteur des *Lettres persanes*, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme si la vérité était jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de préférer les nouveaux. — Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre qui est d'être très ennuyeux. »

Qu'il nous soit donc permis de rappeler un ouvrage qui n'est pas tout à fait récent et qui mérite d'être connu, parce qu'il est spirituel et gai.

Les *Mémoires du chevalier Lang* sont en outre fort instructifs. Ils nous instruisent autant que des traités d'histoire sur l'ancien régime et les mœurs des cours allemandes vers la fin du XVIIIe siècle et

1. *Memoiren des Karl Heinrich Ritters von Lang*. — Les *Mémoires du chevalier Lang*. 2 vol.

au commencement du XIXe. C'est le miroir d'un monde évanoui, un reflet exact et pittoresque de ce qu'on appelle — les uns avec ironie, les autres avec naïveté — le bon vieux temps.

I

Le chevalier Lang est un personnage agile et remuant, rompu au monde, souple et railleur, un cousin éloigné de Gil Blas. De la part d'un Allemand, cela pourrait étonner. Mais il y a Allemand et Allemand. Ceux du Sud ne ressemblent pas à ceux du Nord. Un Souabe aimable est l'antithèse d'un Prussien roide, hautain, querelleur. La poétique Souabe fut le berceau de Lang, mais il a du sang français dans les veines. Son grand-père maternel vivait à Mumpelgardt, autrement dit Montbéliard, possession du Wurtemberg, qui échut en 1792 à la France.

Lang est né en 1764 à Balgheim, village limitrophe de la Bavière et de la Franconie, dans la petite principauté d'Œttingen-Wallerstein. La capitale, Œttingen, avait à peine l'importance d'un de nos gros chefs-lieux de canton. C'était un de ces États lilliputiens, une de ces taupinières comme il y en avait tant en Allemagne, et qui ne ressemblaient pas toutes à Weimar.

Il faut parcourir *la Chronique des cours Allemandes* de Vehse, en 42 volumes, galerie des plus divertissantes et des plus bouffonnes, si l'on veut connaître ces petits potentats qui singeaient Louis

XIV, Louis XV et la Cour de France. Les monarques d'Œttingen menaient un train de roi. Toujours besoigneux, ils choisissaient des fonctionnaires riches et les mettaient à sec. Un ancêtre du chevalier Lang fut obligé de prêter 500 ducats d'or au prince Albert-Ernest pour les frais de voyage de la princesse aux eaux de Pyrmont. A Œttingen, les fonctions publiques ruinaient les fonctionnaires, aussi les fuyait-on avec le même zèle que l'on met d'ordinaire à les rechercher. Le grand-père de Lang, ayant refusé une charge à la Cour, fut nommé par un décret du prince Philippe-Charles, adressé *à M. Lang, directeur de ma chambre, bon gré ou malgré lui.*

A part ce désagrément des fonctions obligatoires, on menait dans la principauté une existence douce et paisible ; on lisait les auteurs français, il y avait des tailleurs français. Dans la famille Lang, on se visitait fréquemment. Les dames arrivaient parées, les hommes en chaussure fine. On laissait les manteaux dans l'antichambre : tabac, bière, cartes allemandes, rudesse allemande répugnaient à ces gens délicats.

M. Lang, le père de notre héros, était un pasteur luthérien, pauvre et très érudit. A côté de la vieille organisation politique, si ridicule et si usée, qui craque de toutes parts, perce en Allemagne, jusque dans les coins les plus reculés, le goût de l'érudition et de la science, dont la Réforme avait jeté les germes féconds et vivaces. Ce simple prédicant, au sortir de l'Université d'Iéna, savait le latin, les mathématiques, l'hébreu, le syriaque, voire le chal-

déen tout comme un mage. Dans sa bourgade, en face de la maison pastorale, se trouvait un couvent de l'Ordre de Saint-Benoît. Loin d'exciter à la guerre, le voisinage des deux confessions entretenait la tolérance. Le pasteur Lang donnait aux savants bénédictins des leçons d'arithmétique et de philologie orientale, et rangeait leur bibliothèque. Mme Lang, quand elle faisait des tartes, avait grand soin de ne pas les laisser refroidir à la fenêtre, de peur que les bons Pères ne s'invitassent d'eux-mêmes à manger chez leur voisine des gâteaux luthériens ; ils étaient coutumiers du fait. Cette Mme Lang, si avisée, française de tournure, de visage et de manières, et qui faisait si bien les tartes, mit au monde sept enfants. Son fils Heinrich tenait évidemment beaucoup d'elle.

Le pasteur s'étant laissé mourir encore jeune, sa veuve, vouée aux œuvres de charité, confia l'éducation d'Heinrich à une série de parents, oncles, frères et cousins. Celui-ci enseigna le catéchisme, celui-là le latin, un troisième le roua de coups, un quatrième lui apprit l'usage de chartes et des archives. Comme il courtisait Mlle Baebi, la bonne de son oncle l'archiviste, cet oncle, alarmé, réunit en toute hâte le conseil de famille, qui livra le coupable à un autre oncle, official, c'est-à-dire juge ecclésiastique dans le Wurtemberg. A peine débarqué, le jeune Lang subit un examen en règle. Étonné d'entendre que son neveu ignorait la logique, l'official leva les bras au ciel :

Il poussa de profonds soupirs et me rapporta de la bibliothèque, d'où il revint tout essoufflé par son asthme, un livre intitulé *Belfingeri Logica*. Je le pris tout tremblant, comme le condamné auquel, dès son arrivée, on rive le boulet au pied. Cela fait, mon révérend oncle se retira dans la pièce voisine, s'étendit sur son grand fauteuil, rabattit sur ses yeux la pointe de son bonnet de coton, et s'abandonna comme de coutume à sa sieste professionnelle. Dans la chambre même où il m'avait laissé, près d'une fenêtre en saillie sur la rue, était assise une jeune fille occupée à coudre. J'approchai ma petite table de la fenêtre, je mis la Logique devant moi, j'appuyai ma tête sur mon coude, et regardai fixement ma jeune voisine. Tous les jours je revins à la même place, le livre était toujours sur la table à coudre : les heures que je passai là furent, contre toute attente, les plus douces du monde. Nous échangions des baisers d'après toutes les règles des syllogismes et des catégories. Mais quand Sa Révérence mon oncle l'official, à quelque temps de là, commença le premier examen, il resta stupéfait de mes faibles progrès. Il craignait que je ne fusse dépourvu de sens logique et de faculté judiciaire, et le soir même il fit part à ma vénérable tante de cette fâcheuse découverte.

Cette petite scène d'intérieur ne donne-t-elle pas l'impression de ce monde léger, intime et heureux des estampes de Chodowiecki et des dessins de Moreau le jeune?

Lang s'enfuit de chez l'official sur une vieille jument qu'il emprunta. On l'envoya terminer ses études à l'Université d'Altdorf où il passa trois années turbulentes, se battit en duel et séduisit une jeune fille de bonne famille. Encore adolescent, sans autre fortune que des dettes, il ne pouvait songer à l'épouser. Un mari vint sauver à point l'honneur de la famille, mais la mère fut inconsolable. Lang expia chèrement ce péché de jeunesse

par les malheurs domestiques qui devaient assombrir le milieu de sa vie.

De retour à Œttingen, il obtint du prince Kraft-Ernest d'Œttingen-Wallerstein la place de secrétaire du gouvernement qu'il occupa de 1785 à 1788. Ses fonctions consistaient à rédiger les délibérations mystérieuses du Sénat. A son entrée en charge, on lui fit jurer avec tant de solennité de n'en jamais trahir le secret, de rester muet comme la tombe, qu'il arriva plein d'effroi à la première séance. Il entendit les sénateurs assemblés discuter les termes d'un édit de proscription de tous les chiens du royaume. A midi sonnant, ce fut un sauve-qui-peut général; les pères conscrits, pressés de déjeuner, s'élancèrent sur leurs chapeaux et chargèrent le secrétaire Lang de tout arranger à sa guise, ce qui lui permit de sauver la vie à des centaines de chiens.

Lang ne tarda pas à encourir la disgrâce de son seigneur et maître. La protection du président Ruesch, un des hommes sérieux de la principauté, lui attira des ennemis; on le dénonça comme libre-penseur. Quand vint le temps du carême, le prince Kraft-Ernest déclara hautement que « quiconque négligerait de se confesser et de communier pendant la semaine sainte, soit catholique, soit luthérien, méritait d'être chassé et envoyé à tous les diables ». Communier n'était point du goût de notre ami Lang, et il confia à ses amis qu'il s'abstiendrait. Le bruit de ce refus se répand dans la ville et arrive aux oreilles du banquier de la Cour, un juif, créan-

cier du jeune secrétaire, et qui tremble de perdre sa créance, si Lang venait à perdre sa place. Il accourt à l'hôtel où loge le récalcitrant, le conjure d'obéir aux ordres du prince. L'hôtelier, l'hôtelière et la servante, tous émus de la même crainte, lui laissent à peine le temps de dîner et l'entraînent jusqu'au seuil du temple où le pasteur, étonné, triomphant, l'accueille, et le foudroie de son éloquence. Le soir même, les créanciers rassurés offrirent au néophyte un joyeux souper.

II

Las de ces tracasseries, Lang se décide à chercher fortune ailleurs. Il prend congé de Kraft Ernest; muni de bons certificats, de lettres de recommandation, léger de cœur, d'argent et de bagage, il descend le Danube et débarque à Vienne. Le soir même, un ami le conduit sur le Glacis, il se voit transporté au milieu des jardins d'Armide, et, rentré dans son auberge, s'endort plus heureux qu'un abbé nouvellement pourvu d'un gras bénéfice. Dès le lendemain il se mit à battre le pavé, et, après maintes recherches, ne trouva rien de mieux qu'une place de précepteur chez un magnat hongrois qui habitait un château au pied des monts Karpathes. Il partit donc pour les Karpathes.

Ce fut une joie universelle lorsque le nouveau précepteur fit son entrée dans le château du magnat hongrois. Lang était jeune, Lang était gai et, de

plus, fort joli, tandis que son prédécesseur portait une vieille perruque et ne savait pas valser. Il eut pour lui la faveur publique. Vite toutes les femmes se mirent à l'œuvre et l'habillèrent à la hongroise. Mme la baronne le faisait appeler à tout instant; elle le priait de chanter, de cacheter ses lettres, de lui conter quelque histoire. Dans les salles basses du château, les suivantes lui donnaient des leçons de hongrois, et quand il s'étudiait à prononcer les harmonieuses syllabes de l'idiome national, *Szr*, *Smst*, *Wlk*, ces petites folles riaient aux éclats. Lang vivait là dans le meilleur monde, car toute la maison jusqu'au dernier laquais, jusqu'à la dernière fille de cuisine, était de bonne noblesse hongroise, même le gardeur de vaches et de brebis qui portait, comme insigne de sa haute naissance, un sabre en bandoulière lorsqu'il menait les bêtes au pré. — Le baron tenait table ouverte. Pendant le repas, derrière les maîtres du logis, se tenaient des pandours avec de grands éventails. L'attitude de chacun en présence du chef de famille est, en Hongrie, tout à fait respectueuse : on ne lui répond qu'en inclinant la tête, une main sur la poitrine. Le précepteur causa quelque scandale les premiers jours parce qu'il s'appuyait au dossier de sa chaise et mettait la main sur la table.

Un magnat hongrois n'a pas toujours l'humeur facile. Avec le baron il fallait compter que sur douze heures on en passerait plus d'une en disgrâce. Il ne souffrait pas qu'on empruntât des livres à sa

bibliothèque, et s'il arrivait à Lang d'obtenir un volume dans un moment d'éclaircie, son maître l'envoyait réclamer presque aussitôt, par la raison que la vue d'une place vide sur un rayon lui donnait mal à la tête. Il exigeait que le précepteur l'escortât dans ses promenades. En guise de distraction, il faisait abattre un de ses arbres : on y mettait le feu. Il s'étendait tout auprès, la pipe entre les dents, et reniflait à pleines narines les vapeurs embaumées d'un morceau de couenne qui rôtissait devant la flamme, tandis que Lang, debout derrière son maître des heures entières, laissait errer sa fantaisie à travers le vaste monde.

Comme le baron aimait le jeu de boules, chaque après-midi tout le château jouait aux boules. Grâce à la liberté que prenaient les dames avec les règles du jeu, Lang perdait régulièrement un florin par jour. Tout son traitement y passait. Il dut renoncer à ce plaisir ruineux, en dépit de la colère de son maître qui lui reprocha durement son avarice et son impolitesse. Il se mit en quête d'une autre place, et, l'ayant trouvée, dit adieu aux monts Karpathes. Les dames pleurèrent le matin de son départ. La baronne, les yeux humides, lui glissa dans la main une poignée d'or, et le baron lui promit, s'il consentait à rester, de l'exempter à tout jamais du jeu de boules.

Il reprend la route de Vienne et se présente chez S. Exc. le baron von Bühler, ministre plénipotentiaire de S. A. Mgr le duc de Wurtemberg. Séduit

par sa bonne mine et sa belle écriture, l'ambassadeur l'engage comme son secrétaire. Lang ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à un sot, absorbé par sa toilette, ses visites et ses maîtresses : les fonctions du diplomate consistaient à commander chez les cordonniers de Vienne des bottines pour la duchesse de Wurtemberg, et le plus grave de ses soucis était de savoir si un canapé vert ferait bon effet dans son salon bleu. Préposé à la cave, rédacteur des pièces diplomatiques en style fleuri, chargé des procès avec les maquignons, Lang cumulait tous les emplois, même celui de messager d'amour. Ce n'est pas qu'il fût précisément un courtier en galanterie, un Mercure privé, mais il portait les billets doux du baron von Bühler à trois dames du voisinage, d'assez bonne maison, quoique de seconde jeunesse, qui toutes les trois se servaient du crédit, de la loge, des chevaux, et, dans une certaine mesure aussi, du secrétaire de l'ambassadeur : il ne tenait qu'à Lang de devenir à son tour un homme à bonnes fortunes.

L'une des trois Grâces avait accordé jadis quelques faveurs à un baron esclavonien. Ce baron reconnaissant souscrivit à sa nymphe, en billets, 250,000 florins d'empire, *pro fidelibus servitiis*, disait l'acte. Mais l'Esclavon étant tombé en déconfiture, la belle pria son nouvel ami, le baron wurtembergeois, de l'aider à recouvrer la valeur de ses billets. Sur l'ordre de son maître, Lang partit aussitôt pour l'Esclavonie, le 6 décembre 1789, muni de pleins

pouvoirs, afin de prendre hypothèque en toute hâte et de concourir avec les autres créanciers. Il court bride abattue jusqu'à la petite ville de Varos, sur la frontière turque. Les affaires de la belle Viennoise souffraient des délais : Lang alla visiter Belgrade, que les impériaux, commandés par Laudon, venaient de prendre d'assaut sur les Turcs.

La ville était dévastée, les maisons sans toitures, réduites à leurs quatre murs. Les chiens en bandes erraient à travers les rues : de temps à autre une tête de juif émergeait d'un soupirail; quelques paysans poussaient leurs ânes au milieu des décombres... des vents tièdes apportaient par bouffées l'odeur infecte des cadavres enfouis à fleur de terre, et dont les pieds, les mains sortaient des fosses.

Les officiers, cantonnés dans les caves, se nourrissaient de lard, d'eau-de-vie, de poissons du Danube engraissés par la chair des Turcs jetés dans le fleuve. Lang, logé chez un vieux capitaine, faillit un jour être inondé par une troupe d'artilleurs ivres, véritables fontaines vivantes qui s'égouttaient à travers la lucarne du caveau; mais il avait la philosophie de Pangloss et se disait qu'évidemment les Turcs sont faits pour être mangés par les poissons du Danube, les artilleurs pour s'enivrer, et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Cependant le procès de l'Esclavon traînait en longueur. Lang réussit à tirer des créances de la Viennoise 80.000 florins, ce qui est une somme assez ronde *pro fidelibus servitiis*; puis il alla retrouver à

Vienne ses ennuis, ses plaisirs, les cafés, les théâtres, les bibliothèques et M. le baron von Bülher. Dès cinq heures du matin il était sur pied. Il courait à la sortie de la première messe attendre quelqu'une de ses chères amies afin d'emporter un mot, un sourire. Quel charme que ce mélange de dévotion et de galanterie dans les dames viennoises! Notre ami Lang se tenait pourtant sur ses gardes. Une belle vous fait des yeux de velours, vous attire tout doucement chez le capucin du coin, qui bénit en secret votre mariage : vous voilà pris au trébuchet. A Vienne, cela se voyait tous les jours.

Après de nouvelles missions publiques ou privées dont le chargea le baron von Bühler, Lang finit par se dire qu'il valait mieux encore servir un prince qu'un ambassadeur. Il reprit le chemin de ses pénates et reparut à la cour du prince d'Œttingen-Wallerstein, qui le nomma d'emblée secrétaire de cabinet.

III

L'épisode le plus intéressant de cette partie des Mémoires, c'est le récit d'un voyage à Francfort, en 1790, lors du couronnement de l'empereur Léopold II. Il y a dans les Mémoires de Gœthe un récit célèbre d'une fête semblable, celle du couronnement de l'empereur Joseph II, en 1763. Gœthe ne se pique point, à vrai dire, d'exactitude, car il donne à ses souvenirs de jeunesse le titre de *Poésie et*

Vérité. La description de Lang est la contre-partie de celle du poète ; il ne voit dans ces cérémonies que simagrées et vaines mascarades, et comme une image fidèle de la constitution de l'empire, « figée dans ces vieilles formes et tombée en enfance ». Vus de près, le manteau impérial, la couronne et toute la garde-robe du Saint-Empire d'Allemagne, décrite par Gœthe en termes si pompeux, semblaient à Lang sortir de chez le fripier. Le couronnement dans la cathédrale de Francfort inspire à Gœthe ces réflexions solennelles :

Une cérémonie à la fois politique et religieuse a un attrait infini. Ce qu'elle nous met devant les yeux, c'est la majesté terrestre, entourée de tous les symboles de sa puissance ; mais, en s'inclinant devant la majesté céleste, elle représente à nos sens l'union des deux majestés ; de même que l'individu ne peut affirmer les liens qui l'unissent à la divinité que par la soumission et par la prière [1].

Voici maintenant en quels termes irrévérencieux Lang parle des deux majestés :

Ce qu'il y avait de plus comique, sans contredit, c'était d'entendre un évêque mitré entonner de sa voix nasillarde un chant latin, en se tournant vers la tribune, pour demander si là-haut on voulait véritablement *Serenissimum Dominum, Dominum Leopoldum in regem suum habere* ; à quoi le chef d'orchestre, agitant la tête et promenant son archet sur les notes basses, les chantres, les enfants de chœur répondaient à pleins poumons : *Fiat! Fiat! Fiat!* Aussitôt on posait la couronne sur la tête impériale, puisque les chœurs et l'orchestre semblaient y consentir ; et tambours de battre, fanfares d'éclater : *Haderipump! Haderipump! pump! pump!*

1. *Wahrheit und Dichtung*, 1re partie, 5e livre.

Lang se moque agréablement des comtes de l'empire et de leurs vaines querelles de préséance, des professeurs allemands occupés à ruminer des vétilles, et il cite quelques personnages singuliers qu'il eut l'occasion de voir à Francfort lors du couronnement, entre autres l'archevêque-électeur de Mayence, qui arriva flanqué de quinze cents hommes, d'une nourrice et d'un farcisseur de chapons.

Prélat magnifique, Frédéric-Charles-Joseph d'Erthal ne prétendait à rien moins qu'à passer pour le Léon X de l'Allemagne. Monseigneur favorisait les lettres, les arts et les sciences; il donnait d'excellents soupers auxquels assistaient Mmes Aspasie, Phryné, Danaé, Laïs et Cratina : c'est ainsi qu'il baptisait les dames de l'évêché. Il possédait en outre soixante chambellans, commandait au clergé le plus riche de l'Allemagne et récoltait dans ses États le précieux vin de Hochheimer. En 1792, à la veille de l'invasion des Français, ces barbares sans-culottes, l'archevêché de Mayence était encore une véritable abbaye de Thélème[1].

Ce voyage à Francfort avait fait diversion aux misères de la vie d'Œttingen. Le prince Kraft-Ernest se montrait aussi extravagant que le quinteux ambassadeur. En changeant de maître, Lang avait seulement changé d'ennuis. Le prince l'obligeait à monter à cheval, à chasser, à veiller dans ses antichambres jusqu'à trois heures du matin. Il fallait

1. Vehse, *Geistliche Hœfe*, I, p. 176.

qu'au milieu de la nuit Lang vînt l'instruire des affaires d'Europe, d'Asie, d'Amérique, et de celles de la principauté d'Œttingen aussi obscures qu'embrouillées. Maniaque en toutes choses, collectionneur passionné de livres, de selles et de brides, de bijoux et de tableaux, Kraft-Ernest collectionnait aussi les fonctionnaires. Il leur faisait couper la barbe d'une certaine façon, exigeait une certaine taille dans certains emplois. Un conseiller de cour devait être haut de 6 pieds, et le malheureux Lang ne mesurait que 5 pieds 4 pouces : aussi n'avait-il pas d'avancement; d'honoraires encore moins. Il acheva de se perdre dans l'esprit de son maître en négligeant de faire sonner les cloches dans un village un jour où Kraft-Ernest y faisait son entrée : on ne saurait tout prévoir. Ses ennemis l'accusèrent de jacobinisme, tant et si bien qu'il obtint son congé le 15 avril 1792. Il réussit, non sans peine, à se faire payer, et, ne sachant trop où aller, il s'en remit à la Providence sous les traits d'un cocher de louage qu'il laissa libre de prendre à son gré la route de Gœttingue ou celle de Vienne.

IV

Les chevaux ayant pris la route de Gœttingue, Lang passa deux années dans cette ville savante. Il fréquentait les érudits, les bibliothèques, et buvait du punch avec les étudiants afin de se maintenir en belle humeur. Il s'intéressait vivement à la Révo-

lution française, dont il trouvait les pièces justificatives dans ses études sur l'ancien régime. Ce fut lui qui introduisit *la Marseillaise* à Gœttingue. En 1793 il publia une *Histoire des impôts en Allemagne* : cet ouvrage d'économie politique n'enrichit pas l'auteur. Obligé de veiller à sa bourse, il apprit un travail manuel, et, à l'exemple du bonhomme Spinoza, se mit à polir des verres de lunettes.

Tandis qu'il polissait, un événement diplomatique, connu sous le nom d'*affaire d'Anspach*, préparait sa fortune. Ce petit pays d'Anspach avait été longtemps gouverné à la diable par une actrice du Théâtre-Français en rupture de ban, Mlle Clairon, favorite du margrave Charles-Guillaume-Frédéric qui lui passait ses fantaisies extravagantes. Mais au bout de dix-sept ans de règne, Mlle Clairon se vit supplantée par sa meilleure amie, lady Craven. Celle-ci lui enleva, après trois années de lutte, Charles-Guillaume-Frédéric, et devint, par droit de conquête, régente du margrave et du margraviat. Mais comme elle s'ennuyait à Anspach, elle vendit cet État à la Prusse pour la somme de 400 000 thalers de rente attribués au margrave. Charles-Guillaume signa le traité et partit avec ses rentes et lady Craven[1].

Or, en 1792, Hardenberg, qui avait négocié l'affaire, vint administrer au nom de la Prusse les deux principautés d'Anspach Baireuth; à cette occa-

1. Vehse, *Kleine Höfe*, VI, 146.

sion, notre ami Lang fit parvenir à ce diplomate un travail qu'il venait d'achever, une description des points de frontière contestés entre la principauté d'Œttingen et celle d'Anspach. Il se concilia les bonnes grâces du ministre prussien qui le chargea d'écrire une histoire de sa race d'après les archives du château de Hardenberg, près de Gœttingue. L'histoire des Hardenberg une fois terminée ne plut pas à la famille : on jugea l'auteur impertinent et on lui refusa les honneurs de l'impression.

Lang n'en resta pas moins en faveur auprès de son nouveau maître. Il eut à se louer de ses bienfaits, autant que Gil Blas de la protection du duc de Lerme; aussi ne peut-il assez vanter le caractère affable, accessible, accueillant du prince de Hardenberg. Quel contraste avec ces ministres des petites cours, pleins de morgue et de raideur, claquemurés derrière une demi-douzaine d'antichambres et assiégés par un peuple de mendiants! Hardenberg n'aimait pas les solliciteurs; il voulait qu'on s'en rapportât à sa justice et à sa générosité.

Nommé en 1795 archiviste à Baireuth, fonctionnaire prussien, protégé de Hardenberg, Lang songeait à s'établir. Il se maria, perdit femme et enfant, et passa de tristes années, plongé dans le deuil et dans la solitude.

Le temps s'écoule : il reprend courage. Peut-être y a-t-il encore quelque chose au fond de la boîte de Pandore? Voici qu'une riche et charmante veuve, un soir, dans un salon d'Anspach, en quittant la table

de jeu, donne à Lang sa bourse à garder et aussi son carnet; et lorsqu'il veut lui rendre ces menus objets, elle le prie de les rapporter chez elle le lendemain, à une certaine heure :

Je parus au premier coup de l'horloge, elle me reçut debout. En lui remettant le gage qu'elle m'avait confié, à tout hasard je la serre dans mes bras et lui dis : « Es-tu ma chère petite femme? — Mais elle me presse sur son cœur et me répond : *Ja, ich bin es!* (Oui, je la suis!) » Juin, 1802.

Femme et enfant moururent comme les autres. Abîmé dans la douleur par la perte d'un être chéri, Lang pensa mourir de chagrin.

A tant de coups répétés il ne trouvait d'allègement que dans le travail et le soin des affaires publiques. Il répondait à des pamphlets dirigés contre Hardenberg, réformait la principauté d'Anspach, nettoyait les collèges, les prisons, les maisons d'orphelins, véritables écuries d'Augias.

Il raconte avec humour sa mission au Congrès de Rastadt, de 1797 à 1799, en qualité de secrétaire de la légation de Prusse, et la vive impression que lui firent les commissaires français, M. Bonnier, M. Jean de Brie, M. Treilhard qui ressemblait à un notaire de théâtre convoqué pour faire le testament du saint empire d'Allemagne. On voyait en toute occasion se peindre sur le visage de ces trois hommes le plus profond mépris des Allemands. Lang apprit, nous dit il, de MM. les Français, que l'humanité se divise en deux classes : les bêtes et les gens d'esprit.

Après nos diplomates, il connut quelques-uns de

nos généraux en 1806, à Anspach : Bernadotte, chargé d'occuper ce territoire prussien au nom de la Bavière; Mortier, Lefèvre, Davout, fanatique de la valse à trois temps, le plus paisible et le moins exigeant de tous les chefs de corps. Lang rend hommage à la tenue des troupes françaises pendant l'occupation :

Les Français, dit-il, qui habitaient en mon absence ma maison d'Anspach — une maison sans maître — s'y conduisirent avec une probité et une modération qu'on ne saurait assez louer. Même après le tumulte de leur départ, je n'ai pas trouvé une épingle manquante... Leur logement pendant sept mois ne m'en a pas moins coûté près de 3 000 florins.

Si l'entretien des Français coûtait cher, ils n'y ajoutaient pas une entreprise de déménagement.

La défaite de la Prusse en 1806 valut à la Bavière la province d'Anspach. Lang, dont tous les intérêts se trouvaient réunis dans ce coin de terre, mis en demeure d'opter, se décida pour la Bavière. On le nomme aussitôt directeur d'Anspach, on le crée chevalier, puis on l'appelle à Munich avec le titre de conservateur des archives. De fonctionnaire prussien devenu fonctionnaire bavarois, il nous a laissé dans ses Mémoires une vive et fidèle peinture du gouvernement de la Bavière au commencement du siècle. Comme tous les pays catholiques, l'Électorat avait été longtemps gouverné par les maîtresses et aussi par les confesseurs, ces colonnes de la politique d'autrefois. En dépit des réformes du roi Maximilien-Joseph et de son premier ministre le comte

de Montgelas, bien des abus subsistaient. Il restait encore la queue de l'ancien régime.

Dans cette revue animée de tant de personnages, détachons quelques portraits saillants, quelques tableaux de genre. — Le chevalier Lang obtient une audience du roi Maximilien-Joseph, prince très matinal qui reçoit dès six heures du matin. Dans l'antichambre royale, au lieu du chambellan de service, un singe dévisage les visiteurs d'un air dédaigneux et se remet assidûment à chercher ses puces. Le roi, à peine levé, partage avec un grand chien son premier déjeuner, qui se compose invariablement d'un simple petit pain blanc, compté au budget 5 florins par jour. La commission des finances, prise d'un accès de rage réformatrice, ayant voulu réduire à un demi-florin ce prix vraiment excessif dont profitaient les gens du roi, ceux-ci, dans leur fureur, ne servirent qu'un demi-pain à la table royale le jour suivant. Étonnement du roi qui s'informe, s'emporte contre l'administration des finances, et fait acheter aussitôt pour 25 florins de petits pains qu'il distribue à son chien et à ses valets. Toutes les autres fournitures de la cour se payaient à l'avenant. Après ce repas aussi frugal que dispendieux, les ministres défilent dans le cabinet du roi, puis le grand-trésorier, qui remet à S. M. son argent de poche, 1 000 florins par jour, enfin le directeur de la police tout chaud des histoires de la veille et des aventures de la nuit. Maximilien-Joseph ne lisait jamais ; il n'aimait ni les arts, ni la chasse, ni le vin,

ni les sciences, ni les femmes : aussi ses courtisans se battaient les flancs pour lui faire passer ses journées. S. M. témoignait souvent de l'humeur ; mais sa libéralité était sans limites : tout le monde mendiait autour du roi. Il payait jusqu'aux dettes des danseurs, des chanteurs et des comédiens ; et quand les demoiselles de la cour ou leurs suivantes devenaient enceintes, — phénomène aussi régulier que le cours des saisons, — elles obtenaient une dot de 60 000 florins sur la caisse d'amortissement, et un bel officier de la garde pour époux, ce qui arrangeait les choses.

Le roi n'avait pas de plus cher favori que son secrétaire de cabinet Rheinwald, auquel il donnait, en manière de compliment, le surnom de *gros porc*.

De pauvres solliciteurs encombraient l'antichambre de cet important personnage : on voyait, étalées sur de grandes tables rondes, des tas de suppliques et de pétitions, qui servaient à allumer les pipes, à envelopper la charcuterie. De ci, de là, des guitares, des saladiers de punch, des vases de nuit et de vieux in-folio. M. Rheinwald était un philologue distingué, versé dans le haut allemand. Si l'on réussissait à pénétrer dans les appartements privés du secrétaire du roi, on trouvait ce personnage dans de vieilles savates, les bas sur ses talons, les genoux et les mollets nus, le col défait, laissant percer une vieille chemise sous la robe de chambre crasseuse ; ses cheveux se hérissaient sur son front, il tenait la bouche toujours ouverte et comme prête à boire. Autour de lui couraient des chanteuses qui se lutinaient, un comédien gisait étendu tout de son long sur le canapé, sans se préoccuper le moins du monde des allants et venants. Malgré le bruit, M. Rheinwald causait avec esprit. De temps en temps un solliciteur entr'ouvrait la porte et, passant la tête, demandait avec inquiétude si ce n'était pas bientôt son tour...

On le renvoyait aux calendes grecques.

Le grand homme de la Bavière, son Richelieu, c'était le premier ministre comte de Montgelas. De noblesse savoyarde, français d'idées, d'éducation, d'habitudes, ce fut lui qui accomplit en Bavière l'œuvre de la Révolution, qui mit fin aux privilèges de la noblesse en matière d'impôts, et qui supprima les cloîtres, opération délicate, dont il sut se tirer avec tact, avec honneur. La France durant les guerres de l'Empire n'eut pas d'allié plus fidèle. Lang nous le peint sous les traits d'un gentilhomme français, la tête poudrée, les yeux étincelants, un nez d'aigle, une bouche railleuse, un air de Méphistophélès en culotte courte et en bas de soie.

En dépit des réformes du comte de Montgelas, les vieilles traditions s'étaient maintenues, et la pratique du gouvernement laissait encore à désirer. On en peut juger d'après le récit que l'auteur nous a laissé des séances de la commission chargée de présenter un projet de Constitution pour tout le royaume en 1814. Lang faisait partie de cette commission composée de quinze membres, la plupart de la meilleure noblesse. Il ne réussit presque jamais à obtenir la parole. Le président, comte de Reigesberg, était possédé d'une idée fixe : écourter les séances. S'il y avait sur une question partage égal de voix, cela l'obligeait à prendre parti et le mettait au désespoir : pour le tirer d'embarras et conclure l'affaire, il fallait qu'un conseiller consentît à changer d'opinion. Le président, ravi, l'invitait à dîner. Un vote déplai-

sait-il au ministre, le votant se rétractait le lendemain, ou bien il priait le secrétaire de changer son « oui » en « non ». Un des conseillers, le comte de Thürheim, au lieu d'exprimer son avis, se contentait d'incliner la tête en souriant, geste que le secrétaire était libre d'interpréter à sa guise. Lang lui ayant fait un reproche de sa muette indifférence, le comte de Thürheim répondit avec un sourire d'ironie universelle : « Cher ami, que voulez-vous entreprendre avec les hommes en ce monde ? Ils ne veulent ni ne méritent qu'on améliore les choses : les discours sont inutiles, toute parole est un mot perdu ». Le comte de Freyssing dormait régulièrement pendant les séances. Quand venait son tour de voter, on l'éveillait doucement ; il s'écriait : « Quoi? Qu'y a-t-il ? De quoi s'agit-il ? » Son voisin le mettait au courant. « Cela touche-il à mon arrondissement ? » reprenait S. Exc. — « Assurément », lui disait-on ; mais s'il s'agissait d'une loi d'intérêt général : — « Alors je n'en veux pas, je vote contre » ; et il n'en démordait point.

En sa qualité d'archiviste, le chevalier Lang dirigeait le bureau des titres nobiliaires. Il se faisait de ces titres un tel abus, que le gouvernement en ordonna la revision. On délivrait, moyennant quelque argent, des certificats authentiques de noblesse à tous les ayants droit. Aussitôt comtes et barons d'accourir au bureau du chevalier Lang. Les Jourdains et les de la Souche, à défaut de papiers de famille, présentaient la note de leur tailleur : « *Réparé l'habit de*

M. le baron. » Toute ancienne famille remontait au déluge : les Esterhazy prétendaient descendre d'Attila en droite ligne, et même du patriarche Enoch.

Parce qu'on exigeait les actes de naissance, les vieilles dames de la cour m'auraient arraché les yeux. Une comtesse de Taxis eut l'héroïsme de renoncer à être immatriculée sur le livre de la noblesse plutôt que de trahir son âge : d'autres dames m'en faisaient livrer le secret par leur confesseur, d'autres exigeaient de moi un serment solennel.

Le chevalier était un homme du bel air, et si aimable, que ses amis résolurent de le fixer à Munich en le mariant à une jeune beauté dotée d'une terre et d'un château. Vivre en gentilhomme de campagne, séduisait notre chevalier. Il désirait se retirer du monde ; mais la belle ne cherchait un mari que pour y entrer, tenir équipage, faire figure dans les salons de Munich. Cela méritait réflexion. Puis elle était grande comme Minerve, déesse de la Sagesse, trop grande pour le chevalier qui n'était pas un géant. Il eut fort à se féliciter d'avoir rompu ce projet de mariage, quand il apprit que la donzelle, selon la mode des élégantes de Munich, recevait tous les jours un beau Tyrolien, en costume national, qui vendait des gants du Tyrol. Notre ami Lang l'avait échappé belle, et il se jura bien que jamais aucun Tyrolien ne le ganterait de ces gants-là...

Cependant l'étoile de Napoléon touchait à son déclin. A nos premiers revers, la Bavière fit défection. Le comte de Montgelas, haï d'Arndt et de

tous les patriotes allemands à cause de ses sympathies françaises, fut remplacé par le prince de Wrede, et Lang ne tarda pas à le suivre dans sa disgrâce. Dégoûté de la cuisine politique qu'il avait vue de trop près, entouré de collègues intrigants et fripons, capables de tout, exactement, Lang avait perdu ses dernières illusions; il se retira vers 1817, avec une pension de 4 000 florins.

Ce qui a nui à Lang dans sa carrière c'est son esprit, sa verve malicieuse : « Écoutez ! lui disait le roi, vous avez une langue comme une épée, il serait bon de vous modérer ». Le ministre de Lerchenfeld lui donnait le même conseil : « Chevalier ! chevalier ! si vous aviez pu prendre sur vous de modérer votre langage, je ne sais jusqu'à quelle haute situation vous auriez pu vous élever ».

III

Déchargé du poids des affaires, Lang imita Candide et Gil Blas : il cultiva son jardin. Il ne songeait plus à faire le bonheur de la Bavière, à réformer les Bavarois : il lui suffit d'améliorer le sort de quelques-uns de ses semblables et de défricher son domaine. Il employa trente ouvriers près d'Anspach à ouvrir des chemins praticables, à creuser des conduites d'eau, à construire une maison de campagne, à planter des arbres, à semer des fleurs et du gazon, — ce qui lui valut des médailles d'agriculture.

Mais, comme l'a dit le philosophe Sénèque, « les loisirs sans les lettres sont la mort pour l'homme et une sépulture vivante ». Aussi le chevalier employa-t-il ses loisirs d'agriculteur et de maçon à écrire différents ouvrages, entre autres une histoire des jésuites en Bavière, d'après des documents originaux recueillis aux archives de Munich, — puis un récit humoristique des voyages pédestres qu'il faisait chaque année, dans la saison d'été, sur les confins de la Bavière et des contrées avoisinantes. Ces sortes de *Reisebilder*, publiés en 1818 et en 1833, peignent, sous de vives couleurs, les vieux abus subsistants, l'inextricable réseau des douanes, les entraves, les tracasseries d'une administration fantastique. Cette satire légère amusa le roi et jusqu'aux domestiques du premier ministre ; on la lut dans toute l'Allemagne, et l'auteur en tira plus de profit que de tous ses travaux historiques. En méditant nos écrivains français, Rabelais tout d'abord, il avait appris à secouer la lourdeur allemande, à enchâsser des idées sérieuses dans un cadre brillant et orné. « Le public, dit-il, est devenu maintenant un grand seigneur ; il veut qu'on l'amuse et ne paie que ses plaisirs. »

Dans ses dernières excursions à travers l'Allemagne, Lang revit son ancien Mécène, Hardenberg ; Louis de Wallenstein, le fils aîné de son premier maître Kraft-Ernest, et d'autres personnages dont il nous a laissé de piquants portraits. En 1826, passant à Weimar, la cité de Gœthe, il lui prit fantaisie de compléter sa galerie, et il sollicita du *Vieux Faust*

une audience, par un petit billet tout parfumé d'encens.

Je fus introduit à midi et demi. Je vis devant moi un vieillard enveloppé dans une robe de chambre, long de taille, roide, glacial, et qui ressemblait assez au syndic d'une ville d'empire. D'un geste digne de la statue du Commandeur, il me fit signe de m'asseoir et resta muet sur tous les sujets que j'essayai de faire vibrer en lui : il daigna seulement témoigner son approbation quand je parlai des aspirations et des progrès du prince héritier de Bavière. Puis il m'adressa une question :

« Sans doute vous possédez aussi dans la province d'Anspach une Compagnie d'assurances contre l'incendie ? — Oui, assurément », répondis-je.

Et sur l'invitation du vieux Faust, Lang dut lui raconter jusque dans le moindre détail comment, en cas d'incendie, les choses se passaient :

Je lui expliquai qu'il fallait distinguer, quant à l'assurance, si l'on parvenait à éteindre le feu, ou si la maison était la proie des flammes.

« Supposons, me dit-il, que tout soit réellement brûlé. »

Je soufflai donc feu et flammes. En vain les pompes sifflaient, en vain MM. les fonctionnaires s'agitaient avec bruit, je laissai tout dévorer.

Et Lang s'évertue à décrire les expertises, dommages, indemnités payées par la Compagnie d'assurances aux malheureux incendiés qui attendent grelottants dans des baraques et dans des caves.

Quand il s'arrête enfin tout essoufflé, Gœthe qui l'avait écouté immobile et silencieux lui dit : « Je vous remercie », puis il reprit :

« Combien comptez-vous donc d'habitants dans votre district de Rézat ?

— Un peu plus de 50 000 âmes, lui dis-je.

— Ah! Ah!... hum! hum! c'est bien quelque chose. »

(En effet c'est le double du grand-duché de Weimar). J'ajoutai :

« A l'heure présente, tandis que j'ai l'honneur d'être assis près de Votre Excellence, il y a là-bas une âme de moins. J'y veux retourner et prendre congé. »

Il me tendit la main, me remercia de l'honneur de ma visite et m'accompagna jusqu'à la porte. Il me sembla que je venais de prendre un refroidissement dans cet entretien sur les pompiers et les Compagnies d'assurances.

Notre ami Lang en fut pour ses frais de verve, de malice et d'impertinente curiosité. Il sortit fort déconvenu. Gœthe savait éconduire le plus poliment du monde ses indiscrets visiteurs. Pareille aventure était arrivée au poète Bürger, qui s'était annoncé en termes emphatiques : « Vous êtes Gœthe et je suis Bürger! » Pour toute réponse, Gœthe l'interrogea d'un ton glacial sur la statistique des étudiants dans les universités du Hanovre[1].

Un Gœthe ne saurait se mesurer à la demi-aune d'un chevalier Lang, esprit dégagé mais gouailleur, plus jovial que fin, plus vif que distingué, qui s'applique uniquement à chercher les ridicules, les atteint souvent, parce que la matière abonde, mais s'avise parfois d'en découvrir où il n'y en a pas.

C'est sur cet épisode que se terminent ces Mémoires, écrits d'un style léger et coulant, sans ombre de pédantisme, et qu'on lit avec agrément, tant on y trouve de naturel, de couleur et de vie.

1. Lewes, *Life of Gœthe*, II, 197.

III

SCHILLER ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

L'Allemagne a célébré avec pompe le centenaire de Schiller, mort à Weimar le 9 mai 1805. Schiller est le poète national par excellence. Sa popularité dépasse celle de Gœthe : *Guillaume Tell* est plus joué que *Faust*. La pensée de Gœthe plane au-dessus de la foule ; par ses origines, Schiller appartient à la petite bourgeoisie cultivée ; il en a exprimé les aspirations, les ambitions et les rêves. Dans les *Débats* du 25 avril, M. Maurice Muret, a justement caractérisé l'œuvre de Schiller et marqué le contraste entre l'Allemagne idéaliste de la fin du XVIII[e] siècle, et l'Allemagne positive, l'Allemagne militaire et industrielle. Nous voudrions rappeler, à l'occasion de Schiller, quels sentiments manifesta l'élite intellectuelle de l'Allemagne, à l'égard de l'événement le plus considérable des temps modernes, la Révolution de 1789, qui promettait à l'humanité l'affranchissement et le bonheur.

Dans cette esquisse, on ne saurait souhaiter de meilleur guide que M. Chuquet. L'historien des guerres de la Révolution ne s'est pas borné à décrire les manœuvres des armées et le tumulte des batailles; il observe la répercussion de ces bouleversements sur les esprits, les caractères et les destinées individuelles. Plus attachants qu'un roman, ses récits, ses monographies détaillées, modèles de mouvement et d'exactitude, donnent l'illusion de la vie[1].

Par la tournure philosophique et abstraite de son esprit, par la révolte de ses premiers drames, par les tendances cosmopolites qui s'alliaient à ses instincts nationaux, par l'influence de Jean-Jacques, il y avait, pour ainsi dire, harmonie préétablie entre Schiller et la Révolution. Cependant, vers 1792, il n'était guère connu en France que par les *Brigands* (1781), grâce à une adaptation que venait d'en faire La Martelière, et qui fut jouée avec un prodigieux succès, le 6 mars 1792, sur le théâtre du Marais. Le héros des *Brigands* combat sur la scène un état social corrompu; il songe à transformer l'Allemagne en une République supérieure à Rome et à Sparte. Ce n'est donc pas sans raison que l'Assemblée nationale décernait spontanément à Schiller, le 26 août, en même temps qu'à 18 autres étrangers de marque,

1. *Études de Littérature allemande*, 2 vol., chez Plon. (*La Jeunesse de Schiller, les Brigands, Gœthe en Champagne, Hermann et Dorothée*), etc. — *Études d'histoire*, 2 vol., chez Fontemoing (*Klopstock et la Révolution française, le révolutionnaire George Forster, Adam Lux*), etc.

Washington, Klopstock, Anacharsis Cloots, etc., le diplôme de citoyen français. Sans doute, aucun de ces hommes n'avait sollicité un tel honneur, mais, remarquait Guadet à l'Assemblée : « lorsqu'Athènes offrit à Hercule le titre de citoyen, ce héros ne l'avait pas demandé ». A la lecture du *Moniteur*, la grande-duchesse de Saxe-Weimar écrivit aussitôt à Mme de Stein : elle espérait bien que Schiller refuserait le *Bürgerrecht*. Mais le nom de Schiller avait été affreusement écorché, et la lettre adressée au sieur *Gilleers*, et signée par Roland, mit un temps considérable à le rejoindre. Schiller ensevelit le titre au fond de son tiroir. Les excès de la Révolution l'avaient rempli d'horreur. Dès la fin de l'année 1792, Schiller, l'ancien admirateur de Brutus, voulait prendre la plume pour présenter, dans une pétition à la Convention, la défense du malheureux Louis XVI. Après l'exécution du roi, il écrivait à Kœrner, le 4 février 1793, qu'il ne pouvait plus lire de journaux depuis deux semaines, tant « ces misérables valets de bourreau lui inspiraient de dégoût ». Les événements du temps lui font ajourner à des siècles ses espérances politiques. Ce n'est pas dans la grande foule qu'il faut chercher la majesté de la nature humaine. Avant de transformer l'État, il est nécessaire, pour l'homme, de se réformer lui-même. Schiller veut accomplir cette résurrection morale de l'individu, en le faisant participer aux trésors célestes de l'art divinisé. Il est un précurseur de Ruskin.

Autant que Schiller, Gœthe désire sincèrement le bien de l'humanité; mais le désordre, la violence, tout ce qui vient troubler le tranquille et harmonieux développement de l'esprit, lui est odieux. Il ne put, à aucun moment, se réconcilier avec la Révolution, non plus qu'avec la Réforme; que de pertes, de destructions, pour arriver à un résultat douteux! Il se montre non moins hostile aux principes proclamés par la Révolution qu'à l'application déplorable de ces principes. Les Droits de l'Homme lui semblent vagues. Le dogme de l'égalité est absurde. La nature a fait les hommes parfaits, et sans doute on peut les considérer comme égaux dans cette perfection commune; mais pas une de leurs perfections spéciales ne ressemble à l'autre, et l'on ne saurait mettre le parfait honnête homme sur le même pied que le parfait coquin. Que l'on se contente de l'égalité devant la loi, sans l'étendre au delà. La souveraineté du peuple est une erreur déplorable; la foule tyrannise la foule, et les apôtres de la liberté réclament pour eux l'arbitraire. Mais il faut que les gouvernements soint toujours justes : les foules dupées deviennent aisément sauvages et folles :

Je hais, disait Gœthe à Eckermann, tout bouleversement violent, parce qu'on détruit par là autant de bien qu'on en gagne. Je hais ceux qui les accomplissent, aussi bien que ceux qui les rendent inévitables. Est-ce à dire pour cela que je ne sois pas ami du peuple? Vous savez combien je me réjouis de toutes les améliorations que l'avenir nous fait entrevoir... Mais, je le répète, tout ce qui est violent, précipité (*alles Sprunghafte*) me répugne dans l'âme, car cela n'est pas conforme à la nature.

Observateur profond, Gœthe a jugé la Révolution sous ses aspects multiples. Il l'a tournée en ridicule dans la faible comédie du *Citoyen général*. La tragédie révolutionnaire sert de fond grandiose au poème d'Hermann et de Dorothée (1797). Les résultats méphistophéliques de la Révolution semblent annoncés dans *Maître Renard* (1794), où les pires actions demeurent non seulement impunies, mais assurent considération et honneur à ceux qui les ont commises. Enfin Gœthe comprenait le sens éternel des événements qui se déroulaient en Europe, lorsque, au soir de la canonnade de Valmy, il voyait s'ouvrir une ère nouvelle de l'histoire du monde.

C'est aussi sous cet angle d'éternité que le vieux Kant envisageait la Révolution, ce même Kant, qui, de 1787 à 1800, forme, avec Gœthe et Schiller, le triumvirat investi de la maîtrise intellectuelle en Allemagne. Il n'est pas éloigné de considérer, avec l'historien Jean de Muller, la prise de la Bastille comme l'événement le plus important depuis la chute de l'empire romain. Tout en réprouvant les excès de la Révolution, il ressent une émotion solennelle à entendre proclamer ses principes fondés sur la raison. Mais il se garde d'en demander l'application en Allemagne.

Klopstock représente, dans la poésie allemande, la même exaltation d'idéalisme que Kant en philosophie. Il se proclame l'un des plus chauds amis de la Révolution, puis se range parmi ses plus ardents adversaires. La plupart de ses compatriotes imitèrent

Klopstock, sans y mettre autant de fracas et d'ostentation. Allemand jusqu'aux moelles, il dédaignait les Français, mais il était épris de liberté; avec ses amis de Hambourg, il accueillit les nouvelles de Paris avec allégresse. De 1789 à 1792, le cours de la Révolution inspire ses poésies; il consacre une ode aux États généraux, il oppose les vertus de Louis XVI au dévergondage des princes allemands; il justifie même les premiers excès du peuple; si bien que l'Assemblée, pleine de reconnaissance, élève Klopstock, qu'on écrivait *Clovestoque*, à la dignité de citoyen. Mais le procès du roi, le spectacle de la Terreur, excitèrent l'indignation de Klopstock au même titre que celle de Schiller. Sa muse irritée, qui jusqu'alors s'était complue dans des idylles fraîches et riantes, se déchaîne contre les Jacobins avec une fureur sombre et macabre, qui laisse loin derrière elle les iambes vengeurs d'André Chénier.

Le plaisant de l'histoire, c'est que le vaniteux poète garda précieusement le décret de l'Assemblée nationale qui le faisait citoyen français. Adjuré par Lavater, qui, lui aussi, déplorait l'issue lamentable, de renvoyer son diplôme, Klopstock s'y refusa, sous prétexte qu'il l'avait reçu de Roland. Et plus il avançait en âge, puis il attachait de prix aux louanges de ces Français « fous et barbares », plus il cherchait désespérément parmi eux un bon traducteur pour sa *Messiade*. Le 25 mai 1802, un an avant sa mort, il était nommé, à sa grande satisfaction, associé étranger de l'Institut.

A côté des Allemands qui assistaient de loin à la lutte et en suivaient avec passion les péripéties, d'autres, Anacharsis Cloots, Georges Forster, Adam Lux, se jetaient avec ardeur, avec frénésie, au fort de la mêlée.

Forster est le plus révolutionnaire des écrivains allemands du dix-huitième siècle. Il réfutera la formidable invective de Burke contre la Révolution. Né à Dantzig, il passe son enfance en Russie, sa jeunesse en Angleterre, court les mers avec le capitaine Cook, puis devient conseiller aulique de l'électeur de Mayence. C'est un déraciné, un cosmopolite. La Révolution l'entraîne dans son tourbillon, le fait républicain, et bientôt Français. En octobre 1792, il autorise la reddition de Mayence aux soldats de Custine. Le drapeau tricolore flotte sur les remparts de la citadelle. Mais Forster, administrateur émérite, protège ses concitoyens contre les gaspillages et les réquisitions. A la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, Forster laisse pousser sa moustache en signe de joie.

En mars 1793, il fait partie de la commission rhénane qui vient offrir à la France la rive gauche du Rhin, et prononce un discours à la Convention. Mais il voit désormais la Révolution de trop près : partout la trahison, la haine, l'anarchie, le commerce détruit, la disette pour le peuple. Ces clubs, d'où découlaient de loin toutes les vertus, ne sont qu'un rebut d'excréments humains. Forster, au fond, se rattache à la Gironde : ces Jacobins, qu'il sert, sont

gâtés par des chefs scélérats. Il en est de la liberté comme de son héroïne, Théroigne de Méricourt : Forster apprend qu'elle fait la débauche, et qu'elle y a contracté une avarie. Il ne désespère pas cependant de la Révolution. Les Allemands ont dû payer tous les frais de la Réforme luthérienne ; les Anglais et les Hollandais ont acheté, par un siècle de sang, le pas qu'ils faisaient vers la liberté morale et civile ; la Révolution travaille de même à l'avancement de l'humanité ; elle est providentielle dans son essence. Dès la fin de 1793, il prévoit toutefois l'usurpateur, qui rétablira la monarchie à son profit, en sauvant la nation de ses maux et en humiliant ses ennemis. Abandonné par sa femme, il meurt de chagrin l'année suivante, exécré des Allemands à cause de sa trahison, bien qu'il ne soit pas plus coupable que tant de princes transfuges sous Napoléon.

Dans l'ambassade que Forster conduisait à la Convention pour proposer l'incorporation du nouvel État rhénan à la République française, se trouvait un jeune enthousiaste de vingt-huit ans, du nom d'Adam Lux. C'était un fils de paysans, nourri à l'Université de la lecture des Anciens, disciple fanatique de Rousseau. Introduit à la Convention, Adam Lux croît entrer dans le temple. Il court au club des Jacobins : il n'entend que des atrocités. Assidu des tribunes de la Convention, il ne voit que discordes, déchirements, calomnies, dissensions funestes. Le scandaleux triomphe de Marat achève de l'indigner : c'est la liberté foulée aux pieds par le crime. Paris

offre le spectacle d'autant de cruautés que, jadis, de galanteries. Les Girondins sont voués à la mort, comme autrefois Socrate, pour avoir aimé la vertu et la chose publique. Un dégoût de la vie s'empare d'Adam Lux. Que lui importent femme et enfants? Il se présentera à la barre de la Convention, rappellera son dévouement à la France, et se brûlera la cervelle, dans l'espoir de réconcilier les partis sur son cadavre.

Guadet réussit à lui faire abandonner son dessein. Mais Charlotte Corday acheva de tourner la tête du pauvre garçon. Il décrit sa surprise et son ravissement lorsqu'il la vit conduite au supplice, gardant, au milieu des vociférations de la foule, l'expression d'une inaltérable douceur. Telle nous la dépeint André Chénier :

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée...

Lux composa son panégyrique, il espérait mourir pour elle. Appelé en témoignage dans le procès des Girondins, il fut à son tour condamné à mort. Il avait, dit Mme Roland, la vocation de la guillotine. Il y courut, il s'y jeta, radieux de s'immoler à la cause de la justice et du droit.

Le témoignage d'Adam Lux, de Forster et de tant d'autres, nous révèle le dégoût et la répulsion qu'inspirèrent à leurs contemporains, aux adeptes les plus fervents de la Révolution, à ceux qui l'avaient rêvée généreuse et magnanime, susceptible d'affranchir le

monde, ces procureurs de guillotine, « ces assassins couronnés, qui buvaient le sang des hommes », comme les appelle André Chénier, vrais cannibales que la tradition révolutionnaire a osé depuis exalter, béatifier.

La Révolution française paraissait destinée à couronner le grand mouvement de réforme du dix-huitième siècle, qui avait eu pour guides Pombal à Lisbonne, Aranda à Madrid, Tannucci à Naples, le pape Ganganelli à Rome, Pierre Léopold en Toscane, Joseph II à Vienne, la grande Catherine à Pétersbourg, Struensée à Copenhague, Gustave III à Stockholm et, le premier de tous, le grand Frédéric. Appelée à consacrer le triomphe de la philosophie et de la raison, la Révolution, des mains des gouvernants, tomba dans celles du peuple et fut vouée dès lors aux horreurs de l'anarchie, à la tyrannie de tous contre tous : elle devait servir d'exemple redoutable à l'Allemagne et aux autres peuples, qui surent rompre avec l'état féodal et conquérir la liberté politique, à moins de frais, et avec plus d'humanité.

IV

NICOLAS LENAU

On trouvera réunis en ce volume[1] trois poètes d'inégal talent : Lenau, Betty Paoli, Feuchtersleben. Dans la pensée de l'auteur, le rapprochement de ces trois noms forme une sorte d'antithèse : Lenau représente l'amour inquiet, Betty Paoli, l'amour résigné, et Feuchtersleben la droite raison, le parfait équilibre de l'âme. Mais laissons ces classifications morales en littérature, surtout en poésie, où le talent pèse beaucoup plus que les bonnes intentions. Des trois poètes cités, Lenau est celui qui attire et retient; non pas que Mme Betty Paoli ne mérite toute sympathie. Femme de lettres distinguée, inspirée à ses heures, elle a connu et mis en poèmes les agitations du cœur et les tristesses de l'abandon; c'est une inconsolée, le souvenir de l'amant infidèle est resté *comme une pyramide dans*

1. *Les poètes lyriques de l'Autriche*, par Alfred Marchand. Paris, Fischbacher, 1881.

le Sahara de son cœur. — Quant à Feuchtersleben, esprit libéral et philanthropique, auteur estimé d'une *Hygiène de l'âme*, où il fonde la morale sur le *spectacle de la nature*, il fait songer à Franklin écrivain en vers, plus encore qu'à un poète.

Déjà, en 1878, à l'occasion de la musique des Tsiganes, M. Theuriet avait écrit un charmant essai sur Lenau, le poète pittoresque de la Hongrie[1]. Il faut savoir gré à M. Marchand de nous avoir donné une biographie détaillée de Lenau, avec un heureux choix de citations. L'admiration qu'il éprouve pour son poète favori touche presque au fanatisme. Il le loue sur un ton d'enthousiasme qui ne tient peut-être pas assez compte des nuances, mais qui entraîne le lecteur. Essayons de résumer, d'après M. Marchand, la vie de Lenau, et de traduire quelques nouveaux fragments de son œuvre lyrique, où se reflètent l'originalité de son talent et les tourments de sa vie.

I

Le plus mélancolique des poètes est né dans les riantes contrées d'Autriche, au milieu d'un peuple insouciant, joyeux, artiste. Il appartenait à cette génération dont l'enfance s'écoula durant les guerres du premier Empire, et qui, par une sorte de loi des contrastes, s'est montrée rêveuse, attristée et comme

1. Dans la *Revue des Deux Mondes*, septembre 1878.

lasse avant d'avoir agi. Dans les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle*, Musset exprime les sentiments complexes de ces fils de soldats, conçus entre deux batailles, élevés par des mères anxieuses, et, tournant du côté de la rêverie découragée, cette âme que leurs pères prodiguaient en actions d'éclat.

Nicolas-François Niembsch, baron de Strehlenau, qui, de ces noms retentissants, n'a gardé que les douces syllabes de Lenau, est originaire de Czatad en Hongrie, où il naquit le 13 août 1802. Le père, officier de dragons, un viveur, négligeait sa jeune femme; celle-ci, aimante et délicate, souffrait cruellement de l'abandon. Dès avant sa naissance, Lenau subit le contre-coup des peines refoulées de sa mère et vint au monde prédestiné à l'humeur noire.

Il était encore en bas âge lorsque son père mourut. Livré à la sollicitude d'une mère faible et accablée, il grandit sous cette tiède et molle influence : éducation dangereuse quand elle agit trop exclusivement dans le sens de la nature et sans contre-poids.

C'est à Tokay, où sa famille s'était fixée en 1816, qu'il passa les meilleures, les plus paisibles années de sa jeunesse, dans ce beau pays vignoble, baigné par la Theiss et le Bodrog. Il aimait à entendre les chants des Tsiganes campés au bord des prairies, les airs traînants des pêcheurs solitaires, à demi cachés dans les roseaux. Ce pays d'Autriche, terre de fantaisie et de grâce, avec ses aspects si

variés, son mélange de races diverses, est une vraie patrie de musiciens[1] et de poètes, plus proche, par ses affinités, de l'Italie et de l'Orient, que de l'Allemagne du Nord.

Sensible à l'excès aux impressions des choses extérieures, Lenau, qui s'était promené libre et aventureux dans les riches vallées de la Theiss, fut pris de tristesse en arrivant à Pesth, où il devait achever son éducation. Sa mère, peu fortunée, habitait une maison isolée qui avait servi autrefois de chapelle, au milieu d'un cimetière abandonné; des ossements poudreux ou blanchis par la pluie gisaient encore à fleur de sol. — Il avait un oncle officier de hussards qu'il voyait fréquemment : celui-ci, athée fanatique, le réveillait la nuit et lui disait : « Nicki, dors-tu? — Non, mon oncle. — On a beau dire, Dieu n'existe pas! » Ces vives impressions de jeunesse se retrouvent dans les poésies de Lenau sous trois aspects distincts : la peinture colorée de la campagne hongroise et de ses nomades, le romantisme lugubre et le libéralisme anticatholique de 1830[2].

De Pesth il vint à Vienne, poussant ses études au hasard, vers toutes les directions. Bien qu'il fût pauvre, il se montrait plus soucieux de vérité et de poésie que du choix d'une carrière. Après avoir effleuré le droit, il cherchait dans la médecine le secret de la vie et de la mort. Comme beaucoup

1. Peut-on rêver pour Mozart d'autre patrie que Salzbourg? — Haydn est pareillement né en Autriche.

2. Derniers vers du poème des *Albigeois*.

d'Allemands, il cultivait passionnément la métaphysique, méditait Spinoza, réfléchissait à perte de vue sur Dieu, le monde et l'immortalité...

Une fille du peuple, une grisette de Vienne, lui inspira le premier amour que son imagination compliqua de souffrances raffinées. Moins de quatre ans après, sa maîtresse le quittait pour un gros négociant grec. Lenau crut qu'il deviendrait fou; il chanta son bonheur mort, prit à témoin la nature, les bois, le vent, les nuages, la lune; il gravit les sommets des montagnes, erra au milieu des cimetières.

Sa mère vint à mourir; ce fut un déchirement. Il exprime en vers d'une émotion pénétrante l'amertume de l'abandon :

REFUGE

Pauvre gibier, poursuivi et blessé, dans les profondeurs de la forêt tu te réfugies au lieu le plus sauvage, près de la source la plus secrète, dont la fraîcheur glacée éteindra le feu de ta blessure. — Et toi, homme, fuis avec ta douleur vers ta vraie patrie, vers la source la plus pure de la consolation, fuis près du cœur d'une mère. Mais les mères meurent bientôt : si la tienne est mise en terre, fuis au plus profond des bois comme le cerf blessé, et pleure.

Dès lors il partagea sa vie indécise entre ses amis de Vienne et ceux de Stuttgart. Il s'était lié avec les poètes de l'école de Souabe, surtout avec le mystique Kerner, qui l'introduisit dans les sociétés sentimentales de la ville. On nous représente Lenau de petite taille, la tête pensive, pâle et sombre, avec des yeux noirs profonds, souvent taciturne, un enthousiaste

silencieux et souffrant. Les dames consolatrices s'exaltaient auprès de lui : « Il leur ouvrait, disaient-elles, un monde nouveau » où elles ne demandaient qu'à le suivre. Comment résister au trouble que fait naître un poète malheureux?

Cela devait finir par le coup de foudre. L'événement se produisit dans les environs de Stuttgart, pendant une partie de campagne. Le matin, Lenau avait entendu Charlotte jouer un menuet de Kreutzer. Il lui lut sa *Chapelle dans la forêt*, hymne de désespoir inspiré par l'abandon de sa maîtresse. Elle l'admira et fut émue. Le soir même elle chanta divinement l'*Adélaïde* de Beethoven. En l'écoutant, Lenau, dans un transport, mordait le poêle en fonte et l'inondait de ses larmes.

Il faut être Allemand pour comprendre ce paroxysme causé par la musique et par l'amour. Un Français railleur eût souri, protégé par l'ironie contre ces surprises. Mais le privilège d'échapper au ridicule si sensible à notre vanité, nous ne le devons peut-être qu'à notre sécheresse. En Allemagne, la musique se mêle à tout idéal et semble inséparable de la passion. Lenau raconte que *Fidelio* lui avait procuré les plus hautes jouissances et les plus pures qu'il ait jamais ressenties.

Cette velléité d'amour, ébauchée avec tant de véhémence grâce à Beethoven, s'évanouit comme une vision et raviva l'ancienne blessure du poète. Il ne croyait plus au bonheur, et las de ses regrets et de la vieille Europe, assourdi par les discussions

politiques qui agitaient l'Allemagne, à la suite de la Révolution de Juillet, tenté peut-être par l'exemple de Chateaubriand, il résolut de promener son ennui à travers les forêts vierges d'Amérique, où il espérait se livrer, dans une indépendance sans limites, à ses délicieuses rêveries d'artiste.

II

Il se heurta contre une société de marchands vouée au double souci de gagner et de dépenser énormément d'argent. Tous ces Yankees affairés, bornant leurs désirs aux nécessités brutales, choquaient ses instincts et ses goûts. Cette rudesse à demi civilisée lui était odieuse. Il les voyait à la table commune se ruer sur le roastbeef, pour courir aussitôt à la chasse au dollar.

Ces Américains, écrivait-il, sont des natures d'épiciers... Buffon a raison de dire qu'en Amérique tout dégénère, bêtes et gens. Je n'ai vu ici ni un chien courageux, ni un cheval impétueux, ni un homme passionné... la nature y est horriblement flasque.

La manière de chanter des anglo-américaines acheva de le dégoûter. Il comparait les sons grinçants qui s'échappent de leur gosier au bruit que fait un doigt mouillé sur le bord d'un verre rempli d'eau. Combien ils étaient loin, les beaux chants émus d'*Adélaïde* ! « Ces femmes-là ne savent même pas regarder, s'écriait-il avec désespoir. Elles ont des yeux et pas de regard. » Il s'enfuit vers l'Ouest,

admira les beaux arbres dans les forêts; mais, toujours troublé par l'hallucination métaphysique, il songeait : « Pourquoi les arbres meurent-ils ? » Il se demandait, devant la chute du Niagara, si l'homme est autre chose qu'une de ces gouttes d'eau qu'irise un moment la lumière du soleil. La vue de quelques Peaux-Rouges le consola des Yankees; il chanta les Peaux-Rouges, et composa, sur les bords de l'Ohio, une de ses poésies le plus citées, *le Postillon*, pièce toute imprégnée de sentimentalité germanique.

Moins d'un an après, il songeait au retour, ayant perdu en Amérique non seulement ses illusions, mais aussi son argent. Un instant séduit, il avait voulu tenter la fortune et avait confié imprudemment 5 000 florins, le plus clair de son avoir, à un de ses compatriotes, charpentier de son état, qui spéculait sur des terrains en friche, dans la vallée du Missouri.

Il rentrait dans son pays, aussi heureux de le revoir qu'il avait été de le quitter, et il y rentrait célèbre. Ses poésies, publiées à la veille de son départ, l'avaient fait connaître : les critiques les plus redoutés lui prodiguaient les louanges. Se voyant en renom, il souhaitait davantage, rêvait de partager avec des êtres aimés, une femme, des enfants, dans la paix recueillie du foyer, sa gloire de poète.

Une fatalité de nature le poussait vers les situations hasardeuses. Il s'éprit en 1833 de la femme d'un de ses meilleurs amis, Sophie de L..., et s'enfonça

douze années durant dans cet amour sans issue qui lui inspira ses plus beaux vers :

DÉSIR[1]

Je voudrais m'en aller au large, — loin, loin sur la mer, — oh! ma bien-aimée! — seul avec toi.

Les curieux et les importuns, — froids trouble-fête, — l'abîme mouvant des vagues, — la mer menaçante, — les retiendrait loin de nous. — Nous serions si tranquilles, — si heureux, si seuls, — et quand viendrait la tempête — je te serrerais contre ma poitrine. — Quand les vagues retentissantes — frapperaient le ciel, — plus fort battrait mon cœur enivré : — et mon amour, — puissant, éternel, — resterait souriant — en plein orage. Tremblante, — tu plongerais tes regards dans les miens — et tu verrais ce qui ne peut sombrer — au sein des tempêtes, — et tu sourirais et ne tremblerais plus.

Vois, la mugissante émeute — maintenant s'apaise : — dans le sommeil tombent — les vagues et les vents — et sur les eaux plane un profond silence. — Maintenant tu reposes pensive — sur ma poitrine. — Quel profond silence! — Mon cœur attentif — entend battre ton cœur — qui répond. — Nous sommes seuls; — pourtant tu parles à demi-voix — pour ne pas troubler — la mer songeuse. — C'est un doux frémissement des lèvres — comme les feuilles frissonnantes — de la rose suave; — j'aspire le parfum sonore de ta parole, — suave comme la fleur. — Voici que vers l'est — se lève la lune claire, — et Dieu couvre le ciel d'étoiles. — Et moi, heureux comme lui, — je couvre ton cher visage, — plus beau que le ciel, — de baisers de feu.

Indifférent ou aveugle, le mari laissait faire. Mme de L... était la seule personne dont Lenau supportât les critiques : ils vivaient dans une étroite communion d'idées. Les biographes ont discuté sur

1. La barque de Lenau, c'est la *maison du Berger* d'Alfred de Vigny.

la nature de cet amour : à dire vrai, cela n'importe guère ; de ces amants disparus, il ne reste que les strophes ardentes que nous venons de citer.

Vers quarante ans, il se reprit à songer au mariage. Cette fois, ce furent les mélodies de Schubert qui troublèrent l'âme vibrante de Lenau, dès qu'il les entendit chanter par une jeune artiste de théâtre, Mlle Caroline X... Mais les objections, les difficultés assaillirent l'hésitant poète, et finalement il recula.

De nouveau il désira la mort, se demanda si la vie avait un prix, un but, ce qu'il fallait penser de Dieu, de l'âme, de l'immortalité. L'amour le ramenait ainsi à la métaphysique. Dans la sombre chambre qu'il occupait à Vienne au fond d'une cour, un hibou empaillé planait sur une tête de mort. Il était obsédé de pressentiments sinistres et exprimait cet état d'âme par un mot d'Homère : « *amphimelas* », *du noir partout.*

Lenau touchait à la crise décisive. En 1844 il se trouvait à Bade, où il travaillait à son poème de *Don Juan* [1], lorsqu'il tomba subitement amoureux

1. Dans une pénétrante étude sur le *Don Juan* de Lenau (*Journal des Débats*, du 9 mars 1902), M. André Chaumeix remarque tout ce que le poème de Lenau contient de romantique et combien il rappelle les idées de l'époque : « Don Juan symbolise l'effort de l'homme pour sortir de sa condition, pour briser les cadres de la réalité qui le blesse, dépasser les limites mêmes de la créature, et atteindre l'absolu. C'est ainsi que Musset l'a compris dans la seconde partie de *Namouna*. C'est ainsi qu'il apparaît dans Lenau. Cependant l'originalité du poème allemand n'est pas seulement dans la grandeur et dans la poésie dont est revêtu tout le personnage. La lassitude de Don Juan et sa mort semblent avoir une signification toute particulière. Quand Lenau

d'une toute jeune fille qu'il avait entrevue un soir au souper de l'hôtel. Il s'empressa de lui envoyer ses poésies avec une dédicace où il lui disait qu'elle était belle jusqu'au fond du cœur. Elle avait une grâce modeste, une pureté de madone et point de fortune. Lenau la demanda en mariage et fut agréé.

Restait à rompre cette lourde chaîne d'amour qui depuis douze ans pesait sur lui, joie puis malédiction de sa vie. Il courut à Vienne pour se dégager, mais il comptait sans l'égoïsme implacable d'une femme passionnée. Mme de L... ne put se résigner au sacrifice : elle l'accabla de reproches et de récriminations. Lenau erra plusieurs jours dans la campagne, en proie à un désespoir entrecoupé d'accès de gaîté sinistre.

Des embarras d'argent s'ajoutaient à son ennui. Son imagination toujours exaltée lui représentait l'extrémité des choses : tantôt il se voyait marié, dans une petite maison propre et luisante, séjour du bon-

écrivit *Don Juan*, il avait déjà travaillé à un *Faust*. Dans la recherche continue d'une certitude, qui servît de règle à la vie humaine, le poëte avait commencé par s'adresser à la raison. Au-dessus des phénomènes éphémères et périssables, au-dessus du domaine des apparences et de l'univers changeant, il avait espéré trouver la quiétude et la vérité dans la pensée. Mais la pensée, scrutée en tous sens, s'est révélée incertaine, et le poète a cherché dans la vie terrestre même l'infini dont son âme avait besoin. Longtemps il a cru trouver dans l'amour quelque chose de supérieur à l'humanité, et dans la femme un peu d'éternité. Or, il a connu aussi que l'amour était illusion : Don Juan s'est épuisé dans une recherche sans trêve ; sa liste d'amour si remplie était vide, il n'a point trouvé la femme « qui ne serait que femme et qui serait toutes les femmes » ; et, à force de poursuivre un désir « plus vaste que le ciel et plus grand que la vie », il en a senti le néant ; brisé, il a souhaité de mourir. »

heur tranquille ; tantôt il entrevoyait la gêne, l'inquiétude, la misère et la ruine. Quelquefois la musique lui apportait un peu de calme : en écoutant la neuvième symphonie de Beethoven, il retrouvait encore quelques instants de sérénité. Mais d'autres fois, saisissant son violon, il lui confiait pendant des nuits entières ses agitations et ses peines. Tout en jouant, il valsait avec frénésie. Sa tête s'égarait. La jeune fiancée dut le quitter accablée de tristesse. Leur bonheur avait duré dix-huit jours. Le dernier éclair de raison du pauvre poète fut un hommage à la nature : *Schœn! c'est beau!* dit-il en regardant le ciel. Il finit dans l'idiotisme.

III.

Triste fin d'un enfant du siècle. Lenau est mort victime de la *Sehnsucht*, mot allemand presque intraduisible autrement que dans le langage vague de la musique, et qui exprime soit le désir d'une félicité irréalisable, soit l'appel d'un bonheur qui ne reviendra plus, une aspiration inquiète vers des joies pressenties, des vérités entrevues et qui pourtant nous échappent. Cette course éperdue vers un idéal chimérique l'a conduit jusqu'au fond de l'abîme, car le souverain bien est hors de notre atteinte, le bonheur ne consiste guère qu'à changer d'ennuis.

De même le poète s'est épuisé à méditer sur la destinée, sur le dernier mot des choses, oubliant que le commencement de la science c'est de savoir

ignorer. Dans son poème de Faust, sujet qu'il a eu le courage de traiter après Gœthe, sous forme de scènes lyriques sans grand effet dramatique, mais sillonnées de beaux vers, il peint un Faust en proie à la folie métaphysique, se demandant si le monde est un *hinab*, un *hinauf* ou un *hinaus*, s'il aboutit au néant, s'il est un élan vers Dieu, ou s'il se développe selon des lois immuables. Ce secret du monde, le Faust de Lenau le poursuit en vain dans la science, dans la philosophie, dans la foi; il cherche en vain la paix du cœur dans la famille, dans l'amour, dans la pitié, dans la débauche. A la fin il se tue, n'étant parvenu à se fixer ni dans un sentiment, ni dans une idée, si ce n'est celle de la misère humaine et de la vanité de tout effort :

Le plus heureux des hommes est celui dont les yeux se ferment dès l'enfance, celui dont le pied ne s'est jamais posé sur le sol, et qui, du sein tiède de sa mère, glisse insensiblement dans les bras de la mort.

Découragement, impuissance de vivre, tels sont les sentiments familiers de ce Leopardi hongrois. La pièce intitulée *Passé* est pénétrée de cette résignation douloureuse de l'homme, à l'idée de la fuite éternelle du temps qui efface, mais aussi apaise :

Un jour encore d'écoulé dans le repos muet de la mort : — les légers nuages du soir flottent sous le doux éclat de la lune, et tressent au jour qui expire une couronne de roses pâles. — Sépulture des jours évanouis, silencieux passé, tu ensevelis la plainte du cœur, hélas! et aussi sa joie.

Il y a dans ces poésies trop de cimetières, de cercueils, de nuits d'automne et de clairs de lune : c'était le goût de l'époque. Sa tristesse a plus d'éclat quand il la promène à travers la belle nature souriante, les coteaux de Tokay où mûrit la vigne, le long des rivières à l'eau verte et limpide, au milieu des plaines de Hongrie où chevauche le gai hussard, où campe l'insouciant Tsigane :

Je trouvai un jour trois Tsiganes étendus au bord d'une prairie, tandis que mon chariot roulait péniblement dans la plaine sablonneuse.

L'un tenait sa guitare et, le visage empourpré des rayons du couchant, se jouait à lui-même une chanson de flamme.

Le second, la pipe entre les dents, suivait du regard la fumée bleue, tranquille, comme si, sur la terre ronde, rien ne manquait à son bonheur.

Quant à l'autre, il dormait à l'aise; son *tsimbalom* pendait à l'arbre, le vent en effleurait les cordes, et un rêve caressait son âme.

Sur tous les trois, mêmes haillons rapiécés de mille couleurs; mais leur insolente liberté se riait de la destinée...

Tous les trois m'ont appris à dissiper la sombre vie en rêve, en fumée, en chansons, et à la mépriser trois fois...

Dans la légende de *Mischka*, il peint les effets mystérieux de leur musique fantastique. Mischka le Tsigane accorde son violon, rejette sa longue chevelure sur ses épaules, presse l'instrument sous son menton, et, d'un sombre regard de feu, il fait signe à sa bande : c'est un antique chant de guerre. Des hussards l'écoutent attablés dans l'auberge, et, bientôt entraînés par le rythme, se mettent à valser :

Les violons mènent l'assaut, mais celui de Mischka retentit au-dessus de tous à travers la mêlée, et les marteaux du

tsimbalom tantôt frappent pareils à l'orage qui éclate, tantôt passent comme un léger soupir à travers les cordes : tels les vents du printemps, après le combat, glissent la nuit en murmurant sur le champ de bataille, répandent leur fraîcheur sur les chaudes blessures de la mort, et se jouent avec la chevelure des cadavres. Mais lente, et grave, et sombre, la basse descend dans les profondeurs, comme si la haine sauvage creusait dans le sol tombeau sur tombeau. — Ah! comme ils valsent les hussards, vrais fils des Magyares, entraînés, sans pouvoir s'arrêter, dans le tourbillon de leur joie sauvage par les obscures puissances de l'harmonie; ils s'élancent, les forts, les agiles, levant d'une main le flacon, de l'autre brandissant le sabre, enivrés par la danse, la flamme du tokay et la musique retentissante. Et sur le rythme insolent de la valse sonne le cliquetis des clairs éperons, et bat en cadence le fourreau des sabres...

Ces fleurs de mélancolie sur un fond brillant et pittoresque, ces alternances de métaphysique et de valse, cette union d'amour et de mort, donne à la poésie de Lenau un charme étrange et maladif qui fait songer à la musique de Chopin. Elle exprime la fièvre ou la langueur d'une âme délicate et tendre, repliée sur elle-même, aisément froissée, fuyant les consolations, aimant à jouir de ses chagrins. Lenau est un sensualiste de la douleur; la tristesse est pour lui comme un raffinement de volupté.

V

LE POÈTE DES ÉTUDIANTS : JOSEPH-VICTOR SCHEFFEL[1]

Lorsqu'en 1876 on célébra en Allemagne le cinquantenaire de M. Scheffel, le plus chanté et l'un des plus admirés parmi les poètes allemands contemporains, ce fut une démonstration nationale : de toutes les classes et de toutes les contrées germaniques, de Vienne et de Kœnisgberg, de Munich et de Berlin, de partout où résonne la langue allemande, congratulations, adresses, distinctions honorifiques, cadeaux commémoratifs, objets d'art, albums, diplômes, décorations arrivèrent en foule à la demeure du poète, à Karlsruhe, où une vaste chambre suffit à peine à les contenir. Le chancelier

1. Œuvres complètes : I, *Der Trompeter von Säkkingen*, 101e édition, 1883. — II. *Gaudeamus*, 34e édition, 1880. — III. *Frau Aventiure*, 6e édition, 1873. — IV. *Juniperus*, 3e édition, 1876. — V. *Ekkehard*, 61e édition, 1882. — VI. *Die Bergpsalmen*, 1878. — VII. *Waldeinsamkeit*, 3e édition, 1881.

de l'empire d'Allemagne envoya une dépêche à M. Scheffel pour le féliciter; le grand-duc de Bade prit place au banquet dressé en l'honneur du plus célèbre de ses sujets et lui conféra, en cette circonstance solennelle, la noblesse héréditaire. Mais ce fut surtout le jeune monde des étudiants, dont M. Scheffel est l'idole, qui donna le branle à la fête. Ainsi que le remarque M. Karl Bartsch [1], à qui nous empruntons ces détails, le centenaire de Gœthe fut loin d'exciter le même enthousiasme; quant au centenaire de Schiller, la politique ne resta pas étrangère au zèle que l'on mit à l'organiser : c'était l'apôtre de la liberté qu'on exaltait dans la personne de Schiller, c'était l'homme qui avait crié à son peuple par la bouche de Guillaume Tell :

Soyez unis, unis, unis!

Mais, dans l'ovation faite à M. Scheffel, il n'y avait en jeu aucune passion de circonstance; l'Allemagne unanime lui décernait la couronne du poète.

Faveur du prince et du peuple, honneurs, éditions innombrables, ne préjugent pas toujours le mérite hors de pair, exquis et singulier. Il ne faut pas moins constater, dans cet accord de louanges, la preuve d'une harmonie intime, d'une communion

1. M. Karl Bartsch, professeur à Heidelberg, le philologue et l'érudit bien connu en France par ses savants travaux sur la littérature provençale, a consacré à l'œuvre de M. Scheffel, dans la revue *Nord und Süd* (juillet 1878), une étude très utile à consulter, comme opinion d'un lettré allemand sur le poète qui nous occupe.

parfaite entre le poète et son public. Nous n'admirons sincèrement, chez nos auteurs préférés, que les formes et les idées qui répondent en nous à des pensées confuses, à des aspirations instinctives; or, M. Scheffel a fait vibrer plus fortement qu'aucun autre certaines fibres de l'âme allemande et c'est par là qu'il a charmé. S'il n'a pas révélé à l'Allemagne un idéal nouveau, du moins son œuvre est le fidèle écho du pur esprit germanique, sans trace d'imitation ni de goût étranger.

Ce caractère de particularisme national, si l'on peut dire, explique pourquoi un écrivain si répandu en Allemagne et dans les pays d'affinités germaniques, tels que le Danemark, l'Angleterre, la Hollande, où des traductions l'ont fait connaître, demeure encore à peu près ignoré en France[1]. Son œuvre nous a pourtant semblé demander une étude particulière, s'il est vrai que l'essence de la critique soit de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons. Nous n'ignorons point les formes de pensée propres aux Allemands; leurs systèmes de philosophie nous sont devenus familiers; nous connaissons par leurs poètes lyriques le tour sentimental de leur fantaisie amoureuse, nous avons plus de peine à nous figurer comment ils rient et s'amusent. Type indigène de bonne humeur et de jovialité, chantre original et populaire de la vie d'étudiant, M. Scheffel va nous apprendre com-

1. Une exacte et élégante traduction française d'*Ekkehard*, par M. A. Vendel, vient de paraître chez l'éditeur Bonz, à Stuttgart.

ment les Allemands « s'esbaudissent », comment ils savent « soy rigouler ».

I

Joseph-Victor Scheffel est né à Karlsruhe en 1826. Son père, ingénieur de mérite, avait servi dans l'armée badoise, qu'il quitta avec le grade de major, pour occuper d'importantes fonctions dans les ponts et chaussées du duché de Bade. Il mourut en 1869, officier de la Légion d'honneur, à un âge très avancé.

Son fils tenait de lui un goût marqué pour les beaux-arts : mais on le destinait à la magistrature, et le jeune étudiant fréquenta les universités de Munich, d'Heidelberg et de Berlin. Le héros d'un de ses poèmes, auquel il prête, selon toute vraisemblance, ses propres sentiments, s'exprime en ces termes sur le droit romain :

Droit romain, quand je pense à toi, — tu me pèses sur le cœur comme un cauchemar, — sur l'estomac comme une meule, — ma tête est comme assommée... — Serons-nous donc toujours condamnés — à ronger l'os énorme — que les Romains nous ont jeté — comme relief de leur festin? — La fleur du droit national ne doit-elle pas — fleurir un jour sur la terre allemande?... — Triste lot des Épigones, — Il faut s'asseoir, il faut suer, — tirailler de tous côtés les fils — d'un écheveau archi-embrouillé. — N'y a-t-il donc pas une épée et d'autres solutions [1]?

1. *Der Trompeter von Säkkingen*, p. 41.

C'est parler en vrai Teuton, partisan du vieux droit allemand, du *Faustrecht*, ou droit de la poigne. Le temps qu'il pouvait dérober à l'étude des lois, il l'employait à suivre des cours d'archéologie et d'histoire littéraire. Les leçons du professeur Ruth à Heidelberg l'initièrent à la poésie de Dante; encore étudiant, il fit à Berlin une conférence sur les écrits politiques du Florentin : admiration digne de remarque chez un poète d'une gaîté épanouie pour l'une des plus poétiques mais des plus sévères figures du moyen âge.

Ses grades une fois obtenus, M. Scheffel remplit un emploi juridique, de 1847 à 1852, dans la petite ville de Säkkingen, puis à Bruchsal. Déjà, nous dit M. Bartsch, les premiers essais de sa muse étaient goûtés par les sociétés qu'il fréquentait. C'était en versifiant qu'il se consolait de vivre au milieu des paperasses et de la chicane. « Selon mes inclinations et dispositions naturelles, écrivait-il, j'aurais dû devenir peintre ; l'aspiration vers l'art non satisfaite et le vide d'une occupation machinale éveillèrent en moi la poésie. » Tout en compulsant des dossiers, il roulait dans sa tête le plan d'un poème, des projets d'études et de voyages.

Bientôt, il abandonna sans retour des fonctions qui convenaient peu à son esprit, tout de fantaisie, de verve et d'indépendance, et commença une existence nouvelle de poète nomade, de littérateur errant. Il visita le Sud de la France, l'Italie à plusieurs reprises. En 1857, il vécut quelque temps à Munich,

en compagnie des poètes Heyse, Bodenstedt, Geibel, Lingg, que le roi de Bavière Maximilien II avait réunis autour de lui. Puis il séjourna une année à Donaueschingen en qualité de bibliothécaire du prince Egon de Furstenberg, et entreprit de nouveaux voyages avant de se fixer, dix ans après, dans sa ville natale. La passion des lettres faisait l'unité de cette vie si dispersée au dehors.

Ses débuts ne furent ni lents ni pénibles. Son premier ouvrage, *le Trompette de Säkkingen*, épopée héroï-comique, publiée en 1854, ne tarda pas à acquérir une vogue qui depuis n'a cessé de se soutenir. Peu de livres en Allemagne ont eu autant de débit, succès rare pour un poème de huit mille vers environ, et dans un pays où la réclame n'est encore que médiocrement organisée. Si elle ne donne pas la mesure complète du talent de l'auteur, cette œuvre en marque du moins le ton dominant. L'inspiration, dit-il dans sa dédicace, lui en vint à Rome, où il se trouvait durant un hiver pluvieux. Les poétiques fantômes qui commençaient à le hanter l'obsédèrent à Naples et à Pompéi, et c'est à Caprée seulement qu'il s'en est délivré en donnant un corps à ces âmes en peine, en les emprisonnant dans ses vers. Le marin perdu dans les mers lointaines, lorsqu'il se penche sur le bord du navire par une mer calme, croit apercevoir au fond de l'abîme la patrie qu'il a quittée : tel, le poète, dans le ciel clair d'Italie, voyait comme en un mirage sa paisible petite cité d'Allemagne, par une après-midi de di-

manche, avec ses hauts pignons, ses étroites fenêtres encadrées de vigne et de lierre, ses places ornées de fontaines, sous l'ombre parfumée des tilleuls séculaires, sa cathédrale dont les tours se reflètent dans les vagues bleues du Rhin. Grâce au prestige, à l'émotion de l'éloignement, ce coin perdu de Säkkingen, où il languissait d'ennui, lui suggère les scènes plus riantes des mœurs provinciales. Pour les peindre, il invoque une Muse aux joues fraîches, aux lèvres vermeilles :

Mon poème a plus d'un défaut, hélas! — Il lui manque les hautes échasses tragiques, — il lui manque le sel piquant de l'esprit de parti, — il lui manque aussi l'empourprée et suave vapeur d'encens de l'âme dévote, — et une pâleur pleine de prétention. — Prenez-le tel qu'il est, avec les joues rouges, — jeune et rustique fils de la montagne, — une branche de sapin sur le simple chapeau de paille.

Le récit court sur un rythme bref et moqueur, avec cet accent d'impertinente bonhomie.

L'action se passe pendant les années qui suivirent la guerre de Trente Ans; le cadre, c'est d'abord la Forêt-Noire, le Rhin dans les environs de Säkkingen, le héros, un de ces étudiants voyageurs, si nombreux durant le moyen âge, et dont la race ne s'est pas encore tout à fait perdue. — Un cavalier de bonne mine, jeune et blond, l'épée au côté, une trompette dorée en bandoulière sur un long manteau gris, chevauche à travers la forêt. Assailli par une bourrasque de neige, il perd sa route; mais le vent s'apaise, la nuée se déchire, il aperçoit dans un

magnifique horizon le Rhin, les Alpes helvétiques; il oublie toute inquiétude, attache son cheval à un arbre, fait sauter son chapeau en l'air, embouche sa trompette, et salue le fleuve par une joyeuse fanfare retentissante qui roule d'échos en échos le long de la vallée. Tandis qu'il sonnait sa fanfare, le digne curé d'un village voisin vient à passer et offre au jeune étranger l'hospitalité de son presbytère. Tout bon luthérien qu'il soit, M. Scheffel fait ici l'éloge du curé de campagne, — une manière d'abbé Constantin. Les toiles d'araignée recouvraient ses livres de controverse, mais partout où il était besoin d'un secours, d'une consolation, il accourait, avec un message authentique de paix et de pardon, ne souhaitant pour lui d'autre récompense que la vénération des enfants et le dernier sourire des moribonds. Arrivés au presbytère, le curé régale son hôte d'une truite, d'un jambon frais et d'un poulet rôti, et dès que celui-ci eut apaisé sa faim gloutonne, il le fit asseoir sur le petit banc derrière le poêle, l'engageant à étendre les jambes, à se mettre tout à fait à l'aise, et le priant, par une citation d'Homère, — car l'abbé est bon humaniste, — de lui dire quelle personne il est, de quelle famille, d'où il vient, où il va.

Werner Kirchhof, c'est le nom du jeune homme, raconte qu'il étudiait le droit à Heidelberg, sa patrie, et cultivait de préférence l'art de la trompette, en même temps que la poésie, voire la métaphysique, en compagnie du bouffon du landgrave, le nain Perkeo, dans la grande cave du château, près du

tonneau gigantesque. Un jour qu'il était sorti de cette conférence, l'esprit plus troublé que d'habitude par les fumées du vin, il aperçut accoudée à un balcon la belle comtesse palatine Léonore, et osa lui faire une déclaration d'amour dans un sonnet improvisé. L'impromptu ne fâcha point la comtesse ; mais l'audacieux poète fut chassé de l'Université et dut quitter la ville, « ayant auparavant payé toutes ses dettes, ce qui est rare en pareil cas ». Le voilà donc errant par monts et par vaux, sans but et sans fortune. Il demande conseil au curé, qui choque son verre contre le sien et lui dit en souriant : « C'est demain la fête de saint Fridolin, à Säkkingen, la ville voisine. Allez prier saint Fridolin, patron des jeunes gens dans l'embarras; nul ne l'a jamais imploré en vain ». Et Werner partit, emportant les vœux et les bénédictions du bon prêtre.

C'est la fête de saint Fridolin, le saint venu des contrées lointaines de l'Irlande, le patron vénéré de la vallée du Rhin. Le soleil de mars s'est mis de la partie, tout Säkkingen est en habits de fête, les cloches sonnent à plein carillon, on entend le doux et solennel grondement de l'orgue retentir autour de la cathédrale. Chapeau bas, Werner s'avança jusque sous le porche : la procession défilait, douze enfants portaient les reliques du saint enfermées dans un cercueil orné d'or et d'argent, et chantaient un cantique : « Fridolin ! Fridolin ! » Suivaient les notables de la ville, après eux les dames du grand chapitre, à leur tête, l'abbesse princière, qui fut jeune et

belle il y a bien des années, et grommelait entre ses dents : « Fridolin, excellent saint, que ne peux-tu me rendre ma jeunesse ! » Paraît ensuite une théorie de jeunes vierges chrétiennes, vêtues de blanc, qui portent la bannière de Marie, mère de Dieu. Une seule entre toutes attire comme l'aimant les regards du jeune trompette ; elle est blonde et svelte, un bouquet de violettes lui sert de coiffure, l'éclat de son visage transparaît sous la blancheur du voile : Werner se sent blessé d'amour. Le soir venu, jeunes gars et jeunes filles dansaient en l'honneur de saint Fridolin, les cabarets fourmillaient de buveurs. Werner tout pensif, errait sur la rive du Rhin à la clarté des étoiles : soulevant au-dessus des eaux sa tête humide, le fleuve lui apparut : « Celle que tu aimes, lui dit-il, se nomme Marguerite ; elle est la fille du baron dont le château se dresse sur mes bords et dont tu vois d'ici une fenêtre, éclairée du dedans, briller dans la nuit comme une étoile conductrice ».

Tandis que Werner écoutait le vieux Rhin, le baron châtelain était étendu près d'un feu clairet, dans une chambre haute, lambrissée de chêne sculpté, au milieu des portraits de ses poudreux ancêtres. Ancien colonel de la guerre de Trente Ans, ce vieux guerrier à la moustache grise, le front sillonné d'une balafre, jurait comme un reître à chaque élancement de la goutte qui tourmentait son pied gauche. Assise près de lui, les yeux baissés sur son ouvrage, sa fille Marguerite écoutait ses longs récits de batailles, puis

l'aventure de son mariage; comment, prisonnier des Français au fort de Vincennes, il fit la conquête de sa défunte femme, Mlle Montfort du Plessis, qui était venue avec tout le beau monde de Paris voir les Allemands fumer des pipes, — car le tabac était alors une nouveauté. Grâce à son talent de fumeur, l'ours allemand fut préféré à tous les lions parisiens... Le baron en était à cet endroit de son récit, quand le bruit éclatant d'une trompette, qui sonnait la charge et l'hallali, vint l'interrompre. Il dressa l'oreille comme un vieux cheval de bataille... Marguerite se pencha en vain à la fenêtre et ne put distinguer Werner, caché par l'ombre de la grosse tour.

Le lendemain, dès l'aurore, Antoine, le fidèle cocher, reçut l'ordre de rechercher le trompette inconnu dans toutes les auberges de la ville. Le baron n'eut pas de cesse qu'on ne lui eût amené l'étranger, qu'il créa son secrétaire et son trompette en titre, car il était mélomane passionné, ainsi qu'il l'expliquait à son nouvel hôte :

Voyez-vous, mon jeune ami, tant — que le monde durera, il y aura aussi des hommes — qui chevaucheront leurs dadas. — L'un aime le mysticisme et l'ascétisme, — l'autre préfère le vieux kirsch; — quelques-uns cherchent les antiquités, — quelques autres se nourrissent de hannetons, — un troisième fait de mauvais vers, — c'est une plaisanterie singulière que chacun — entreprend de préférence ce — pourquoi justement il a le moins de vocation. — Moi aussi je chevauche ma manie. — Et cette manie, c'est la noble — musique : elle me réconforte et me rafraîchit.

Werner jouait donc au baron des airs favoris.

Dans la petite chambre qu'il occupait au sommet du donjon, il se trouvait le plus heureux des hommes et des trompettes. Marguerite, en mainte occasion, lui témoignait sa bienveillance : dans une partie de campagne que les habitants de Säkkingen entreprirent, par une belle matinée de mai, sous la conduite du baron, elle couronna le musicien aux applaudissements de l'assemblée, et lui serra la main un jour qu'il avait secrètement organisé un concert pour la fête de son père. Elle-même devint l'élève du trompette; et le baron, d'abord contrarié, finit par se réjouir d'entendre Marguerite lui corner la charge aux oreilles.

Cependant les paysans de la Forêt-Noire, accablés d'impôts et de misère, préparaient une jacquerie, à la grande joie de maître corbeau, qui se délectait dans l'espérance d'un régal de chair fraîche. La guerre civile éclatait et fournissait à Werner l'occasion de déployer un courage téméraire : une blessure qu'il reçut en repoussant l'attaque du château mit ses jours en danger, et cette circonstance exalta les sentiments de la jeune fille. Bientôt ils échangèrent le premier baiser, en présence du chat de la maison, nommé Hiddigeigei, qui, se grattant le front avec sa patte, se posait à ce propos des questions embarrassantes :

Pourquoi les hommes échangent-ils des baisers? — pourquoi sont-ce la plupart du temps les jeunes? — pourquoi ceux-ci principalement au printemps? — Sur tous ces points, je veux — demain sur la gouttière — méditer d'un peu plus près.

Ce premier baiser des amants évoque dans l'imagination du poète une vision paradisiaque :

Je voyais le vieux jardin de la création, — le jeune monde exhalait — la douce haleine de ce qui vient de naître, — et ne comptait son âge que d'après les jours. — c'était le soir : une légère vapeur empourprée — brillait au ciel : dans les ondes, — le soleil déclinant plongeait : — sur le rivage, les animaux jouaient, folâtraient, — prenaient leurs ébats. — A travers les avenues ombreuses des palmiers — s'avançait le premier couple humain. — Silencieux, ils laissaient au loin errer leurs regards. — dans la paix nocturne de la jeune création, — en silence ils se regardèrent dans les yeux — et échangèrent un baiser. — Une autre vision succède à celle-ci, un sombre paysage — se dessine peu à peu : — nuit au ciel, tempête, ouragan : — les monts se fendent ; du sein des abîmes — les eaux surgissent écumantes, — la vieille terre est inondée. — Elle va périr. — La monstrueuse vague siffle contre le rocher, — contre le vieil homme et la vieille femme, — les deux derniers humains. — A la lueur d'un éclair, je les vois, souriants, — s'embrasser, échanger un baiser, — un baiser muet ; la nuit maintenant. — La vague se retire et, mugissante, — les entraîne à l'abîme.

Le premier baiser une fois pris et rendu, M. Scheffel renonce à compter, « l'amour et la statistique ayant, par malheur, des rapports tendus ».

Encouragé par de tels gages, le jeune trompette s'enhardit jusqu'à demander au noble baron la main de sa fille. Mais, dès les premières ouvertures, le le vieux colonel féodal se hâte d'expliquer à l'humble secrétaire que la fusion des classes et le croisement des races ne donnent comme résultat que des générations abâtardies, qu'une fille de si haut parage ne peut épouser un simple trompette. Le cœur gros

l'amoureux, éconduit, plia sa légère valise, sella son cheval, sonna une triste fanfare d'adieu et disparut au tournant de la forêt. Déception de la belle et généreuse Marguerite, qui se disait en soupirant : « Eût-il terre, castel, et soixante-douze quartiers, serait-il donc plus joli garçon ? »

Au bout de quelques années, nous retrouvons le trompette de Säkkingen fixé à Rome. Fidèle à un amour sans espoir, il résiste aux beaux yeux des Romaines et au stylet des *bravi*, et fait éprouver à l'un d'eux « de quelle façon une lame allemande résonne sur un crâne welche ».

Un intermezzo lyrique interrompt, en cet endroit, la suite du récit épique. Chacun des personnages exprime, dans de courtes pièces, les sentiments secrets de son âme. Plein de mélancolie, Werner rêve à la patrie, à la bien-aimée :

Le soleil plonge dans le Tibre, — le ciel se couvre d'une dernière rougeur, — le jour disparaît lentement. — Au loin tintent les cloches du soir : — je pense à toi, Marguerite.

La tête appuyée sur l'arête du rocher, — étranger en terre étrangère, — les vagues écument à mes pieds ; — un rêve traverse mon âme : — je pense à toi, Marguerite.

Quelques-uns de ces *Lieder*, pleins de sentiment, sont d'exquises petites fleurs de la poésie allemande. M. Scheffel use d'ailleurs sobrement de cette veine de sentimentalisme si familier à l'école de Souabe et parfois si affadi. La trompette de Werner sonne un air martial et fanfaron à travers toute l'épopée.

Bientôt, à bout de ressources, notre héros entre

au service du pape Innocent XI et devient maître de chapelle des chanteurs de la Sixtine. C'est en cette qualité que, le jour de la fête des apôtres Pierre et Paul, il traverse Saint-Pierre, conduisant son troupeau languissant d'enfants de chœur efféminés. Au dehors, jaillissent les belles fontaines; sur les degrés de l'église se pressent tous les grands personnages de Rome. Cette grasse éminence au visage en pleine lune et au double menton, appuyée sur un domestique galonné, c'est le cardinal Borghèse, « ami du classique et du bucolique ». Cet autre, orné d'une chaîne d'or, qui secoue sa perruque comme un Jupiter olympien, c'est le cavalier Bernini. Voici venir Salvator Rosa et près de lui la reine Christine de Suède : tous se pressent sur le passage du cortège papal. Hallebardiers, suisses, capucins, franciscains, cardinaux dont les queues de robes écarlates traînent sur le pavé de marbre, gardes nobles, l'épée nue, précèdent le pape porté sur sa chaise, au milieu des pages qui balancent les longs éventails de plume de paon. Le maître de chapelle bat les premières mesures, le chant de Palestrina retentit; tout à coup, une émotion se produit dans la foule : c'est une femme qui se trouve mal, et cette femme n'est autre que Marguerite, venue à Rome pour se distraire, sur le conseil des médecins, en compagnie de l'abbesse princière de Säkkingen. Dans la tribune des chanteurs de la Sixtine, elle venait de reconnaître son cher trompette d'autrefois.

L'évanouissement d'une si belle personne attira

les yeux du saint-père. Mis au courant de l'aventure, édifié sur les bonnes mœurs de son maître de chapelle, il lève le seul obstacle qui s'opposait à l'union des amants, en créant Werner Kirchhof chevalier et marquis de Campo-Santo. Les deux fiancés, agenouillés aux pieds du saint-père, dans les jardins du Vatican, reçurent sa bénédiction. La vieille abbesse pleurait si fort « que le gazon, étonné, regardait le ciel pour voir s'il ne pleuvait pas ». Bientôt le fidèle cocher Antoine fit claquer joyeusement son fouet et ramena ses maîtres à petites journées sur les bords du Rhin, vers le manoir patrimonial. Et voici la morale de cette histoire :

L'amour et l'art de la trompette — servent à de très bonnes choses. — L'amour et l'art de la trompette — conquièrent même une épouse de la noblesse, — l'amour et l'art de la trompette, — puissent-ils réussir à chacun, — comme au seigneur trompette Werner — sur le Rhin à Säkkingen!

La fable est, on le voit, des plus simples et des plus plaisantes. Ces courtes citations suffisent à donner le ton général du poème. Mais les épisodes qui s'y mêlent tiennent autant de place que le récit principal et montrent à quel point M. Scheffel est imprégné du souvenir des mœurs et des légendes des bords du Rhin; de là cette saveur particulière de son œuvre pour les lecteurs allemands. Le poète met sous leurs yeux une suite de tableaux variés, repas champêtres, pêche, intérieurs de cabarets, concerts, scènes d'amour et de bataille, où la grâce

du récit alterne avec le burlesque et où défilent les personnages les plus divers : un instituteur, un aubergiste allemand, des êtres fantastiques, nains et cobolds, un philosophe solitaire qui s'abîme en des méditations sur le *phénomène* et le *noumène*... Il y en a pour tous les goûts.

Une autre source encore de l'intérêt que le public de M. Scheffel trouve à cette lecture, c'est le nombre des parodies et réminiscences d'une foule de situations, de scènes et de mots célèbres chez les classiques allemands : l'Atta Troll d'Henri Heine a fourni le mètre du vers : le chat Murr, d'Hoffmann, baptisé du nom d'Hiddigeigei, joue dans le récit le rôle du chœur antique? la Marguerite du poème est une cousine germaine de la blonde Gretchen. Ainsi que l'amante de Faust, elle nous apparaît au sortir de l'église et, dans son angoisse, agenouillée devant la madone, elle lui adresse une prière qui, par la consonance harmonieuse du premier vers, rappelle les stances de Gœthe :

Ach neige, — Du Schmerzen reiche — Dein Antlitz gnädig
[meiner Noth!

Toutes ces scènes et tous ces traits se fondent dans une même teinte joviale : c'est la belle humeur du poète qui en fait le lien et l'unité.

II

Dans le poème que nous venons d'exposer, M. Scheffel surveille encore et contient sa verve :

c'est dans ses *Lieder* ou chansons qu'il lui laisse tout son essor. Elles sont montées à un diapason de gaîté plus élevé, car elles s'adressent à la classe spéciale des étudiants, qui salue en M. Scheffel son poète favori, qui acclame en lui le vétéran d'université, *la tête moussue (bemoostes Haupt*), le vieux camarade, le *Bursch* accompli, en un mot l'antithèse absolue du *philistin*. Une certaine médiocrité de fortune, jointe au sérieux habituel de l'esprit, fait qu'en Allemagne, plus encore qu'en France, les années passées à l'université sont, par contraste, un temps de plaisir, d'indépendance et de folle humeur. Le souvenir de ces fraîches années reste toujours vif et présent, et le vieillard ne peut chanter sans émotion les refrains bachiques de sa jeunesse. Or quiconque s'est assis sur les bancs académiques sait par cœur les chansons de M. Scheffel, et chaque génération les apprend à la suivante. Avant d'être réunies en volume, elle ont circulé longtemps sans nom d'auteur, et comme le remarque M. Karl Bartsch, elles présentaient ainsi les vrais caractères de toute poésie populaire, la tradition orale et la composition anonyme. Afin de rendre intelligibles à un public français ces poésies, privées de chant, et, de plus, refroidies et éteintes par une traduction, il semble utile d'indiquer les circonstances où elles ont été composées et à quelles coutumes elles correspondent : sur ce sujet, mœurs et littérature se trouvent mêlées et confondues.

A son retour d'Italie, d'où il rapportait le manus-

crit du *Trompette de Säkkingen*, M. Scheffel, alors dans sa vingt-septième année, se fixa pour quelque temps à Heidelberg. Il s'adonnait avec passion à des études sur le moyen âge et assemblait les notes d'un roman historique. Là, il vivait dans une société de gais compagnons qui pourrait rappeler, à certains égards, notre Caveau français. L'historien doctrinaire, Louis Häusser, professeur en vogue, orateur politique très applaudi, qui rêva de fonder l'unité allemande, non par le fer et le sang, mais par la liberté parlementaire, était l'âme de ce cercle joyeux où se rencontraient des hommes de lettres, des érudits, des professeurs, un philologue, un conseiller, un éditeur d'œuvres d'art, un capitaine, un pasteur protestant, tous amis de la dive bouteille. A ces assemblées du mercredi, M. Scheffel avait mission de fournir des chants à la bande; le pasteur Schmetzer choisissait pour chaque pièce des mélodies appropriées, et les chantait avec un art peu commun, du moins en France, parmi les théologiens.

C'est dans ce milieu que sont nées la plupart de ces chansons, toutes chaudes encore des fumées du vin. Le poète les a placées sous l'invocation de « l'humide génie d'Heidelberg ». Il célèbre les souvenirs de ces réunions et les tavernes préférées, mais ses chants ont bientôt franchi ce cercle étroit et tout local pour se répandre dans les universités d'Allemagne. L'auteur les a réunies plus tard sous le titre de *Gaudeamus!* emprunté à une chanson

latine des étudiants allemands, parodie d'un chant d'église du XVI[e] siècle :

Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus.
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus!

Cette évocation d'idées funèbres pour s'exciter au plaisir, ces chansons à boire qui ont un faux air de *De profundis*, semblent caractériser un peuple qui n'est pas naturellement gai et qui a besoin d'un coup de fouet pour se mettre en joie. Cette méthode n'est pas particulière aux Allemands. On sait que les Égyptiens plaçaient des simulacres de mort sur la table des festins, et, dans le *Satyricon* de Pétrone, Trimalcion se fait apporter au milieu du repas un squelette en argent dont les articulations jouent. Il régale les convives du spectacle de ses diverses attitudes, puis ajoute, dans l'esprit du *Gaudeamus* :

Heu! heu! nos miseros, quam totus homuncio nil est!
Quam fragilis tenero stamine vita cadit!
Sic erimus cuncti, postquam nos auferet Orcus.
Ergo vivamus, dum licet esse bene.

Ce que l'on a traduit :

O misère! ô pitié! que tout l'homme n'est rien!
Qu'elle est fragile, hélas! la trame de sa vie!
Tel sera chez Pluton votre état et le mien.
Vivons donc tant que l'âge à jouir nous convie[1].

1. *Satyricon*, ch. XXXIV.

C'est là une gaîté de fossoyeurs. Des convives français, du moins ceux de jadis, disposés à rire sans excitants de ce genre, glissaient plus volontiers sur cette idée de la mort prochaine :

> Aime, ris, chante et bois :
> Tu ne vivras qu'une fois.

Telle est la devise de Désaugiers, qui ne fait que rappeler en passant la brièveté de la vie, sans appuyer sur les pelletées de terre qui bientôt couvriront nos cercueils : *Nos habebit humus!*

Dans *le Trompette de Säkkingen*, M. Scheffel emploie ce procédé du comique par le contraste; son héros, qui personnifie la fougue de la jeunesse et l'esprit d'aventure, il l'affuble du nom lugubre de *Kirchhof*, en allemand : *cimetière*. On trouve aussi dans ses chansons plus d'une veine de mélancolie :

> Force de la jeunesse, comme tu t'épuises!... Bientôt les ossements fatigués du voyageur blanchiront oubliés dans le sein de la terre... et la mousse couvrira son tombeau!

Cette association de jovialité et d'images funèbres est un des caractères de l'humour.

Réunies dans le petit livre de *Gaudeamus*, les chansons de M. Scheffel se trouvent en grande partie insérées dans le *Commers-Buch*[1], sorte de bréviaire profane, de livre canonique pour tous les rites et

1. *Commers-Buch für den deutschen Studenten.* 15e édition. Leipzig, 1862.

solennités bizarres en usage parmi les corporations d'étudiants, dont il reflète la tournure d'esprit et les habitudes sociales. C'est une branche toute spéciale de la littérature allemande que cette poésie de corporation, ces chants de société (*gesellige Lieder*), à peu près inconnus en France. M. Scheffel y a excellé, effaçant parfois le souvenir de ses prédécesseurs, si bien qu'il est, aujourd'hui, de tous ces poètes le plus chanté et le plus applaudi. Voyons en quoi il a innové.

En Allemagne, au début de toute assemblée chantante et buvante, on entonne, en guise de *Benedicite*, quelque hymne patriotique. Ces poésies ont été composées pour la plupart lors de la guerre de délivrance, où le lyrisme allemand joua un rôle si glorieux. Comme les vieux Germains, les soldats de 1813 chantaient en allant au combat et à la mort. Le courage des Allemands se réchauffe et s'enflamme à l'excitante harmonie de leur marches, de leurs chants qui retentissent comme des appels de clairon à travers la mitraille. Aussi ces chants font-ils partie de l'éducation nationale et de la discipline militaire : l'écolier les épelle et les psalmodie en même temps que sa Bible et son alphabet. On y sent vibrer l'expression d'un patriotisme sacré.

Les chantres du nouvel empire germanique, que M. Cherbuliez présentait naguère aux lecteurs de la *Revue* [1], avec la connaissance et l'intuition des

1. Voyez la *Revue des deux Mondes* du 15 mars 1872.

hommes et des choses de l'Allemagne que nul ne possédait autant que lui, semblent peu dignes de figurer à côté de leurs illustres ancêtres. M. Scheffel, sur ce sujet, n'a pas été mieux inspiré. Chargé, lors de l'ouverture de l'université de Strasbourg, de composer une pièce de circonstance, il s'est vu déserter par la muse, de son aveu même, car il n'a pas jugé ces vers dignes de figurer dans toutes les éditions du *Gaudeamus* :

Aujourd'hui notre désir amoureux
N'est plus séparé par un Rhin allemand, par un Rhin gaulois.
Nous glissons, semblables aux cygnes de Lohengrin,
Joyeux comme une matinée de mai dans Strasbourg.

Le poète, toutefois, ne se fait pas illusion sur les sympathies des Alsaciens pour les oiseaux de proie métamorphosés en cygnes légendaires au doux et blanc plumage :

Pourquoi tourner vers l'Ouest tes regards pleins de tristesse,
Compatriote et frère d'Alsace?

Un jeu de mots assez pauvre sur les deux syllabes de Strasbourg termine la chanson ; cette cité va devenir une route (*Strasse*) pour l'activité des jeunes, une citadelle (*Burg*) pour les sages.

La difficulté tenait sans doute au sujet, et Pindare lui-même eût été dans l'embarras si, au lieu de glorifier les vainqueurs des jeux Olympiques, il lui avait fallu célébrer ces victoires de savants calculateurs, si habiles à jeter les dés de fer.

Mais voici une pièce de M. Scheffel, bien anté-

rieure à 1870 et fameuse entre toutes, *la Bataille de Teutobourg*, destinée à exalter, sous forme de parodie et de sinistre bouffonnerie, le sentiment national :

Lorsque les Romains crûrent en insolence, — ils pénétrèrent dans le nord de l'Allemagne. — A leur tête, au bruit des fanfares, — chevauchait le général feld-maréchal — Son Excellence Quintilius Varus. — Mais dans la forêt de Teutobourg, — aïe! que le vent froid sifflait, — Des corbeaux fendaient l'air — et on sentait comme une émanation putride — de sang et de cadavres. — Tout à coup, des profondeurs de la forêt, — bondirent les Chérusques. — Avec Dieu, pour le prince et la patrie, — ils se ruent pleins de rage — sur les légions. — Las! ce fut un grand carnage. — Ils assommèrent les cohortes; — il n'y eut que la cavalerie romaine — qui réussit à s'échapper, — car elle était à cheval. — O Quintilius, malheureux capitaine! — pensais-tu que le monde fût ainsi fait? — Quintilius s'égara dans un marais, — perdit deux bottes et une chausse, — et le pauvre diable resta là planté. — Alors il dit, plein de douleur, — au centurion Titius : — Camarade, tire ton épée — et me transperce d'outre en outre — puisque tout est f...! — Dans la malheureuse armée romaine — servait aussi comme volontaire — Scævola, étudiant en droit; — on lui avait fait l'injure de le retenir prisonnier, — comme tous les autres. — A celui-là mal lui en prit; — avant de le pendre — on lui perça la langue et le cœur, — on lui cloua le gras du dos — sur son *Corpus juris*.

Lorsque le carnage eut cessé, — le prince Hermann se frotta les mains, — et, pour consacrer sa victoire, — il invita les Chérusques — a un grand déjeuner. — Ah! il y eut du jambon de Westphalie, — de la bière tant qu'ils en voulaient boire. — Même en buvant, Hermann fut héroïque; — et sa femme Thusnelda aussi — se soûla comme un palefrenier[1]. — A Rome, on n'était pas gai, — on achetait

1. Dans son recueil de *Gaudeamus*, M. Scheffel a supprimé cette strophe, qui se trouve imprimée dans le *Commers-Buch*. Aujour-

des habits de deuil. — Auguste était en train de dîner — dans le salon impérial, — quand vint le funèbre message. — Il fut saisi d'effroi : — une bouchée de paon faillit l'étrangler, — et, rouge de colère, il se mit à crier : — Varus, malédiction sur toi! — *Redde legiones*. — Son esclave teuton, nommé Schmidt, — pensait à part lui : « qu'il y compte — qu'on les lui rende jamais, — car ceux qui sont étendus morts — ne reviennent pas à la vie. » — Et, en l'honneur de cette histoire, — on veut élever un monument. — Déjà le piédestal est dressé, — mais qui paiera la statue? — C'est le secret de Dieu dans le ciel...

Henri Heine, dans *Germania*, s'était autrefois demandé ce qu'il serait advenu de l'Allemagne si Varus avait vaincu : « Dans notre patrie régneraient les coutumes de Rome; il y aurait des vestales même à Munich!.. Mais nous sommes restés Allemands, et nous parlons allemand; l'âne s'appelle âne et non *asinus*... O Hermann! voilà ce que nous te devons; c'est pourquoi, comme bien tu le mérites, on t'élève un monument à Detmoldt; j'ai souscrit moi-même pour cinq centimes ». L'imitation des derniers vers est flagrante. Même ironie, moins légère, il est vrai, et sans ailes, mais pieuses envers la patrie, dans le morceau de M. Scheffel.

Après les chants patriotiques, les gaudrioles et les fariboles tiennent une large place dans le *Commers-Buch* : M. Scheffel est sans rival en ce genre drôlatique et goguenard. Il y a cherché un filon d'origi-

d'hui le farouche Arminius et la blonde Thusnelda sont devenus les divinités tutélaires et providentielles de l'empire d'Allemagne : il ne convient plus, en effet, d'en parler sur ce ton d'irrévérence.

nalité qu'il a fini par rencontrer. Des leçons populaires sur la théorie de l'évolution, faites, à Heidelberg, par son ami le plus intime et confrère en Bacchus, le pasteur Schmetzer, lui suggérèrent l'idée burlesque de mettre cette théorie en chansons et de tourner en ridicule nos ancêtres les fossiles, que M. Louis Bouilhet a chantés, en France, avec tant de sérieux et de révérence. De là une suite de chansons cosmogoniques et paléontologiques, où nous voyons le *megatherium* se vautrer dans sa monstrueuse paresse, l'*ichtyosaure*, conservateur antédiluvien, se lamenter sur la décadence prochaine, sur la dégénérescence des mâles et des femelles :

Il se fait un bruissement dans les prèles, la mer a des lueurs douteuses; les larmes dans les yeux, un ichtyosaure s'avance à la nage.

Il gémit sur la corruption des temps, car une tendance fort dangereuse s'était depuis peu manifestée dans le terrain du lias.

« Le plésiosaure, le vieux drôle, fait force ripaille, le ptérodactyle lui-même est rentré soûl chez lui.

« Cette brute d'iguanodon, dont l'impudence n'a plus de bornes, a déjà osé en plein jour baiser l'ichtyosauresse.

« Je pressens un cataclysme, les choses ne peuvent durer ainsi. Que deviendra le lias si pareils faits se produisent? »

Ainsi gémissait l'ichtyosaure, et il avait l'humeur crayeuse. Il rendit le dernier soupir au milieu des vapeurs et des bouillonnements de l'onde.

A la même heure, périt toute la famille des sauriens; ils s'enfoncèrent trop dans la craie, et naturellement ce fut la fin.

Et celui qui nous a chanté cette chanson pétrifiée l'a trouvée comme une feuille d'album fossile sur un coprolithe.

Plaisanterie tout allemande que ce dernier vers :

le coprolithe est un excrément fossile. Une autre pièce, intitulée *Guano*, dont il suffira d'indiquer le titre, chante les digestions heureuses de l'âge préhistorique. Elle rappelle la fameuse lettre qu'écrivait la princesse palatine, Madame, mère du régent, sur le même sujet. Dans la pièce érotique intitulée *Asphalte*, notre poète, dès la première strophe, invite le lecteur à se boucher le nez; il raconte qu'un derviche en bonne fortune se promenait un jour sur les bords empestés de la Mer-Morte, une belle à son bras. Impatient de la caresser, il la fait asseoir par mégarde sur un bloc de bitume, où ils demeurent l'un et l'autre à jamais collés. La moralité de cette fable, c'est qu'il y a de ces liaisons dont les jeunes gens ont bien de la peine à se dépêtrer, et qu'un derviche, avant de se livrer à l'amour, doit soigneusement reconnaître le terrain. — Est-il besoin d'insister sur l'épaisseur de ces facéties? Serait-ce que l'élégance et la légèreté restent étrangères au génie allemand? Nous ne saurions généraliser à ce point. Que de grâce, par exemple, en ces vers de Gœthe, que nous trouvons aussi dans le *Commers-Buch*, sous le titre de *Confession générale* : « Oui, nous le confessons, nous avons souvent rêvé tout éveillés, négligé de vider le verre où le vin frais écumait; nous avons laissé s'enfuir plus d'une rapide heure du berger, nous avons négligé de cueillir maints baisers furtifs sur des lèvres chères ». Mais M. Scheffel nous donne mieux que personne le ton des réunions d'étudiants

(*burschikoser Kneipeton*), où des délicatesses de salon seraient déplacées. Ce n'est point trop de ces chansons cosmogoniques, nous dit un professeur allemand, pour dérider les fronts de nos pédants bourrus. Et de même que l'engloutissement de quantités prodigieuses de vin et de bière suffit à peine à secouer ces grands corps lymphatiques, de même il faut des plaisanteries colossales pour mettre en train ces esprits lents.

Les chansons purement bachiques tiennent autant de place dans le bréviaire des étudiants allemands que l'ivrognerie dans les mœurs nationales, et en particulier dans les coutumes académiques. « L'ivrognerie, dit le docteur Rodolphe Schultze, auteur d'un traité sur la matière, est le vice national de l'Allemagne, comme la perfidie est le vice italien et la vanité le vice français par excellence. » Les Français, ajoute le même auteur, qui nous ont emprunté le verbe *trinken*, boire, en allemand, (trinquer, dans notre langue), ne connaissent que l'ivresse légère, ils se montrent plus fidèles à Vénus qu'à Bacchus; leur façon de boire, comme celle des autres nations romanes, n'a rien de *caractéristique*; les Anglais s'adonnent à l'ivresse brutale et solitaire; les seuls Allemands s'enivrent avec *méthode* au milieu de la cordialité des banquets[1]. Ce vice, ou plutôt cette manière d'être nationale, est née dès la plus haute

1. *Geschichte des Weins und der Trinkgelage.* Ein Beitrag zur allgemeinen *Kultur und Sittengeschichte*, von Dr Rudolf Schultze, Berlin, 1867, *passim.*

antiquité dans les âpres forêts et les vallées humides de la Germanie. Les vieux Germains étaient déjà célèbres par leur courage, leur chasteté, leur fréquente ébriété. Boire des journées et des nuits entières, a dit d'eux Tacite, n'est une honte pour personne. Saint Boniface, l'apôtre de ces contrées, constate avec douleur que c'est là le principal obstacle à leur conversion. Ils buvaient en l'honneur d'Odin, ils burent en l'honneur des nouveaux saints du paradis, l'essentiel, pour eux, étant de toujours boire. Toute cérémonie, toute circonstance, — mariage, naissance, enterrement, achat ou vente, élection d'un bourgmestre, fête d'église, changement de saison, soirée ou matinée, — offre une occasion propice de vider les verres. « Les Allemands boivent quasi également de tout vin avecques plaisir, écrit Montaigne ; leur fin, c'est l'avaller plus que le goûter. » Les femmes participaient à cette débauche, et notre bon roi Henri, quatrième du nom, disait qu'il se garderait bien d'épouser une Allemande, parce qu'autant vaudrait prendre un pot à vin avec soi. L'immense capacité de leurs tonneaux et de leurs hanaps, le cérémonial de leurs banquets, la richesse de leur langue en termes bachiques, témoignent de cette passion commune à toutes les classes, surtout aux étudiants, pour qui l'université n'est souvent qu'une école supérieure d'ivrognerie. Les amoureux même n'en sont point exempts. Charlotte grondait Werther, parce qu'il cherchait à noyer dans l'ivresse ses peines de cœur. « Elle m'a reproché mes excès,

mais d'un ton si aimable! mes excès de ce que d'un verre je me laisse quelquefois entraîner à boire la bouteille! Évitez cela, me disait-elle, pensez à Charlotte! » Le chancelier de l'empire, qu'il faut toujours prendre comme le type achevé du grand Allemand, racontait que l'art de supporter les vins généreux, afin de tirer à ses adversaires les vers du nez, était un procédé de l'ancienne diplomatie : lui-même, digne héritier des Bismarck, race de chasseurs et de buveurs, ne le cédait à personne sur le chapitre du boire, surtout en sa jeunesse. Écoutons-le parler lui-même : « Un jour j'allai à Brandenbourg faire une visite aux cuirassiers qui avaient reçu une nouvelle coupe. Je devais être le premier à y boire et la consacrer par là. Sa capacité était à peu près celle d'une bouteille entière. Je fis mon allocution et posai la coupe, après l'avoir vidée d'un trait, ce qui les étonna fort, car les hommes de cabinet n'inspirent guère confiance. Mais c'était un souvenir de mes exercices d'étudiant à Gœttingue. Je me rappelle encore qu'à une chasse sous Frédéric-Guillaume IV, il s'agissait de vider un verre à boire du temps de Frédéric-Guillaume Ier. Il était fait de telle sorte qu'on ne pouvait approcher les lèvres du bord de cette coupe, qui contenait environ trois quarts de bouteille, et cependant il ne fallait pas répandre de liquide. Je la saisis, je la vidai, bien que ce fût du champagne frappé, et ma jacquette blanche ne portait trace d'aucune goutte répandue. La société ouvrait de gros yeux; moi je dis : « Encore une

autre! » mais le roi s'écria : « Non! cela suffit ». Et les choses durent en rester là[1] ».

Les chansons bachiques sont un accompagnement obligé de ces sortes de prouesses fréquentes parmi les étudiants. La littérature nationale en offre une grande variété. Sans remonter jusqu'à Hagedorn, l'Anacréon allemand, nous citerons une des pièces les plus célèbres du répertoire : *Grad'aus dem Wirthshaus*, œuvre d'un ancien ministre des cultes prussien, M. de Mühler, réactionnaire, protestant « clérical » et poète à ses heures :

Je sors du cabaret. Rue, que tu me sembles étonnante; le côté droit, le côté gauche, tout est brouillé. Rue, je le vois bien, tu es ivre.

Quel visage de travers, lune, me fais-tu donc? — Elle tient un œil ouvert, l'autre fermé: tu as bu, cela est clair. Honte à toi, honte à toi, vieille lune!

Les réverbères maintenant, que vois-je! ne peuvent rester fixes; ils branlent et vacillent en tous sens. Ils me semblent tous ivres morts.

Autour de moi, en grand, en petit, c'est un tourbillon; m'y hasarder, moi qui suis seul à n'avoir pas bu, hum! cela me paraît mériter réflexion; ce serait un coup de tête. Rentrons au cabaret.

Voilà l'ancienne chanson classique par excellence et le chef-d'œuvre du genre. M. Scheffel y a introduit le goût romantique, le décor moyen âge, ne faisant en cela que suivre la mode qui s'est répandue dans l'ornementation des cabarets. De savants archi-

1. *Graf Bismarck und seine Leute*, von D[r] Moritz Busch, vol. I, p. 347-348. Leipzig. 1878.

tectes ont reconstitué, dans certaines villes d'Allemagne, l'antique taverne germanique, *die altdeutsche Weinstube*, et les Parisiens ont imité les Allemands, car ils se plaisent à boire les breuvages les plus modernes sur des tables en style renaissance dans des salles ornées de tapisseries où trône l'image du Teuton Gambrinus. Le poète allemand s'est mis en quête de sujets appropriés à cette architecture, et il a célébré l'ivresse gothique et ogivale avec force vieilles formes et vieux mots hors d'usage, revernis et repolis, pour la plus grande joie d'un public d'érudits, portant lunettes. A l'occasion de la XXVI[e] assemblée générale des philologues allemands, réunis à Heidelberg en septembre 1865, dans une pièce de vers farcie de notes savantes et de renvois, M. Scheffel fait la nomenclature de tous les vases, amphores, outres et tonnes où les divers peuples ont enfermé la liqueur précieuse; mais le grand tonneau d'Heidelberg l'emporte sur les autres tonneaux, comme l'ivrognerie allemande sur celle des autres nations. Dans une seconde chanson de circonstance, lors d'une solennelle ripaille organisée au vieux château pour fêter l'oie de la Saint-Martin, il imite avec art les chants populaires où le sujet est souvent traité[1]. Ailleurs il parodie le plus ancien monument de la langue et de la poésie allemandes, le *Chant d'Hildebrand*, et nous présente ce chef légendaire et son fils

1. Voir la courte et excellente anthologie intitulée : *Handbüchlein für Freunde des deutschen Volksliedes*, von A. F. B. Vilmar. Marburg, 1879, 2[e] édition.

Hadubrand sous les traits de deux ivrognes fieffés. Enfin il a créé dans le chevalier de Rodenstein un type d'ivrognerie allemande que les illustrations de M. de Werner ont achevé de rendre populaire. Ce *Junker* assoiffé, après avoir bu les trois villages qu'il possédait, achève de boire son patrimoine, son pourpoint, ses bottes, son chapeau, et il boira jusqu'à ce qu'on lui prenne son gosier en gage. Dévoré d'une soif immortelle, au fond du tombeau, il en sort sur l'heure de minuit, enfourche son grand cheval et, le fouet à la main, suivi par la troupe maudite de tous les buveurs trépassés, il ébranle la porte des cabarets et prend d'assaut les presbytères :

Et Rodenstein dit encore : « Allons, ma troupe maudite, je vais surprendre Tiefschluckhausen [1] et mettre le pasteur à sec. Hors, hors de la maison, seigneur curé, que Dieu vous aide! N'y a-t-il plus nulle part une goutte de vin, la nuit, vers l'heure de minuit? »

Le curé, brave et saint homme, parut devant sa porte armé en guerre, avec le bénitier, le scapulaire et l'anathème : il conjura les esprits : « Loin, loin de la maison! Que Satan vous protège si vous obtenez une seule goutte de vin, la nuit, vers l'heure de minuit! »

Mais, tout joyeux, le Junker Rodenstein grommelle : « O curé, je te prendrai pourtant. Fermez la porte aux esprits, ils passent par la serrure! Entrez là, entrez là, le vin est là! Hurrah!... nous y voici, sa cave est bien garnie! Hurrah! nous allons boire! »

Et quand l'horloge sonna une heure, la troupe des esprits chantait d'une voix creuse et sourde : « Curé, curé, nous en avons assez. Curé, adieu maintenant, sortons! sortons de la maison! Curé, portez-vous bien, il ne coule plus une goutte de vin des cruches, robinets et bondons ».

1. Mot à mot, le village de la gorgée profonde.

Alors le curé jura : « Grand merci, le diable vous emporte! Puisque tout est bu, je veux moi-même suivre la troupe maudite comme aumônier de campagne! Hors maintenant! hors de la maison! Seigneur chevalier, touchez là, l'affaire est faite! Puisque tout mon vin est au diable qu'un autre soit curé! Hurrah! Halloh! Jo, hihaho! Rumdiridi!... Chœur infernal, je marche en tête. Partons, allons, marchons! »

Une traduction, si fidèle qu'on l'imagine, ne saurait rendre la verve endiablée de ces vers faits pour être hurlés en chœur. Si d'ailleurs on voulait goûter le sel de ces chansons, il faudrait oublier nos habitudes françaises, se transporter sous le ciel brumeux d'Allemagne, se gorger à des banquets copieux de jambons de Mayence ou de langues fumées, arrosés de bières lourdes ou de vins aigrelets, s'introduire dans une de ces *Kneipen*, qui sont le *home* des corporations d'édudiants, assister à une de leurs diètes d'ivrognerie officielle. La salle est ornée de devises patriotiques, d'écussons peints, de rapières entrecroisées : un tonneau est placé au milieu, où chacun va puiser; la chaude atmosphère du poêle, l'âcre et suffocante fumée des pipes enveloppe des faces épanouies, aux yeux injectés, aux teints d'écrevisse, des trognes luisantes de buveurs « humant le piot », vidant d'un trait des brocs d'une capacité profonde. Bons chantres autant que bons ivrognes, en liesse et jocondité, d'une hilarité expansive et contagieuse, ils attaquent chaque couplet à plein gosier et à pleins poumons. Tel est le cadre et tel est le public des chansons de M. Scheffel. Tout le plaisir que des Français, légèrement animés par l'élégance et l'urba-

nité d'un festin, cherchent dans une causerie à demi-voix, avec des dames parées, les Allemands le goûtent dans le vacarme et la cordialité de ces réunions (*gemüthliche Kneiperei*), non pas seulement la jeunesse oisive, batailleuse et tapageuse, mais aussi les jeunes érudits, historiens, théologiens ; c'est là qu'ils se reposent du labeur de chaque jour et de la paisible monotonie des petites villes universitaires. Ils retrouvent dans ces *Lieder*, sous des figures burlesques, le sujet de leurs préoccupations familières ; *Hildebrand et Hadubrand* réjouissent le cœur des médiévistes ; le *mégatherium* et l'*ichtyosaure* font pâmer de rire les disciples de M. Hæckel. La nuit se passe en joyeux devis, en longues beuveries, en clameurs assourdissantes. Déjà l'aube commence à poindre : troublant le silence matinal de la rue déserte et le sommeil des philistins, maint philologue en goguette, maint naturaliste titubant chante encore à tue-tête ces refrains baroques, d'une voix entrecoupée de hoquets, et, dans l'égarement de ses esprits, il a peine à gagner sa modeste demeure, où il va cuver, sur un lit étroit, sa bière et ses chansons.

C'est là sans doute une grosse joie, une gaîté de calibre énorme, plus proche de la farce que de l'esprit, mais c'est une gaîté saine et robuste. Le rire de M. Scheffel est un large rire, sans subtilité ni replis, sans aucune de ces arrière-pensées pleines de malice et d'esprit de parti, que l'on retrouve par exemple sous l'apparente bonhomie du sourire de

Béranger : nous le rapprocherions plutôt de notre Désaugiers pour la franchise d'inspiration, la belle humeur à fleur de lèvres; on pourrait définir M. Scheffel un Désaugiers allemand, romantique et érudit.

Dans l'étude qu'il a consacrée à ce dernier de nos chansonniers, Sainte-Beuve, citant ces vers de l'*Appel aux Français :*

Peuple français, la politique
T'a jusqu'ici fort attristé.
Rappelle ta légèreté,
Ton antique
Joyeuseté!

considère cette gracieuse chanson comme le chant du cygne de la gaîté en France. Il constate que la politique gagne de plus en plus, que si l'on rit encore avec Désaugiers, ce n'est qu'une trêve, que la France a subi des affronts, vu de près d'affreux désastres, que l'inquiétude est partout, se répand à l'intérieur, se prolonge dans l'avenir, que la gaîté enfin, outre les circonstances propices, exige un tempérament non compliqué ou qui, du moins, ne soit pas altéré de bonne heure par des habitudes sociales trop factices et trop contraires[1]. Plus récemment, M. Jules Simon, parlant dans un discours d'académie de M. de Rémusat, rappelait qu'il avait fait des chansons dans sa jeunesse, et regrettait qu'on n'en fît plus aujourd'hui. C'est qu'en effet,

1. *Portraits contemporains*, tome V.

la morgue doctrinaire, la dignité d'emprunt, la Bourse surtout et le fanatisme politique ont tué la gaîté en France. Nous ne rencontrons plus que des fronts soucieux. Si nous éprouvons le besoin de rire, d'exercer les muscles zygomatiques que la Providence nous a octroyés évidemment pour nous en servir, c'est aux petits théâtres que nous allons entendre des acteurs dont les gestes et les contorsions ont peine à nous arracher un sourire nerveux. Nous ne puisons plus en nous-même la joie innocente. C'est moins l'amitié qui nous assemble à nos banquets que la sympathie des haines communes. Il semble que le peuple d'Athènes soit devenu sombre et morose, et que ce soit chez les Thraces qu'il faille aller pour rencontrer encore des gens gais.

III

Les chansons de M. Scheffel n'ont été, comme nous l'avons vu, que l'œuvre de délassement et de loisir d'un jeune érudit absorbé dans des études d'archéologie et d'histoire ; l'auteur conciliait le goût de la bouteille et le goût de l'érudition, deux passions chères à l'Allemagne et qui s'y trouvent réunies comme dans le singulier livre de Rabelais. Durant ce séjour d'Heidelberg, très fructueux pour ses ouvrages futurs, on le voyait passer, avec un égal attrait, de la taverne à la bibliothèque, aussi joyeux de boire du vin doré dans des coupes verdâtres que de tenir entre ses doigts de vieux parchemins jaunis,

avec un cachet de cire rouge au bas. Chez les Allemands, l'érudition se mêle à tout, même aux chansons à boire; en parcourant le *Commers-Buch*, on y rencontre des chants latins et jusqu'à une traduction grecque du roi de Thulé; on trouve également dans le *Gaudeamus* de M. Scheffel de savants morceaux où éclate la passion de l'humaniste et du philologue.

Notre auteur estime, en effet, que la poésie doit se rajeunir et se rafraîchir aux sources de l'érudition et de l'histoire. Ce que nous appelons *actualité*, *modernité*, offre aux Allemands de l'école de M. Scheffel peu d'intérêt poétique. Stendhal constate chez ce peuple l'aversion de *la sensation présente*. Tandis que l'homme de lettres parisien cherche l'excitation et l'inspiration dans le souffle léger de la vie mondaine et tire les sujets qu'il traite de la réalité immédiate qu'il a sous les yeux, l'Allemand considère que notre vie moderne, sous son jour terne et cru, notre civilisation positive et rationaliste, notre langue, faite d'idées et de mots abstraits, fournissent moins à l'imagination désenchantée que le tableau coloré des vieux âges. Aussi se plaît-il à errer dans le vaste champ du passé, fouillé jusque dans les moindres recoins. C'est le rôle du poète, selon M. Scheffel, que de compléter celui du chercheur exact et scrupuleux, de l'amasseur sagace de matériaux et de documents historiques. Il est donc nécessaire que le poète se double d'un érudit.

Mais, par érudition il ne faut pas entendre cette étude pédante et casanière qui consiste à s'enfouir

dans les livres pour devenir savant. L'historien doit, au contraire, courir le monde, en posséder une connaissance directe, s'inspirer de l'aspect des lieux et des monuments, de l'influence des climats. Aussi M. Scheffel a-t-il pris pour devise et pour règle ces préceptes d'un viel auteur allemand qui révèlent le fanatisme de la curiosité historique : « Un historiographe consciencieux doit non seulement étudier avec soin, dans les bibliothèques, les manuscrits, les chartes, les chroniques, les chansons populaires, les livres de messe et de prières, les calendriers, les nécrologes, les registres de la vie des saints,.. mais il doit payer de sa personne, supporter le froid et la chaleur, la sueur et la poussière, la pluie et la neige, découvrir et fouiller les ruines, examiner les monuments funéraires, les colonnes, les images, les croix, les vieilles pierres, les anciennes médailles, les sépultures, les peintures, les églises, relever soigneusement les inscriptions, etc. ». « Et surtout, ajoute M. Scheffel, ruminer en voyageant ses meilleures pensées [1]. » Fidèle à ce programme, après les préparations nécessaires et les études préalables, le docte antiquaire a fermé ses livres, bouclé son havresac, saisi le bâton du pèlerin fervent et infatigable. C'est de cette méthode que sont sortis les poésies et le roman historique, qu'il nous reste à faire connaître au lecteur.

Les sujets en sont impruntés au moyen âge, dont

1. Préface de *Juniperus*, page IX.

M. Scheffel, comme beaucoup de lettrés et d'artistes de son pays, est un amateur ardent, un dévot. Le mouvement romantique, bientôt épuisé chez nous, où il a été surtout affaire de costumes et de décor, a beaucoup poussé en Allemagne à une étude approfondie des œuvres littéraires et de l'esprit de cette époque. En France, cette étude n'est guère sortie d'un monde restreint d'érudits dont la science et le zèle désintéressés ont été surtout appréciés dans les universités d'outre-Rhin. Au contraire, en Allemagne, cette langue et cette littérature sont demeurées pour les poètes un objet constant de recherche et d'imitation. Gœthe, Uhland, Henri Heine ont dérobé aux légendes, aux chants populaires leur exquise et pénétrante simplicité de forme, leur inaltérable fraîcheur. Puis le patriotisme s'en est mêlé. Possédés d'aspirations unitaires au milieu du morcellement de leur patrie, après des déceptions si souvent éprouvées, les écrivains allemands demandaient au passé l'oubli, la consolation du présent, le pressentiment d'un meilleur avenir, l'espoir de ranimer un jour la splendeur éteinte et de relever la nationalité presque anéantie. Ainsi s'explique comment ils apportaient à ces études d'archéologues et de lettrés l'ardeur des luttes politiques. En pénétrant dans l'histoire de leur vieil empire, en publiant des éditions et des commentaires multiples des anciens poèmes, en recueillant pieusement, dans des livres innombrables, les chants populaires qui ont jailli des profondeurs mêmes du génie national, et qui corres-

pondent, pour les peuples, aux phases de leur développement, le but était de glorifier l'antique éclat de l'esprit germanique, — *die altdeutsche Herrlichkeit.*

Lorsque M. Scheffel a choisi pour thème des poésies lyriques qu'il a réunies sous le titre de *Dame Aventure*, — nom de la muse ou de la fée si souvent invoquée par les poètes du moyen âge, — la glorieuse époque du XIIIe siècle, le siècle des Hohenstaufen et des chevaliers poètes, le siècle qui a produit les *Nibelungen* et *le Parsifal*, lorsqu'il a pris pour canevas le petit poème du tournoi poétique de la Wartbourg, il ne faisait que traiter un lieu commun romantique cher aux littérateurs, aux peintres, aux musiciens, qui a inspiré un roman à Novalis, un drame à Lamotte-Fouqué, un conte nocturne à Hoffmann, des pièces lyriques à la comtesse Ida de Hahn-Hahn, à Richard Wagner le second acte du *Tannhaüser*, à Moritz de Schwind une fresque qui orne la salle des ménestrels dans le château de la Wartbourg. C'est la vue de cette peinture qui a suggéré à M. Scheffel l'idée première de ses poésies, et il s'est mis à parcourir jusqu'au Danube tous les sites et toutes les ruines d'Allemagne, sur les traces des *Minnesinger*. D'autres poètes de son école, notamment M. Julius Wolf, ont après lui traité en vers la même légende que nous allons rappeler brièvement.

D'après une chronique conservée dans un ancien poème, plusieurs chevaliers poètes, qui vivaient à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, où s'y trouvaient réunis, décidèrent en 1207 de rivaliser

dans un tournoi de chant, à condition que celui qui serait vaincu mourrait de la main du bourreau, recette infaillible, mais violente, pour purger le monde des mauvais poètes. Deux écoles se trouvaient en présence : l'école purement germanique, qui ne traitait que les sujets nationaux, représentée par le poète légendaire Henri d'Ofterdingen, l'auteur prétendu des *Nibelungen*, et l'école d'imitation française, représentée par le chevalier Wolfram d'Eschenbach, auteur très réel du *Parsifal*, imité, comme on sait, du *Perceval* de maître Chrétien de Troyes. Dans cette lutte, Henri d'Ofterdingen fut déclaré vaincu, mais, comme bien on pense, il protesta contre le jugement, et refusa de se livrer au bourreau. Sophie, femme du landgrave Hermann, dont il avait invoqué la protection, lui permit d'en appeler de cette sentence au sorcier et poète Klingsor, en Hongrie, qui termina paisiblement le conflit. — Dans ses poésies lyriques, M. Scheffel a voulu retracer cet âge d'or de la poésie chevaleresque. En tête de chaque morceau, il cite quelques vers des poètes de l'époque plus ou moins connus, plus ou moins réels, quelques passages des poèmes qui leur sont attribués, et il les développe : ce sont autant de variations brillantes d'un compositeur moderne sur de vieux airs. Comme ces poésies sont remplies d'allusions aux caractères supposés de ces poètes, et aux événements de leur vie que leur prête la légende ou l'histoire, elles exigent tout un commentaire. Une foule d'annotations remplit la fin du volume.

Un autre thème de *Frau Aventiure*, ce sont les chants d'étudiants voyageurs, empruntés au recueil des *Carmina burana*, ou chants latins des étudiants du moyen âge, qui forment, avec les deux grandes épopées des *Nibelungen* et du *Parsifal*, un des monuments de l'esprit germanique au XIIIe siècle. Ces étudiants allemands, — *fahrende Schüler*, *scholastici vagantes*, — étaient pour la plupart de jeunes ecclésiastiques séculiers, parcourant le monde pour gagner leur vie, se louant pour un temps comme maîtres d'école, chantres ou vicaires. Ils voyageaient en compagnie des devins, des trompettes, des chercheurs de trésors qui étonnaient et abusaient le peuple par leurs expériences physiques. A un esprit juvénile, plein d'insouciance et de malice, ils joignaient une haute culture sans pédantisme, que nous révèle la bonne latinité de leurs chants. Ce contraste a fait d'eux les héros préférés de M. Scheffel : « Comme un écolier errant, je voyageais en pays étrangers, » dit-il au début du *Trompette de Säkkingen*; et Werner Kirchhof n'est aussi, lui, qu'un *scholasticus vagans*. Dans toutes ses excursions pédestres, notre auteur emportait les *Carmina burana*. Assis sur l'herbe poudreuse de la route, il sentait, en lisant ces chansons latines, son âme vibrer à l'unisson de ces poètes de grand chemin. Aussi les a-t-il imités avec une virtuosité toute scolaire. Mais ce sont là des sujets qui intéressent moins le public étranger.

L'auteur qui vient de nous peindre dans son ani-

mation le monde des chevaliers poètes et des étudiants voyageurs du XIIIe siècle, nous introduit, par une de ses œuvres les plus répandues, le roman d'*Ekkehard*, au milieu des moines allemands du Xe. Sous l'uniformité de la règle et du froc, M. Scheffel dessine avec beaucoup de relief une foule de figures très variées, prises dans ces cloîtres qui ont renfermé pendant des siècles ce qu'il y a eu de meilleur dans la société humaine. Comme la préface nous l'explique, l'époque choisie par le romancier fut un temps de transition et de renouvellement, de civilisation naissante sur un fond de simplicité primitive. L'esprit de féodalité n'était pas encore développé, les dieux du paganisme continuaient à vivre dans la foi nouvelle sous forme de démons; la classe la plus éclairée, le clergé, était composée de grossiers personnages, presque tous honorables, qui échangeaient des injures et parfois des coups, mais qui, sous cette épaisse enveloppe, n'étaient pas moins accessibles à toute noble aspiration. Cette société nous frappe par sa naïveté, sa force, son courage viril. Le moine qui, le matin, traduisait Aristote dans sa cellule, se délassait l'après-midi dans la forêt, en chassant avec la lance l'ours et le loup; il quittait son livre de prières pour ceindre l'épée et défendre son pays contre les incursions des Hongrois. Il y avait dans la vie d'alors une joie d'action et de travail inépuisable. Les cloîtres allemands étaient enflammés de cet enthousiasme pour les anciens que l'on verra renaître au XVIe siècle; l'art entrait dans une pre-

mière et légère floraison. — Ces traits généraux se révélaient au romancier à mesure qu'il s'enfonçait dans les grands in-folio des *Monumenta Germaniæ*. Les épisodes du roman, disposés de manière à faire contraste, ici un intérieur de couvent, là une scène de sorcellerie, une petite cour féodale, un combat de Huns, etc., sont destinés à refléter les différents aspects de l'époque, et ne se rattachent que par un faible lien à l'action principale. Celle-ci est empruntée à la chronique latine du cloître de Saint-Gall, « véritable collier de perles littéraires ». Voici les principaux passages de cette chronique, dont M. Scheffel ne nous donne, dans ses notes, que des fragments : le texte complet se trouve dans l'étude de M. Bartsch :

Hadwige, duchesse de Souabe, habitait sur le Hohentwiel [1]. C'était une très belle femme, mais d'une grande sévérité envers les siens, ce pourquoi on la redoutait dans le pays au loin et au large. Le duc Burchard l'épousa étant déjà vieux, et, à ce qu'on dit, il n'accomplit pas son devoir d'époux. Burchard étant mort, Hadwige alla faire un pèlerinage au cloître de Saint-Gall : « mais de tous les présents que lui offrit l'abbé, elle ne voulut que le moine Ekkehard pour lui enseigner le latin ». De retour dans son château, « elle fit donner à son professeur, comme elle l'appelait, une chambre à côté de la sienne. Elle y entrait nuit et jour, avec une suivante, laissant toujours les portes ouvertes, afin que nul ne pût répandre, à ce sujet, de mauvais propos... Par sa dureté et son humeur emportée, elle mit quelquefois le moine hors de lui, si bien qu'il préférait souvent être seul plutôt qu'avec elle. On avait dressé sur son ordre, dans la chambre du moine, un lit précieux, orné de draperies, mais

1. Montagne près du lac de Constance.

celui-ci le fit enlever, dans son humilité; pour ce motif, elle voulut qu'on lui administrât la bastonnade, et ce n'est qu'à force de supplications qu'Ekkehard obtint de n'avoir pas les cheveux coupés (ce qui était une flétrissure pour un homme libre). Lorsqu'il allait à son monastère, elle le chargeait de présents ». Un jour que le moine était allé faire une visite dans un cloître du voisinage, comme il prenait congé de l'abbé, ce dernier, en l'embrassant, lui murmura dans l'oreille : « Heureux homme, qui as une si belle écolière à instruire dans la grammaire! » sur quoi Ekkehard lui répondit, à l'oreille, également en plaisantant : « Comme toi, bon apôtre, qui as instruit dans la dialectique la belle nonne Gotelinde, ta chère élève ».

Sur ce canevas M. Scheffel a brodé son roman, qui n'est pas moins remarquable par l'étendue de l'érudition que par la description des paysages. Il semble que son ambition ait été d'unir l'exactitude d'un Augustin Thierry à l'imagination d'un Walter Scott. Si pénétrante pourtant que puisse être la sagacité de l'érudit, et si scrupuleuse, du moment que la vive imagination du poète s'y mêle, qu'il ne se contente plus de suivre pas à pas des traces à demi effacées, qu'il prend son vol vers les vagues régions de la fantaisie, bien des traits modernes se glissent inévitablement sous sa plume. Il serait aisé de signaler dans ce roman plus d'un anachronisme, ils sont même parfois voulus; d'après une pratique assez fréquente chez les écrivains romantiques, M. Scheffel se joue volontiers de son sujet; il y introduit des scènes bouffonnes; il se plaît à détruire, par l'ironie gaie, ce qu'il vient d'édifier à grand renfort de notes, de citations, et de documents précis. Il nous donne bien le détail exact du paysage,

de l'habitation, des mœurs et des costumes, mais il réussit peut-être moins à éclairer le monde obscur de ces âmes qui ne pensaient que par visions, et que notre intelligence abstraite et notre langage analytique ont tant de peine à concevoir et à exprimer. J'imagine que Gustave Flaubert, s'emparant de la chronique de Saint-Gall, nous eût laissé quelque vive et étrange peinture de femme à demi barbare, dans le goût d'*Hérodiade* ou de *Salammbô*. M. Scheffel, au contraire, a singulièrement adouci les traits fournis par la chronique monacale; tout en les amplifiant et en les développant, il a supprimé les plus saillants, il a *sensibilisé* avec esprit, mais selon le goût moderne, les amours de la duchesse. On en jugera par l'analyse suivante.

Hadwige est devenue veuve du duc Burchard. Il lui a pris un jour fantaisie de faire une excursion au cloître de Saint-Gall, la plus célèbre des écoles de toute l'Europe. Elle arrive avec sa suite à la porte du cloître. Mais la règle de Saint-Benoît ferme expressément aux femmes l'entrée de ces pieux asiles. Perplexité de l'abbé, qui craint de mécontenter une voisine si puissante. Le chapitre assemblé partage l'embarras de son supérieur, lorsqu'un jeune moine du nom d'Ekkehard, à qui sa précoce sagesse avait valu la dignité importante de portier du couvent, exprime une opinion qui rallie tous les suffrages. « Notre règle, dit-il, interdit assurément à une femme de poser le pied sur le seuil du cloître, mais elle n'interdit pas qu'on lui fasse franchir le

seuil en la portant. » Cette ingénieuse solution tire l'abbé d'embarras, et satisfait à la fois sa conscience et les règles de l'ordre. On décide que l'auteur du projet sera chargé de l'exécuter. Séduite par la belle figure du jeune moine, la duchesse consentit à cette transaction. A peine eut-elle sauté à bas de son cheval, il l'enleva dans ses bras nerveux; et l'auteur voit là le symbole des rapports de l'Église et de l'État, au bon vieux temps.

Pendant qu'elle se sentait comme bercée dans les bras du portier, la duchesse pensait : « En vérité, jamais le froc de Saint-Benoît n'a mieux habillé personne; » et tandis qu'Ekkehard déposait son fardeau avec une dignité timide à l'intérieur du cloître, il ne lui vint rien autre chose à l'esprit si ce n'est que jamais l'intervalle qui séparait la porte et le seuil ne lui avait paru si court.

— Vous m'avez sans doute trouvée lourde? dit doucement la duchesse.

— Noble dame, vous pouvez dire sans crainte, comme il est écrit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger, » répondit-il,

avec un audacieux à propos tiré des textes sacrés.

Introduite dans ce sanctuaire d'études savantes et de bonne latinité, la duchesse se mit en tête de lire Virgile dans l'original, et pria l'abbé de lui donner le portier blond pour professeur. L'abbé céda, bien à regret, toujours par crainte d'une redoutable inimitié. Ekkehard obéit, non sans un secret plaisir, mais avec un pressentiment du danger de cette mission pour le salut de son âme. Le fracas de la petite cour de Hohentwiel, où il ne retrouvait plus le recueillement de sa cellule, l'étourdit tout

d'abord. La chambre qu'il occupait confinait aux appartements de la duchesse; le bruit des éperons, le caquetage des filles de service troublaient profondément sa prière. Il s'enhardit jusqu'à demander une petite retraite silencieuse au sommet de la tour carrée du Burg. La duchesse fronça le sourcil, et ce fut un premier nuage que le moine ne sut pas discerner. Hadwige était, en effet, bien moins éprise de latinité que du professeur de latin; à sa vue, elle avait été tentée comme une fille d'Ève; elle courait d'instinct à l'obstacle et au péché. Lui, remplissait ses fonctions avec conscience, faisant conjuguer innocemment à son élève le verbe *amare* : il expliquait et commentait d'une voix chaude et sonore le IVe livre de l'*Énéide*, sans avoir l'idée, tant son cœur restait pur, de tirer profit des exemples de Didon. Il était tout à son affaire, et en récitant les vers classiques, il se délectait à la façon d'un érudit allemand, « non comme le papillon qui voltige autour de la fleur, mais comme un ours savant qui fourre ses pattes dans la ruche à miel et les lèche ».

Ce n'est pas qu'Ekkehard fût de tous points un lourdaud insensible, invulnérable à l'amour. La rougeur lui était montée au front la première fois qu'il avait vu la duchesse de Souabe; la présence de cette femme le remplissait de trouble, et il lui arrivait de contempler le lac, le ciel nocturne avec un vague sentiment de tritesse qu'il n'avait jamais connu. Un jour qu'ils étaient montés ensemble au sommet d'une montagne, Hadwige, émue aussi

devant le vaste horizon, s'appuya fortement sur le bras du moine, et d'une voix attendrie : « Que pense mon ami? » dit-elle. La Bible lui fournit encore sa réponse : « Puis le diable le conduisit sur une haute montagne... » Cette fois, Hadwige en colère se détourna de lui.

A quelque temps de là, les hordes hongroises envahirent le pays. Une petite armée, composée de tous les hommes valides, moines et paysans de la contrée, se réunit autour du château fort de Hohentwiel afin de repousser l'assaut des Huns. Au matin du combat, la duchesse de Souabe pénétra seule dans la chambre d'Ekkehard; elle lui apportait l'épée ornée de pierres précieuses du duc Burchard, son défunt mari. Le cœur du pauvre moine battait à tout rompre, et il fut sur le point de serrer sa maîtresse dans ses bras, mais le souvenir du vœu monacal triompha de sa passion, et ce scrupule acheva de le perdre dans l'esprit de cette femme altière. Il eut beau se signaler entre tous, courir au devant de la mort, tremper l'épée de Burchard dans le sang des Huns, il avait laissé fuir l'heure propice.

L'amour s'était emparé de son âme. Dès lors plus d'application dans sa cellule, plus de joie au travail, plus de paix devant ses manuscrits, ses miniatures. La volupté s'éveillait tardivement dans ses veines, mais avec d'autant plus de véhémence. Une tentation sourde l'envahissait peu à peu, à mesure que la duchesse se déprenait de lui. Pour comble d'infortune, le moine Gunzo, dont il avait humilié, par ses

critiques, la vanité littéraire, écrivit contre Ekkehard un venimeux pamphlet, qui ternit le renom qu'il avait de bon latiniste, et le couvrit de ridicule aux yeux de la duchesse : maintenant « c'était la pitié que ses regards apportaient à Ekkehard, mais non cette douce pitié d'où jaillit l'amour, comme le lys surgit de la terre humide ; ce sentiment cachait un mauvais germe de mésestime ». Qu'importaient désormais à Hadwige les amours de Didon? Le commentaire l'assommait, depuis que le commentateur avait, à ses yeux, perdu tout prestige.

En vain Ekkehard voulait prier, en vain il mouillait ses yeux avec l'eau du Jourdain, remède contre la tentation. Un jour d'exaltation, il descendit dans la sombre et silencieuse chapelle du château et posa son front brûlant sur les marches de pierre de l'autel. Une ombre glissa sur le seuil de la chapelle, c'était la duchesse Hadwige. Depuis qu'elle se sentait de l'éloignement pour le moine, l'image de son vieux mari défunt flottait plus souvent qu'autrefois devant ses yeux : « à mesure que le vivant baissait, le mort montait ». L'ayant aperçue, Ekkehard s'approcha d'elle ; dans ses yeux profonds brûlait une flamme d'enfer :

Des ténèbres s'agitaient devant son regard, il fit un pas en avant : ses bras enveloppèrent l'orgueilleuse femme, il la pressa contre lui avec fureur, son baiser flamboya sur ses lèvres, il n'entendit plus ce qu'elle disait... La duchesse était épouvantée comme un faon blessé : sa dignité offensée se cabrait... elle repoussa la tête du furieux d'une main puissante... Il tenait encore sa taille embrassée lorsque la

porte de l'église s'ouvrit; un rayon de grand jour traversa cette demi-obscurité... ils n'étaient plus seuls.

Il faut de la diplomatie même en amour; « il n'y faut rien de forcé et cependant il n'y faut rien de lenteur, » a dit Pascal. Ce roman pourrait s'intituler : *Ekkehard, ou l'Occasion perdue*, et, comme dans la confession générale que nous citions plus haut, le moine aurait pu faire son *mea culpa* : « Je m'accuse d'avoir manqué l'heure rapide du berger, d'avoir négligé de cueillir maint baiser furtif sur des lèvres chères ».

Cette brutale agression entraînait pour le coupable les conséquences les plus funestes. On l'avait surpris en flagrant délit d'amour illicite, de violence, d'insolence, de désobéissance, de profanation. Son cas était clair; il fut enfermé, en attendant d'être soumis au jugement de Dieu, obligé de retirer l'anneau abbatial d'une chaudière bouillante, et fustigé. Mais il parvint à s'échapper, grâce à la compassion et à la dextérité d'une suivante de la duchesse. Il se réfugia dans les Alpes helvétiques, sur le Saentis, d'où le regard plane sur les vertes vallées d'Appenzell. Il devint le pasteur des habitants de la montagne. Au milieu de cette nature grandiose, après tant d'épreuves et de souffrances, la solitude fut un baume à ses blessures; la paix du renoncement le visita de nouveau :

La vapeur du matin flottait sur les vallées, lourde, immobile, amoncelée comme si une mer, roulant partout ses vastes flots, avait été pétrifiée au moment même où les

vagues se couvraient d'écume : les crêtes des montagnes découpaient leur dentelure claire et aiguë dans le bleu profond du ciel, et émergeaient comme des îles géantes du sein de la mer vaporeuse. Le lac aussi était enveloppé de vapeurs, dans une brume légère s'étageaient les horizons des chaînes éloignées : la tranquille clochette des troupeaux paissants retentissait. Dans l'âme d'Ekkehard murmurait une prière du matin d'une humilité fière[1].

Tant d'émotions et de combats avait fini par dégager sa nature un peu lourde, mais pleine de ressources en ses profondeurs. Il devint poète, écrivit une épopée et fut consolé.

La description de la retraite du moine sur le Saentis révèle chez l'auteur un vif sentiment de la nature. Ce sentiment lui a inspiré ses deux derniers ouvrages, deux opuscules : *les Psaumes de la montagne*, écrits en forme d'odes[2], et qui ont pour sujet, comme les derniers chapitres d'*Ekkehard*, l'influence bienfaisante de la saine vie naturelle sur l'homme fatigué du monde.

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne au IVe siècle, las des tracas et des agitations de la cour, quitte pour quelque temps sa cathédrale, dépose sa crosse d'ivoire, sa mitre chargée d'or, et va faire une retraite dans les Alpes de Salzbourg, près de l'Abersee, où l'on voit encore sa petite église. Ces psaumes nous peignent la nature telle qu'elle devait apparaître à un pieux évêque du moyen âge, vue comme à travers des vitraux diaphanes sur lesquels

1. *Ekkehard*, page 364.
2. Traduits en anglais par Ch. Leland, Londres, 1852.

les apôtres émaciés, les martyrs douloureux et les vierges fluettes profilent leurs ombres pâles, illuminant le monde extérieur de lueurs mystérieuses et le peuplant d'apparitions fantastiques.

Dans un dernier poème : *la Solitude au milieu des bois*, le poète décrit le paysage vu à travers l'œil contemporain d'un garde des eaux et forêts. Ce que cet Allemand moderne admire dans la nature, c'est l'évolution qu'accomplissent sans hâte ni repos les forces sourdes qui font fermenter la sève du monde, et quand il quitte ces hautes pensées, c'est pour songer avec attendrissement au ménage tranquille, à l'intérieur bourgeois et plantureux, à la soupe fumante qui l'attendent au milieu de l'encadrement sauvage des bois et des bruyères.

Après les chansons bachiques de M. Scheffel, ces idylles donnent la sensation d'un souffle frais et pur, au sortir d'une tabagie : c'est une entrée en forêt d'Hobbema, à côté des intérieurs d'auberge de Jean Steen ou de Brauwer. En des genres si différents se retrouve la même sincérité d'inspiration. Au goût de la saine et joyeuse convivialité de l'étudiant nomade a succédé chez notre auteur le goût dominant de la solitude champêtre. Après 1872, M. Scheffel a vécu une grande partie de l'année retiré sur les bords du lac de Constance, au milieu de ces contrées qu'il a décrites dans *Ekkehard* avec une largeur magistrale. Il considérait en quelque sorte son œuvre comme terminée : « Le cerveau humain, écrivait-il à un ami, ressemble à un instrument à cordes; quand on

en joue trop, les cordes cassent et celles-là on ne peut les réparer : il n'y a pas d'activité plus assujettissante et qui use plus que celle du poète. Pour produire, il met en action toute l'énergie de son âme, tend toutes les forces de son esprit ; pour lui les intervalles de repos sont plus nécessaires que pour tout autre ». Ces lignes laissent entrevoir ce que son œuvre lui a coûté d'efforts laborieux.

Il nous resterait à parler du mérite de l'exécution ; les traductions, les analyses permettent de juger du pouvoir créateur, mais non de la mise en œuvre et de la valeur d'expression. Or la forme surtout révèle l'artiste. C'est par cette lacune inévitable que toute étude sur les écrivains, principalement sur les poètes étrangers, reste bornée, insuffisante. Comment, en effet, goûter une poésie privée de la facture et de l'harmonie du vers? On ne perçoit finement les nuances de versification que dans sa propre langue. Toutefois le style de M. Scheffel a des caractères assez marqués, même pour les lecteurs étrangers, un souci de tournures archaïques, de formes vieillies, d'expressions surannées, qui introduisent dans sa prose des obscurités et des disparates, et nuisent à la clarté et au coulant du vers. *Le Trompette de Säkkingen* est exempt de ce défaut, surtout sensible dans la seconde manière de l'auteur. L'abus de la philologie, le *médiévisme* dans la matière et dans le langage, c'est là l'excès vers lequel penchent M. Scheffel et son école.

Cette œuvre, dans son ensemble, ne manque, comme on voit, ni de saveur, ni d'étrangeté : elle ne satisfait peut-être pas toujours notre goût français, qui a les avantages comme les inconvénients de la correction, et se caractérise surtout par le sens des beautés d'ordre général. Aussi l'intérêt que nous avons trouvé à lire l'œuvre de M. Scheffel est-il peut-être moins littéraire que psychologique. Le chantre des légendes du Rhin, de la vie d'étudiant, des gloires allemandes du moyen âge et de la solitude alpestre, nous a fourni certains traits essentiels du pur caractère allemand, l'humour, l'ivrognerie, le fanatisme de l'érudition, l'enthousiasme de la nature. Mais il y a Allemands et Allemands. Ce qui distingue notre auteur et lui donne son agrément, c'est l'humeur ouverte du Souabe, aussi opposée à la raideur prussienne que le duché de Bade et la vallée du Rhin, pays de vigne et de soleil, où l'homme chante comme l'oiseau dans la saison clémente, diffèrent du ciel bas, des tristes plaines sablonneuses de la Prusse. Par sa verdeur native, par sa gaîté salubre, M. Scheffel nous représente en perfection l'Allemand du Sud.

VI

GUSTAVE FREYTAG ET LE PATRIOTISME ALLEMAND[1]

Gœthe, dans ses entretiens avec Eckermann, se plaint du peu de vivacité et d'originalité des mœurs allemandes : aussi a-t-il placé Wilhelm Meister au milieu d'une troupe de comédiens nomades afin de laisser plus de liberté pittoresque, de variété et d'imprévu à ses aventures. Il ajoutait, à propos des romans de Walter Scott : « On voit, en les lisant, ce qu'est l'histoire anglaise et quelles ressources elle offre à un poète de mérite. Notre histoire allemande en cinq volumes est au contraire d'une pauvreté véritable ». Le roman historique présente en effet plus de difficultés en Allemagne qu'en d'autres pays. « La France, disait Voltaire, est la première des monarchies et l'Allemagne la première des anarchies. » On ne rencontre pas,

1. *Die Brüder vom deutschen Hause*. — *Marcus Kœnig*. — *Die Geschwister*. — *Aus einer kleinen Stadt*, von G. Freytag ; Leipzig, 1880.

en Allemagne, cette unité de notre histoire, qui se développe comme une épopée en plusieurs chants, et où se retrouvent l'ordonnance et la logique de l'esprit français : elle n'offre pas, comme l'Angleterre, de grandes et tragiques archives nationales, où poètes et historiens ont abondamment puisé : longtemps morcelée, disputée, sans unité, sans littérature, l'Allemagne ne possède qu'une confusion de chroniques locales, où l'on démêle avec peine le sentiment de la commune patrie, et qui donnent peu d'essor à la fantaisie du romancier.

Cette difficulté n'a pas découragé l'un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne, M. Gustave Freytag[1]. Il a entrepris d'écrire une série de romans historiques où l'imitation de Walter Scott est sensible, mais dans un esprit plus systématique. Le souci de l'auteur allemand est moins de raconter de poétiques légendes, de retracer des mœurs pittoresques, de distraire et d'amuser le lecteur profane que d'accomplir une œuvre toute de politique et de patriotisme. Ce cycle de romans, sous le titre général des *Ancêtres*, est destiné à l'éducation du sentiment national. — M. Freytag s'est demandé si l'unité allemande, enfin conquise, n'était pas le dernier terme d'une lente évolution, la dernière étape d'une longue marche dont les historiens n'ont pas

1. Le plus lu des romans de M. Freytag, *Doit et Avoir*, a eu vingt-cinq éditions. Il a été traduit en français. Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1857, l'étude de M. Saint-René Taillandier sur le *Roman de la vie domestique en Allemagne*.

toujours su démêler les sinuosités et le but caché. Les événements lointains s'éclairent à ses yeux d'une lumière inattendue quand il les regarde du point où l'Allemagne est arrivée maintenant. Il poursuivra dans le passé la trace de cette grande idée d'unité; il en montrera la formation et le développement parfois insensible, jamais interrompu, à travers des fictions et des épisodes qui frappent l'imagination et se gravent dans le souvenir. Chacun de ces récits retrace une des crises de l'histoire d'Allemagne, un des âges de transition et d'acheminement vers le futur empire, croisades, réforme, guerre de Trente Ans, organisation de l'armée prussienne au XVIIIe siècle, guerre de délivrance et, finalement, révolution de 1848.

M. Albert Réville a exposé aux lecteurs de la *Revue* [1] le sujet des premiers romans de cette série, alors inachevée. En terminant son étude, il se demandait « s'il ne serait pas à désirer qu'en France aussi le roman se mît au service de l'histoire de la patrie pour la populariser et la rendre chère aux enfants de notre vieille Gaule », et il recommandait aux romanciers français de suivre l'exemple de M. Freytag. M. Réville ignorait que M. Freytag s'est inspiré non seulement de Walter Scott, mais sans doute d'Eugène Süe, auquel il a emprunté l'idée première et la contexture de ses romans. L'ouvrage qui a peut-être servi de modèle aux *Ancêtres*, publié

1. Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] décembre 1874.

de 1849 à 1856, est une de ces œuvres éphémères de polémique de parti qui jaunissent dans les cabinets de lecture et ne survivent guère aux circonstances qui les ont fait naître : il a pour titre *les Mystères du peuple, histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, par Eugène Süe, représentant du peuple. — Le romancier français imagine une famille dont il suit les destinées de siècle en siècle. Un certain M. Lebrenn, marchand de toile établi rue Saint-Denis, vers 1848, à l'enseigne de *l'Épée de Brennus*, descend en droite ligne du célèbre chef gaulois; il possède les archives de sa race et les communique à ses enfants en leur disant : « Ces manuscrits racontent l'histoire de notre famille plébéienne depuis plus de deux mille ans... Aussi cette histoire pourrait-elle s'appeler l'histoire du peuple, de ses vicissitudes, de ses coutumes, de ses mœurs, de ses douleurs, parfois même de ses crimes... Mais, grâce à Dieu, dans notre famille, les mauvaises actions ont été rares, tandis que nombreux ont été les traits d'héroïsme et de patriotisme de nos aïeux, Gaulois et Gauloises, pendant leur longue lutte contre la conquête des Romains et des Francs. » Comme dans le roman d'Eugène Süe, c'est l'histoire d'une famille plébéienne du IVe siècle de notre ère jusqu'à la révolution de 1848 qui forme le sujet des *Ancêtres*. De même, le fondateur de cette famille est un chef barbare, un Vandale, et son dernier descendant, au lieu de vendre de la toile et d'élever des barricades, comme M. Lebrenn, fonde à

Berlin un journal d'opposition libérale. Chez les deux auteurs, même souci de mettre en scène des bourgeois, des petites gens, même aversion de l'aristocratie féodale et du clergé ultramontain. Mais l'auteur des *Mystères du peuple* excite les haines civiles et pousse aux représailles de classe : son livre était condamné en 1857 en France comme immoral et séditieux : il avait été brûlé en 1851 à Erfurt par la main du bourreau. Dans ces sortes de Mystères de l'histoire d'Allemagne, M. Freytag s'est plutôt efforcé d'écrire un livre patriotique tout pénétré de la haine de l'étranger, tout animé du sentiment de l'unité nationale ; et, par sa dédicace, il l'a mis sous le patronage de la princesse héréditaire de Prusse, future impératrice d'Allemagne.

Nous ne reviendrons pas sur les premiers récits de la série des *Ancêtres*, après l'exposé si intéressant et si complet qu'en a donné M. Réville. Dans le premier et peut-être le meilleur de ses romans, *Ingo*, dont l'action se passe au IVe siècle de notre ère, M. Freytag s'est attaché à faire ressortir la profonde antipathie de race qui se révèle dès le premier contact, dès le premier choc, entre l'élément romain et l'élément germain. Son héros, le chef vandale Ingo, se signale par ses exploits contre les légions romaines. — Le second récit, *Ingraban*, commencé en 724, au temps où Grégoire II était pape et Charles Martel maître du grand empire franc, nous fait assister à la prise de possession de la Germanie primitive par le christianisme avec l'apôtre saint Boni-

face. — Dans *le Nid des roitelets*, « l'intention de l'auteur est de mettre en relief le conflit grandissant, à mesure que l'Allemagne se forme et se civilise, entre l'esprit de Rome et le vieil esprit germain de la famille. » M. Freytag va maintenant suivre l'évolution de la conscience confuse de la patrie allemande en Palestine, puis sur les bords de la Vistule, sur les bords du Rhin, en Saxe, en Silésie et enfin à Berlin. Il nous reste à l'accompagner dans cette longue pérégrination.

I

Les Chevaliers de l'ordre teutonique, tel est le titre du roman chevaleresque, dont l'action se passe au XIIIe siècle. M. Freytag s'est étudié à peindre l'Allemagne, au temps des croisades, cédant à l'entraînement général des nations chrétiennes pour la délivrance de saint sépulcre, mais déjà se signalant par un esprit de résistance à l'hégémonie du pape. Elle tend à faire bande à part dans le catholicisme. L'ordre teutonique, rival de l'ordre des templiers, jettera les premiers fondements du royaume de Prusse. — Ivo, le principal personnage de cette histoire, est un Ivanhoe allemand. M. Freytag a mis dans le nom même une vague ressemblance avec le héros de Walter Scott. Descendant du chef vandale Ingo, Ivo habite en Thuringe Ingersleben, fief héréditaire qui relève nominalement du landgrave d'Erfurt. La Thuringe est le berceau poétique et

symbolique de la famille des Ancêtres : c'est là, au cœur du pays, au foyer même des souvenirs historiques et des légendes les plus chères à l'Allemagne, que la plupart de ses romans s'ouvrent et se dénouent. Un chevalier sans peur et sans tache, une sainte du moyen âge, un moine inquisiteur, un paysan libre et frondeur, une duchesse et une villageoise amoureuses, voilà les personnages du drame. Le chevalier Ivo se distingue de ses voisins et de ses rivaux par son esprit de justice ; il ne pille ni ne vole, il a horreur du brigandage. Il est jeune, beau, bien fait, brave, adroit à tous les exercices du corps, excellent cavalier, vainqueur dans les tournois, tendre, galant pour les dames, et de plus poète, chantre d'amour, *Minnesinger*, bien qu'il sache à peine lire ; bref, un troubadour accompli, avec une pointe de l'esprit humanitaire de notre temps, transposé en 1226.

On ne sera pas étonné d'apprendre qu'avec tant de rares qualités, Ivo soit secrètement aimé de trois femmes à la fois, de l'illustre et hautaine comtesse Hedwige de Hohenstaufen, propre nièce de l'empereur Frédéric II, d'une petite paysanne nommée Friderun, fille d'un juge de village, son amie d'enfance, enfin de la délicieuse comtesse Else, femme du landgrave de Thuringe Louis IV. Celle-ci éprouve pour le jeune chevalier un sentiment pur et voilé, tant elle a l'âme modeste et chaste ; car Else n'est autre que cette princesse de Thuringe plus connue sous le nom de sainte Élisabeth de Hongrie.

L'auteur groupe ainsi autour de son héros trois figures représentant les différentes classes à cette époque : la dame de sang noble, la fille du peuple et la sainte, la fleur du cloître. — Près de cette douce et mélancolique Else, on entrevoit son confesseur authentique, maître Conrad de Marbourg, arbitre délégué du pape en matière de foi, prêtre de mauvaise mine, qui la suit comme une ombre, surveille le moindre geste, épie la moindre parole. Nous avons rencontré dans bien des romans ce personnage abstrait, cet abominable dominateur des consciences, ce traître de mélodrame qui cache sous des dehors de pieuse humilité l'ambition dévorante du pouvoir pour le pouvoir, exerce sa tyrannie occulte sur une âme timorée et la jette au fond d'un couvent, parce qu'il désespère de la posséder lui-même et pour ne la point céder à l'empire d'un autre.

A côté de ce suppôt de Rome, M. Freytag a imaginé un représentant de l'esprit allemand, un précurseur de Jean Huss, de Luther, de Lessing, et du docteur Strauss, en 1226 ! C'est un simple paysan, juge dans son village; il apprend à lire afin de déchiffrer un manuscrit taché de sang, que lui a légué un mystérieux étranger, et qui contient la traduction en allemand de l'évangile selon saint Marc. Dans la cervelle de ce rustre éclate le premier germe de l'esprit de réforme, lors de l'hostilité du pape et de l'empereur et des premiers excès des prêtres. Cet exégète villageois sert à prouver que les révolutions de l'histoire se préparent de longue main, naissent

dans des coins ignorés, en des années obscures, se propagent dans l'ombre et n'aboutissent qu'après plusieurs siècles.

Cependant les ordres mendiants se répandent en Allemagne et prêchent la sixième croisade (1226-1229). Ivo, gentilhomme très pieux, professe, comme la plupart des Allemands de son temps, un culte chevaleresque pour la vierge Marie. La mère du Christ a été, comme le dit l'irrévérencieux Heine, la *dame de comptoir* qui servait à attirer les grossiers Germains dans les églises. Ils la préféraient à tous les saints. Ils se la représentaient comme une Walkyrie suave planant au-dessus des champs de bataille. « J'en sais plus d'un, dit Ivo, qui se sont voués d'esprit et de cœur à la reine du ciel ; elle ne protège pas seulement les petits enfants, mais elle s'incline pleine de clémence vers les guerriers, elle les enlève du champ de bataille et les transporte là-haut dans le palais de l'éternelle félicité. » Malgré ses sentiments de piété, Ivo ne se soucie pourtant pas de se joindre à la croisade, et ce qui l'en détourne, c'est le récit des crimes que commettent les croisés en terre sainte. En vain fait-on briller à ses yeux des visions de fortune, s'il s'enrôle sous la bannière de la Vierge ; ses scrupules ne sont pas désarmés, et son désintéressement ne se laisse pas corrompre. Seul, le grand-maître de l'ordre teutonique, Hermann de Salza, lui parle de la gloire de l'entreprise qui doit rejaillir sur toute l'Allemagne. Le nom de la grande patrie, invoqué pour la première fois, trouble profon-

dément le jeune chevalier. Dans sa perplexité, il va consulter sa noble dame, sainte Élisabeth, laquelle consulte son confesseur. Poussée par maître Conrad, Else conseille à Ivo de partir, et il part. — Ainsi, d'après M. Freytag, se trouve vérifiée dans le passé cette parole de M. de Bismarck « que l'église mène les hommes par les femmes et les femmes par le confessionnal ». N'est-ce pas peut-être abuser des privilèges du romancier que d'attribuer les croisades, non plus à une foi naïve et chevaleresque, au point d'honneur, à l'esprit de conquête et d'aventure, mais à l'influence des dames catholiques et de leurs directeurs ?

Il est vrai qu'alors l'enthousiasme pour la terre sainte commençait à se refroidir. L'empereur Frédéric II, bien plus que le pape, entraîne les Allemands en Palestine : pape et empereur sont en guerre ouverte, et le Hohenstaufen s'écrie dans une inspiration prophétique : « Moi et ma race nous délivrerons le monde de la tyrannie du vieillard qui trône entre les sept collines et qui s'est érigé en souverain maître, disposant de la majesté des lois et du sort des peuples [1] ».

A peine débarqué à Saint-Jean-d'Acre, Ivo trouve la ville pleine de voleurs et de filles de joie. Rien ne rappelle le but religieux de l'entreprise. Hospitaliers,

1. Le célèbre auteur de l'*Histoire des papes*, M. de Ranke, dans la dernière édition de son ouvrage, présente la guerre de 1870-71 comme la victoire de l'Allemagne sur la papauté ; Leipzig, 1874, 6e éd., p. 207.

templiers, songent bien plus à leurs querelles, à leurs intérêts privés qu'à défaire les Sarrasins. Les chevaliers teutoniques se distinguent au contraire par leur courage et leur abnégation. Ivo, entraîné dans un guet-apens par les templiers, ses ennemis, est laissé pour mort. Il est recueilli par les Ismaéliens ou Assassins, qui se montrent beaucoup plus humains que les templiers, pour la plupart de race latine. Les Assassins procurent à leur prisonnier toutes les distractions imaginables : des chevaux fringants et jusqu'à « des jeunes filles brunes, légèrement vêtues, qui, au son de la flûte arabe, dansent en cercle avec grâce ». Mais le souvenir de ses chères femmes de Thuringe protège le cœur du chaste Allemand contre les séductions des houris. Le Vieux de la montagne, « au front sillonné de rides et au regard d'aigle, » rend la liberté au chrétien captif en lui offrant une bourse pleine d'or. Toujours discret, notre chevalier n'accepte que la somme nécessaire à son voyage.

De retour en Thuringe, Ivo se trouve, comme Ivanhoe, dépouillé de son héritage ; ses voisins s'en sont emparés ; il fait le siège de son propre château, qui devient la proie des flammes, et ne sauve du désastre qu'une tour à demi ruinée. C'est dans cette misérable demeure, où il était à se morfondre, que vint un jour le visiter et le surprendre la belle Hedwige. Elle aimait toujours Ivo et voulait lui offrir sa fortune et sa main ; il n'avait, lui, pas même un escabeau en son logis. Pour causer plus à l'aise, la

dame fit apporter des tapis et des coussins. Ivo d'abord garda une modestie fière, car son cœur appartenait à Friderun, son amie d'enfance, accourue en Palestine pour le secourir lorsqu'il était prisonnier. La duchesse cherchait à l'éblouir par la promesse de la faveur impériale. Ce fut en vain : il préférait l'indépendance d'un hobereau à toutes les dignités de la cour. Mais elle sut émouvoir l'amour-propre du chevalier en lui rappelant ses tournois, ses prouesses et quelques souvenirs de lui, conservés comme de précieuses reliques. Touché, séduit, Ivo serre Hedwige dans ses bras et couvre ses lèvres de baisers enflammés. Tout à coup, au dehors, retentissent des cris de détresse. Ivo frémit ; il connaît cette voix chère qui appelle et supplie, il s'élance... Mais Hedwige a saisi sa harpe : celui qu'elle aime n'est-il pas poète? Elle chante en s'accompagnant les poésies d'Ivo, son chant ne peut couvrir les cris déchirants qui implorent. Ivo, éperdu, s'arrache enfin, tandis que l'amante délaissée brise sa harpe dans un mouvement de colère et s'affaisse sur le tapis, à demi suffoquée par l'humiliation et le désespoir.

Le preux chevalier eut bientôt rejoint la villageoise Friderun et son père, le paysan hérétique, celui-là même qui possédait la traduction en langue vulgaire de l'évangile selon saint Marc. Le moine Dorso traînait le père et la fille au bûcher, lorsqu'Ivo, secondé par les chevaliers teutoniques, qui se trouvèrent là fort à propos, délivra ces deux victimes de la cruauté romaine. Ivo épousa Friderun, et cela

finit comme au temps où les rois épousaient des bergères. Hedwige retourna à la cour de Frédéric II, son oncle, où la foule des prétendants la consola de sa déconvenue. Cependant l'empereur, réconcilié avec le pape, organisait une croisade non plus en terre sainte, mais contre la Prusse païenne. Il confiait aux chevaliers teutoniques et au grand-maître Hermann de Salza la mission de la diriger. Ivo prit part à cette conquête, il émigra avec les autres pèlerins sur les bords de la Vistule, à Thorn, où nous retrouverons ses descendants établis trois siècles plus tard sous le nom moderne de Kœnig....

Bien que ce roman ne soit pas un des meilleurs de la série, que l'action en soit languissante, que les caractères manquent d'originalité et de relief, il intéresse par cela même que le procédé de l'auteur s'y découvre nettement. L'intrigue romanesque fait presque entièrement défaut; le tableau historique n'apparaît pas d'une scrupuleuse impartialité. L'auteur nous montre, par exemple, le farouche Conrad exerçant sur sainte Élisabeth, sa pénitente résignée, tous les mauvais traitements que peut suggérer une malignité de prêtre vraiment diabolique, et se livrant sur elle à la pratique aussi indécente qu'équivoque de la flagellation. Si l'on en croit la chronique, maître Conrad de Marbourg s'efforçait, au contraire, de modérer le zèle d'austérité qui poussait parfois la sainte aux plus singuliers excès.

A vrai dire, ce n'est point ici un roman historique, c'est plutôt de la philosophie de l'histoire en action :

éveil de l'idée nationale en Allemagne, premières velléités de réforme et d'indépendance du joug ultramontain, point de départ de la civilisation de la Prusse, toutes idées abstraites, accrochées à des épisodes historiques et expliquées par des incidents et des personnages de pure fantaisie. Ces sortes d'ouvrages exigeraient un long commentaire.

Le succès de ce roman, qui comptait en 1880 jusqu'à six éditions, fait assurément honneur à l'esprit sérieux, studieux et appliqué des Allemands. En France, nous ne sommes pas habitués à mettre tant d'efforts dans nos plaisirs, ou du moins nous ne comprenons pas le plaisir de la même manière. Un repos, un délassement, une impression vive, une émotion passagère, des traits d'observation juste ou ironique, quelque chose de facile, de net et de vrai, voilà ce que nous demandons aux œuvres d'imagination ; tandis que les Allemands semblent n'estimer les plaisirs littéraires qu'autant qu'ils leur coûtent ou qu'ils leur rapportent. Plus M. Freytag se met en frais d'érudition dans le choix de ses sujets, moins il se préoccupe de la vraisemblance et de la variété de ses personnages, ou plutôt c'est le même personnage que nous retrouverons dans les romans qui suivent, le même être abstrait exprimant les mêmes idées nobles, l'Allemand idéal à toutes les époques et dans toutes les situations, plein de délicatesse et de générosité, possédé de l'esprit de progrès, promoteur de la civilisation germanique, national libéral, apôtre du *Culturkampf*, vertus héréditaires qui

se transmettent intactes, de génération en génération, dans la diversité des temps et des circonstances.

II

Le roman suivant, qui a pour titre *Marcus Kœnig*, exige quelques mots de préambule. Si l'on veut se rendre compte de cette période très importante pour l'histoire d'Allemagne à laquelle M. Freytag fait allusion à la fin de son dernier roman, c'est-à-dire la conquête de la Prusse par les chevaliers de l'ordre teutonique aux XIIIe et XIVe siècles, on relira les belles études de M. Lavisse[1]. Qu'il nous suffise de rappeler que l'ordre teutonique, sous le grand-maître Hermann de Salza, « le plus habile politique du XIIIe siècle, » commença cette conquête qui fut un long et terrible massacre, fonda des évêchés, bâtit des villes, Culm, Thorn, Kœnigsberg. La ville de Thorn est la principale scène des événements que nous allons raconter. Importante par sa situation sur la Vistule, à la frontière des pays allemands et des pays slaves, elle a été, aux XVIe et au XVIIe siècles, le théâtre de luttes religieuses et nationales très ardentes, une sorte de Genève du Nord, disputée entre la Prusse et la Pologne, entre les catholiques et les protestants, entre les Allemands et les Slaves.

1. Ernest Lavisse. *Récits de l'histoire de Prusse*. *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1879.

En 1519, au moment où commence le nouveau récit de M. Freytag, l'ordre teutonique est devenu vassal de la Pologne, la ville de Thorn est sous la domination du roi Sigismond. Elle est divisée en deux partis de Capulets polonais et de Montaigus allemands; ceux-ci mettent tout leur espoir dans le grand-maître de l'ordre, Albert de Brandebourg, et ont pour chef Marcus Kœnig, riche négociant.

Ce Kœnig a un fils unique, George, jeune homme plein de droiture, mais turbulent, impétueux, tout de premier mouvement et qui se compromet en mainte occasion. Un jour de carnaval, il se prend de querelle avec un Polonais, bouscule un moine, si bien que son père l'enferme dans sa maison et lui rappelle, en guise de semonce, les exploits de ses ancêtres, chevaliers et apôtres, lui ouvre les armoires secrètes et lui montre ici l'armure, le manteau blanc et la croix noire de Ludolf Kœnig, seigneur de Weitzau, grand-maître de l'ordre teutonique; là, le costume de pénitent et la chemise ensanglantée d'un autre Kœnig, victime des guerres civiles, exécuté à Thorn par les Polonais, et qui n'est pas encore vengé. Le bonhomme Kœnig compte sur la benoîte Vierge et Monsieur saint Jean, son patron, pour l'aider à satisfaire sa haine de race contre les bourreaux de son aïeul. Aussi inscrit-il sur son grand livre de prières les pieuses corporations auxquelles il appartient, les milliers de *Pater Noster* et d'*Ave Maria* récités, ses bonnes œuvres, ses pénitences. « Mais, hélas! soupirait-il, nous ne savons

jamais le cas que font les saints de nos œuvres, et nous sommes bien obligés de nous en rapporter aux prêtres... Je suis devenu vieux, je n'ai épargné ni prières, ni jeûnes, ni sacrifices, et les saints n'ont pas entendu mon désir terrestre... » Le vœu de Marcus Kœnig n'est autre que de voir cesser à Thorn la domination polonaise et flotter sur la citadelle le drapeau de l'ordre teutonique. Il est en relations secrètes avec Albert de Brandebourg, pour lequel il amasse de l'or dans ses coffres.

George Kœnig ignore la politique et les menées de son père : il a d'ailleurs un autre martel en tête, car il est amoureux de la fille de Fabricius, son maître de latin ; les regards de cette jolie personne le touchent plus que les succès de l'ordre teutonique. Il lui donne des sérénades, il la régale de bière, de jambon et de massepain, chante avec elle des *Lieder* dans la forêt ; bref, il cherche à prévenir ses moindres désirs, jusqu'à faire venir à grands frais de Dantzig un petit chien d'appartement, qui est l'occasion de quelques scènes assez fades. Le génie comique n'est pas celui de l'Allemagne, comme on peut s'en convaincre par le théâtre, d'où la comédie est absente. Quand M. Freytag veut dérider ses lecteurs, il a certaines petites inventions naïves un peu monotones et dont la plus piquante consiste à présenter ses personnages sous un costume grotesque ; c'est ainsi qu'il montrera une femme en colère poursuivant son mari dans le plus simple des appareils de nuit ; ailleurs, ce sera un officier surpris au saut

du lit, qui tire l'épée et se veut battre en cet équipage. Il ne se peut rien imaginer de plus froid.

Revenons au jeune Kœnig. Une occasion se présente bientôt de donner à la belle Anna (ainsi se nommait la fille de Fabricius) un témoignage d'amour plus sérieux qu'un petit chien de Dantzig. La réforme fait à Thorn de rapides progrès. L'insolence des moines, leurs débauches, leur hypocrisie, leur cupidité révoltent le sens honnête et droit de la population allemande. Quand les évêques, convoqués par le roi Sigismond, viennent dans la ville, ils amènent avec eux leurs sérails de « femmes peintes », au grand scandale des bourgeois qui les hébergent. Ce mécontentement s'exprime par une opposition théologique. Les écrits d'Érasme et de Luther commencent à se répandre : l'échoppe du libraire Hannus est de plus en plus fréquentée; aussi les moines le considèrent d'un mauvais œil. « Tout ce qui s'imprime est sottise », s'écrie le père Gregorius. Les boutiquiers sur le pas de leurs portes discutent la Bible et les prophètes. Un frère prêcheur vient-il à passer, on rit, on le montre au doigt, on hausse les épaules. Notre connaissance, le professeur de latin Fabricius, se signale par son ardeur contre les congrégations et raisonne sur la théologie en langue vulgaire; sa fille Anna adopte avec enthousiasme les idées nouvelles. Bientôt les hostilités s'enveniment entre catholiques et réformateurs; la rivalité des races prend la couleur religieuse, et un beau jour le libraire Hannus, principal agent de propagande, est

pillé par le parti polonais. Le clergé organise un grand auto-da-fé de tous les livres saisis, devant la porte de la cathédrale. Luther y sera brûlé en effigie. La cérémonie se passa au milieu d'un grand concours de peuple. A la vue de ses livres qui flambaient, Fabricius ne put contenir son indignation. Appréhendé au collet par les Polonais, il fut délivré par ses élèves dans une échauffourée où Georges Kœnig se trouvait au premier rang. Celui-ci, ayant blessé grièvement un de ses adversaires, va être jugé, et la race des Kœnig est menacée de s'éteindre. L'orgueil allemand du vieux Marcus Kœnig est invincible : il refuse de demander à genoux au roi Sigismond de Pologne la grâce de son unique fils. Il a recours à l'intercession de la benoîte Vierge, « reine de Prusse, » à saint Jean et à saint Jacques de Compostelle. Avec l'aide d'un serviteur dévoué, George cependant parvint à s'évader. Caché à bord d'un bateau qui descendait la Vistule, il y retrouva le magister et sa fille, ce qui le consola de sa mésaventure.

Nos fugitifs n'étaient pas au bout de leurs peines. Le navire aborda dans un petit port occupé par un parti de lansquenets, qui s'en emparèrent et se partagèrent le butin et les prisonniers. Séparée de son père, Anna Fabricius fut conduite avec George Kœnig au quartier-général. Afin de sauver sa propre vie et l'honneur de sa compagne, notre héros est obligé de s'enrôler parmi ces aventuriers à moitié brigands, et d'épouser la jeune fille devant le dra-

peau de la compagnie, au son du tambour, formalité de mariage élémentaire seule reconnue par les gens de cette sorte. — Il faut prévoir ici la lutte de l'amour et du devoir, les scrupules de la jeune captive, qui, en l'absence de son père et de toute cérémonie religieuse, ne saurait se considérer comme sérieusement mariée même avec celui qu'elle aime, malgré les encouragements du tambour.

Mais George Kœnig avait pris son rôle fort au sérieux. « Il entraîna dans la tour qui lui était assignée comme demeure la nouvelle épousée défaillante, et lorsqu'il baisa son pâle visage, elle recula effrayée devant le feu de son regard ; se laissant tomber à ses pieds et joignant les mains, elle s'écria : « C'est pour moi que vous avez fui votre patrie, c'est pour moi que vous êtes précipité dans la misère et l'infortune, c'est pour me sauver que vous vous êtes associé à ces hommes affreux : je vous appartiens, le sort m'a livrée à vous, corps et âme, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. »

« Il s'arrêta, saisi, voyant l'angoisse de son regard, et lui relevant la tête avec douceur : « Anna, dit-il, j'espérais vous être cher ». — Elle répondit d'une voix éteinte : « Si vous ne voulez pas que je meure, épargnez-moi ».

« Alors il détourna la tête pour cacher la douleur que lui causait ce refus. Mais il ne put se contenir; la tempête intérieure qui l'agitait souleva sa poitrine, et il poussa un long gémissement. Anna gisait immobile aux pieds de George, dont les larmes brûlantes

tombaient sur elle goutte à goutte. Longtemps ils restèrent ainsi.

« George fut le premier à reprendre courage. Il toucha légèrement le bras de la jeune fille : — Relevez-vous, chère et pure Anna, je ne puis supporter la vue de votre douleur. Là, au-dessus, à l'étage supérieur sera votre appartement. Si misérable qu'il soit, du moins vous y reposerez en sécurité. Une échelle y conduit ; si vous la retirez, personne n'y pourra pénétrer. Quant à moi, qu'il me soit permis de demeurer ici, je veux être votre fidèle gardien. »

Anna saisit l'échelle et monte, pendant que George, mélancolique, contemplait le ciel gris à travers les barreaux de la fenêtre. Quand il se retourna, la femme et l'échelle avaient disparu. Il alla rejoindre ses rudes compagnons et leur raconta que sa femme s'était trouvée subitement fort souffrante ; ceux-ci se moquèrent de lui, l'accablèrent de grossières plaisanteries et finirent par l'enivrer. Tout trébuchant, il rentra au milieu de la nuit dans sa tour et tomba sur sa couche, accablé par un sommeil de plomb. « Tout était silencieux et l'on n'entendait que la lourde respiration du dormeur. C'est alors que par la trappe entr'ouverte un rayon lumineux glissa jusqu'au fond de la chambre. Une femme anxieuse descendit, s'approcha du lit, redressa soigneusement la tête de l'homme endormi, et étendit sur lui une chaude couverture ; longtemps elle resta assise à terre ; sans bouger, la tête inclinée. Ainsi se passa pour ces pauvres enfants la nuit des noces. »

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, et Anna ne donnait d'autre preuve de tendresse à George que son zèle de bonne et industrieuse ménagère. Elle était devenue la femme forte selon l'idéal allemand, occupée à soigner les enfants du pays, à moraliser les lansquenets par la lecture de l'évangile. M. Freytag nous la peint préparant la soupe à son mari, la versant, l'agitant patiemment avec une cuiller pour la faire refroidir ; elle raccommode les vêtements, s'ingénie pour se procurer un fourneau, un chat, un tonneau de vin, exerce enfin toutes les vertus domestiques. Ces descriptions familières réjouissent le cœur des mères de famille en Allemagne, et contribuent au succès de ces romans. On ne saurait trop admirer la patience et la conscience d'un écrivain de la valeur de M. Freytag, consacrant dix pages à ces menus détails de *la Cuisinière bourgeoise*, au milieu de cette grande épopée historique et philosophique.

Suivent des scènes de passion très vive. Malgré l'intimité forcée des deux jeunes gens, la fille de Fabricius demeurait inflexible, et l'échelle était rigoureusement tirée dès que la nuit tombait. Un amant moins naïf se serait peut-être avisé que cette retraite de chaque soir pouvait bien n'être qu'une fuite derrière les saules. Mais le brave lansquenet ne connaissait pas les classiques, il se résignait et restait fort abattu. Un soir de printemps, après avoir servi le dîner, selon sa coutume, Anna s'enfuit si rapidement que George ne fit qu'entrevoir

le bout de sa robe glissant par la trappe entr'ouverte. Il s'assit au coin de l'âtre et se mit à rêver tristement dans l'obscurité grandissante du crépuscule. Il était découragé et bientôt il se jeta sur son lit, le visage tourné vers la muraille, la tête cachée entre ses mains. « Alors une ombre légère glissa le long de l'échelle et s'inclina vers le lit. Le jeune homme se sentit entouré de deux bras caressants, une chaude haleine effleura sa joue, et il entendit ces mots suppliants : « Je viens vers toi que j'aime plus que tout au monde : garde ta femme près de toi... » Et dans le silence profond on entendit éclater au dehors, comme un hymne nuptial, le chant du rossignol.

L'amour longtemps captif prend enfin sa revanche ; et c'est la sévère Anna qui raconte ses combats dans des confidences brûlantes à son trop respectueux amant. Par une singulière interversion des rôles, c'est elle qui caresse les boucles de cheveux du nouvel époux, lui tresse des couronnes de feuilles vertes, et couvre sa bouche de baisers. C'est le triomphe de la nature et de la passion sur les consécrations religieuses et le formalisme officiel.

Cependant la guerre éclate entre Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, et le roi Sigismond. Les lansquenets soutiennent la cause allemande dans un combat où notre héros a la main coupée. Pour comble d'infortune, son père refuse de reconnaître son mariage. Il faut toute l'influence de Luther, que M. Freytag met en scène

à la fin, et ses discours d'une savante casuistique, pour faire accepter au vieillard obstiné la mésalliance de son fils. Une fois engagé dans la voie des concessions, Marcus Kœnig ne s'arrête plus; il abjure le catholicisme, à la suite d'un voyage à Rome, où il a vu de trop près les coulisses et l'envers du décor, sur le grand théâtre du Vatican.

Il a plus de peine à sacrifier ses rancunes contre Albert de Brandebourg, qu'il accuse de s'être parjuré en cédant Thorn et le pays de la Vistule au roi Sigismond par un traité qui peut être considéré comme la première assise du futur royaume de Prusse, placé à l'origine sous la suzeraineté de la Pologne. L'avènement de la réforme, la conversion au protestantisme d'Albert de Brandebourg préparent la décadence des chevaliers teutoniques. « Ils sont condamnés à périr quand la réforme s'attaque à la vieille foi du moyen âge et proscrit le culte de la Vierge, dont ils ont été les serviteurs armés. Le grand-maître lui-même se fait sectateur de Luther et transforme en duché, pour lui et ses descendants, la terre conquise sur les Prussiens en l'honneur de Dieu et de sa mère; mais, par un singulier retour de fortune, cette usurpation inaugure un avenir plus brillant que le passé, car cet usurpateur est un Hohenzollern, dont l'héritage passera bientôt à ses cousins de Brandebourg; ceux-ci transforment le bonnet ducal de Prusse en couronne royale et y joindront la couronne impériale[1]. » Les lignes de

1. Ernest Lavisse, *Récits de l'histoire de Prusse*, *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1879.

M. Lavisse que nous venons de citer donnent le sens clair et la portée des événements historiques auxquels M. Freytag fait allusion à la fin de son récit. — Le précédent roman se terminait vers 1230, au commencement de la conquête de la Prusse sur les païens indigènes, entreprise par les chevaliers de l'ordre teutonique : celui-ci s'achève en 1525, lors de la décadence de l'ordre, au moment de la sécularisation et de l'érection en duché protestant de cette même Prusse jadis vouée à la Vierge. L'auteur résume l'inspiration de ce livre dans une prophétie qu'il prête à Luther, promettant un glorieux avenir à l'Allemagne protestante et menaçant la Pologne de ruine si elle reste catholique.

Tout le volume est animé de la plus vive antipathie contre les Slaves, *l'ennemi héréditaire* du Nord. Né en Silésie, sur la marge des pays polonais, M. Freytag a conçu un violent mépris pour cette nation. Déjà, dans le premier et le plus célèbre de ses romans, *Doit et Avoir*, il opposait la culture allemande à la barbarie slave, il mettait en relief les incapacités politiques et économiques des Polonais, comparées à la supériorité universelle des Allemands. Le partage de la Pologne n'est donc qu'une conséquence de cette loi de nature qui soumet les races secondaires à la domination des races plus intelligentes et plus fortes. Ici la force, c'est le droit.

Le roman suivant, intitulé *les Frères Kœnig*, est composé de deux récits, dont le premier nous transporte des bords de la Vistule sur les bords du Rhin,

un siècle plus tard. Il commence à la fin de la guerre de Trente Ans, en 1647, une année avant la conclusion du traité de Westphalie. Cette fois, Allemands et Français sont aux prises. L'Allemagne n'est qu'un champ de ruines, où errent à l'aventure des régiments débandés. Ils ne savent quel maître suivre. Quelques chefs tiennent pour la France, mais le soldat est Allemand de cœur et ne veut plus servir sous Turenne et les officiers français (Descartes, par exemple), *fats prétentieux, avec des gestes de singes, faux, vantards et orgueilleux, qui ne comprennent pas la langue et affectent de mépriser les mœurs du pays*. C'est ainsi que certains Allemands aiment à se représenter les Français, croyant sans doute s'enrichir de toutes les qualités qu'ils nous refusent. Cependant un immense besoin de paix se manifeste partout, et il n'est pas jusqu'au reître harassé qui ne songe à déposer sa longue rapière et qui ne rêve la vie civile. La fureur des haines religieuses s'est pour un temps apaisée ; on est las des guerres de confession ; on veut vivre et jouir de l'existence. Le clergé protestant lui-même s'est relâché de sa règle austère, il recherche la faveur des princes et il exploite leur crédulité ; l'ignorance et la misère favorisent l'esprit de superstition ; on croit aux sortilèges, on leur attribue tous les fléaux, on brûle et persécute les prétendus sorciers. En revanche, le scepticisme gagne les gens éclairés, ils commencent à réfléchir sur les maux qu'engendrent les guerres de religion : « On a si longtemps discuté, maudit,

anathématisé des croyances différentes, que la malédiction et la haine ont pénétré dans l'âme du peuple; les hommes ont cherché à se nuire les uns aux autres, à se détruire pour des questions de foi, et le pays est devenu une sorte de solitude. Il est effrayant de voir quelle figure grimaçante a prise la doctrine de l'amour ». Ces réflexions conduisent au découragement et au doute.

Nous nous bornons à indiquer l'intention principale de ce roman, qui est de faire ressortir l'incohérence, l'anarchie et l'incertitude de l'Allemagne vers le milieu du XVIIe siècle. Cette confusion se retrouve dans l'intrigue et les épisodes du récit, qui ne se distingue ni par la nouveauté de l'invention, ni par l'intérêt des caractères. Est-il besoin de dire que le héros, Bernard Kœnig, capitaine d'une compagnie de reîtres, est le digne descendant du lansquenet George Kœnig? Noble, courageux et désintéressé comme son ancêtre, il transmet fidèlement ces qualités de race à son fils unique et meurt, frappé par le dernier coup de feu de la guerre de Trente Ans; mais l'enfant est sauvé.

L'odyssée des deux petits-fils de Bernard Kœnig remplit la seconde partie du roman. L'un, ministre du culte réformé, nous ramène à Thorn, au XVIIIe siècle. L'arrogante persécution que les jésuites et leurs amis les Polonais exercent dans cette ville contre les Allemands protestants justifie la prédiction de Luther et le partage de la Pologne. — L'autre frère est soldat en Saxe et en Prusse. Il

fournit au romancier un prétexte à exposer, dans de petits tableaux, l'organisation de l'armée prussienne sous Frédéric-Guillaume Ier, cette armée qui sera un jour le point de réunion de toutes les énergies latentes, de tous les éléments dispersés de l'Allemagne. L'esprit de discipline et de subordination renaît sous la main de fer du roi de Prusse. Avec quels traits adoucis, émoussés, l'auteur peint ce régime de galère de l'armée prussienne, et ce roi bigot, féroce jusque dans la plaisanterie, d'une avarice sordide, toujours prêt à bâtonner les gens ou à les envoyer à la potence! A mesure que les périodes choisies par M. Freytag se rapprochent de nous, le parti-pris devient plus frappant. Ajoutons que, parmi ces grands souvenirs historiques, les héros du roman font assez piètre figure, et leurs aventures deviennent d'une insignifiance presque choquante à côté des graves intérêts d'État. A ceux qui sont préoccupés de l'influence des jésuites et des conséquences des conflits religieux, il n'importe guère que Mlle Dœrchen de Borsdorf, fiancée du ministre protestant, offre à ce dernier un cœur brodé de *Vergissmeinnicht*, rempli de lavande, pour parfumer ses vêtements, et se rappeler ainsi à son souvenir, toutes les fois qu'il change de linge. Le roman finit par un imbroglio, où l'esprit un peu forcé ne supplée pas à la gaîté absente; le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de le comparer au dénoûment d'un vaudeville de Scribe.

III

L'entreprise gigantesque et très laborieuse de M. Freytag touche à sa fin. Il nous a conduits à travers les périodes plus ou moins obscures et enchevêtrées, où s'est préparé et lentement élaboré le sentiment national des Allemands. Avec le royaume de Prusse et l'armée prussienne, au XVIIIe siècle, s'est formé le centre d'attraction autour duquel se grouperont de plus en plus étroitement les forces de l'Allemagne. Par son esprit militaire et le succès de ses armes, la Prusse est ainsi d'avance désignée pour le commandement. Mais après la mort de Frédéric II, l'armée semble avoir perdu l'esprit qui l'animait ; elle tombe dans la routine, l'automatisme, le chauvinisme et la vantardise ; son prestige est détruit à Iéna, et il nous reste à voir comment, après la ruine apparente de l'œuvre du grand Frédéric et la défaite du militarisme en 1806, l'Allemagne dut son relèvement à l'enthousiasme de tout un peuple uni pour la première fois contre l'étranger.

C'est dans le petit miroir d'un tableau de genre que M. Freytag, fidèle à sa méthode, s'efforce de reproduire en raccourci l'image de ces temps si orageux ; nous ne voyons en scène aucun grand personnage, ni roi, ni généraux, ni empereur : Napoléon ne fait que traverser en chaise de poste la *petite ville*, qui sert de titre à ce dernier roman. Les grands

orages déchaînés au loin vont pourtant troubler le calme profond de ce coin perdu de la Silésie. M. Freytag imagine quelles devaient être alors les émotions naïves des paysans, des bourgeois, des employés, des artisans, de ceux, en un mot, que l'histoire ignore, les déterminations que leur suggérait le cours des tragiques événements dont ils recevaient le lointain écho, et l'enthousiasme qui les enflamma, quand sonna enfin l'heure de la revanche, et qu'il s'agit d'arracher à l'ennemi les provinces occupées, de venger l'honneur national.

Un Kœnig, petit-fils d'Auguste Kœnig, tué en 1745 à la bataille de Kesseldorf, va nous initier aux impressions des Allemands vertueux, intelligents et patriotes au commencement du XIXe siècle. Ce Kœnig est venu se fixer dans la province de Silésie, dont son ancêtre fut un des obscurs conquérants. Le roman débute en 1805, par une peinture assez vivante des mœurs locales. Dès les premières pages, on se rend compte du rôle important de la brasserie, petit forum allemand où chaque classe discute les affaires publiques, selon ses lumières ou ses passions. Chacun se donne de l'importance et tient son rang : il y a la table des officiers nobles, celle des fonctionnaires et celle du tiers état. L'arrogance des hobereaux s'y étale impudemment. Ils se vantent, au bruit des brocs à bière, de mettre en fuite Napoléon et toute sa « clique républicaine » avec un seul régiment de hussards prussiens. Dans leur coin, les bourgeois

froissés, les petits commerçants cachent à peine leur sympathie pour la révolution : l'un d'eux porte même en breloque une guillotine. Ils déblatèrent contre l'insolence des hobereaux et les abus de l'ancien régime. Il est aisé de prévoir que le docteur Kœnig va parler à la brasserie en avocat des idées libérales et du droit moderne; aussi passe-t-il aux yeux des aristocrates pour un républicain, un sans-culotte. Ce descendant du chef vandale Ingo a troqué la lance et l'épée de ses aïeux contre le scalpel et le bistouri; il purge l'humanité souffrante. Toutes les hérédités héroïques accumulées sur sa tête ont subi la loi d'évolution et se traduisent par le dévoûment à la science. Désintéressé près des riches, généreux envers les pauvres, doutant de ses propres lumières, ayant peu de confiance en ses remèdes, bourrelé d'inquiétude chaque fois qu'il délivre une ordonnance, le docteur Kœnig est un médecin comme il ne s'en voit guère : il a cependant une faiblesse commune à beaucoup d'autres hommes, qui est d'être amoureux.

Un jour qu'il visitait à la campagne la femme d'un pasteur allemand, il vit entrer la fille de la maison qui venait, toute rougissante, lui offrir, selon la mode du pays, du café au lait sous la tonnelle. Il la suivit au jardin, et là, dans un bosquet, comme ils devisaient ensemble, elle lui raconta les joies ingénues de sa jeunesse tranquille, tandis que, commodément assis, il fumait une pipe « dont les petits nuages bleus tournoyaient sous la feuillée

verte et s'allaient perdre dans les rayons du soleil ». — A quelque temps de là, il recevait une caisse du presbytère, contenant un bouquet de fleurs nouvelles, et un souvenir plus substantiel, « chef-d'œuvre savoureux de la cuisine et de l'industrie domestiques ». En d'autres termes, la jeune personne envoyait au docteur Kœnig des saucisses de sa façon : « Il mit d'abord les fleurs dans un verre... sous un rayon de lune, resta longtemps à la fenêtre et leva les yeux vers la nuit étoilée. Mais à la fin, il se souvint avec plaisir du jambon et de la saucisse, » et lorsqu'il s'attabla près de la petite fenêtre baignée dans la clarté pâle de la lune, tout attendri, il s'écriait : « O Henriette ! »

Le docteur ne tarda pas à reprendre le chemin du presbytère. Il revit la fille du pasteur, qui lui offrit un trèfle à quatre feuilles : « Prenez-le, dit-elle, cela vous portera bonheur. » Lui, sous le charme, prit la feuille de sa main ; transporté par la joyeuse innocence de son être, et le chaud regard qu'elle lui adressait d'un air suppliant, il s'inclina vers elle et la baisa légèrement sur les lèvres. Elle, immobile, ferma un instant les yeux, puis le regarda de nouveau avec tendresse, rougissant un peu. Aucun des deux ne parlait... » C'est bien là l'ingénue Allemande, avec son innocence un peu molle, son laisser-aller de blonde lymphatique. Combien différentes les fières jeunes filles de Walter Scott, parfois si audacieuses d'allures, mais si réservées en tout ce qui touche aux faiblesses du cœur !

Pendant que le docteur Kœnig se perd dans des rêves agréables, la guerre éclate. Le départ des soldats trouble la paix et le repos de la petite ville. Bientôt arrivent les mauvaises nouvelles : « Les Français sont vainqueurs, l'armée prisonnière est obligée de capituler, le roi s'est réfugié jusqu'aux extrémités de son royaume, l'ennemi entre à Berlin. Puis les soldats reviennent, isolés ou par petits groupes, prisonniers de guerre échappés ; ils rentrent sans armes, déguenillés, affamés, maudissant leurs officiers ». L'arrivée des Français est imminente, chacun de cacher son argent, ses objets précieux ; enfin, par une sombre journée de décembre, le premier cavalier ennemi, le pistolet au poing, occupe la ville presque sans résistance ; cruauté des vainqueurs, villages saccagés, exactions, espionnage, délation, enlèvement des citoyens paisibles, on croit lire un chapitre de la guerre de 1870. M. Freytag nous semble substituer sa propre fantaisie à la vérité historique lorsqu'il nous parle de *la politesse rampante des généraux de Napoléon Ier*, qui n'étaient ni très polis, ni rampants. Le temps n'était plus aux généraux de cour.

Témoin de toutes les horreurs de l'occupation, le docteur avait la consolation de penser que la femme qu'il aimait se trouvait du moins à l'abri du danger dans son presbytère ignoré. A ce moment même, le village était occupé, la maison du pasteur envahie, et la fraîche beauté de la demoiselle l'exposait au plus grand des périls. Elle se défendait contre un

soldat brutal, quand survint fort à point un officier français qui fit à coups de sabre lâcher prise à l'agresseur; mais enflammé lui-même d'une passion subite à la vue de tant de charmes éplorés, il mit au doigt d'Henriette un anneau de fiançailles, sans que la pauvre fille, dans son trouble et sa reconnaissance, songeât à l'en empêcher. En ces temps épiques, amour et guerre, tout marchait au pas de charge. Le capitaine, qui s'appelait Dessalle, appelé à de nouveaux exploits, sur d'autres champs de bataille, promit de revenir bientôt chercher sa fiancée. Grâce à la protection de l'officier français, le presbytère fut désormais respecté, et le pasteur, soumis aux décrets de la Providence, lorsqu'il y trouvait son intérêt, se résigna doucement à voir sa fille épouser un ennemi de la patrie. Mais quel n'est pas le désespoir du docteur Kœnig lorsqu'il apprend ce qui s'était passé et qu'il voit sa chère Henriette avec le fatal anneau des fiançailles à son doigt! Elle ne lui avait jamais paru plus belle; ses formes, plus développées, étaient plus imposantes, sa voix plus pénétrante et d'un timbre plus profond.

Cependant le capitaine courait l'Europe à la suite de l'empereur et gagnait des grades... Il était devenu colonel. Le récit de son aventure arriva jusqu'au maître, qui, préoccupé, comme chacun peut le croire, des aventures galantes de ses officiers, l'interpella un jour pendant une revue en lui disant : « Colonel, quand me présenterez-vous la générale Dessalle? » Le hasard de la guerre ramène

notre colonel dans la petite ville; il tombe malade à l'auberge, demande un médecin, et, cruelle ironie du sort, c'est le docteur Kœnig qui est appelé à sauver son rival : conflit cornélien entre la jalousie et le devoir professionnel. La vertueuse fiancée, sans aucun souci des dangers de l'épidémie, fait transporter le malade au presbytère, espérant peut-être payer ainsi sa dette de reconnaissance. Tout malade qu'il est, le colonel ne tarda pas à soupçonner l'amour du docteur, et avant de partir pour la campagne de Russie, qui vient de s'ouvrir, il donne cours à sa jalousie; les deux rivaux se lancent un mutuel défi, en langage noble, et se proposent de vider leur querelle privée au jour où la patrie n'aura plus besoin d'eux.

Simple volontaire dans une compagnie de marche, en 1813, le docteur a l'heureuse fortune de se trouver face à face avec l'officier français dans une escarmouche. Il fond sur lui comme la foudre; cheval et cavalier roulent dans la poussière. Après quelques incidents très compliqués, le colonel Dessalle, accablé par la magnanimité de son rival, lui abandonne généreusement ses droits de fiancé, à la grande satisfaction de la belle Henriette, qui, toujours hésitante, s'aperçoit au dénoûment qu'elle n'a pas cessé d'aimer son premier amoureux. Ils s'épousent, et l'on apprend, ô merveille! que le colonel prétendu français, n'est autre qu'un frère longtemps disparu du docteur, un Kœnig véritable et authentique. Ainsi s'explique l'indécision d'Henriette et sa

placidité entre les deux prétendants : ce qu'elle aimait en chacun d'eux, sous des traits différents, c'est l'incomparable type des Kœnig. — La métamorphose du Français Dessalle en allemand est surprenante, mais logique. Sans cela, l'héroïne aurait paru aimer un Welche, ce qui eût été aussi horrible qu'invraisemblable.

On se ferait une idée imparfaite du mérite de M. Freytag, si l'on ne tenait compte que de l'intrigue romanesque, à la fois un peu fade, invraisemblable et compliquée. Ce qui relève la faiblesse de l'invention, ce sont les petits épisodes entrelacés en arabesques autour de l'action principale, les menus détails de mœurs ingénieusement tracés et qui rappellent de loin la naïveté séduisante et apprêtée d'Erckmann-Chatrian, tels que l'enrôlement des volontaires allemands dans les églises protestantes, en 1813, ou encore le récit de la guerre de partisans que le comte Gœtzen organisa dans le comté de Glatz contre les Français.

Nous trouvons exprimée dans ce roman une théorie chère à l'auteur, et qui l'a inspiré dans toute son œuvre, sur le rôle joué par les petites gens dans l'histoire. Contrairement à beaucoup d'historiens et à certains romanciers, M. Disraeli par exemple, pour qui la politique n'est que l'œuvre personnelle de quelques audacieux parvenus à force d'habileté de cour, d'intrigue de salon ou de place publique, M. Freytag donne le rôle principal aux humbles, aux simples, aux ignorés de l'histoire. A

propos des *Mystères du peuple*, Eugène Süe écrivait : « Jusqu'ici, sauf quelques éminents et modernes historiens, on avait toujours écrit l'histoire de nos rois, de leurs cours, de leurs amours adultères, de leurs batailles, mais jamais notre histoire à nous autres bourgeois et prolétaires ; on nous la voilait au contraire, afin que nous ne puissions y puiser ni mâles enseignements, ni foi, ni espérance ardente à un avenir meilleur, par la connaissance et la conscience du passé. » Ce passage pourrait servir d'épigraphe au roman de M. Freytag. Il considère en effet l'histoire non comme l'œuvre des grands hommes, mais comme la résultante de causes infiniment complexes et comme l'ouvrage des artisans les plus obscurs. Ce qu'on appelle l'esprit général d'une époque germe ici et là dans plus d'une tête, couve dans la foule anonyme jusqu'à ce qu'apparaisse l'homme de génie, qui donne aux aspirations populaires une formule vivante, une organisation victorieuse. Mais les grands hommes ne disposent pas en maîtres de cette force mystérieuse, changeante, insaisissable, qui décide des destinées des peuples et qu'on appelle l'opinion. S'ils lui prêtent parfois une voix retentissante, s'ils la dirigent même en une certaine mesure, ils en ont d'abord reçu l'impulsion. Bien avant M. Freytag et en meilleurs termes qu'Eugène Süe, Voltaire avait dit dans *l'Ingénu* : « L'histoire n'est que le tableau des crimes et des malheurs ; la foule des hommes innocents et paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres ; les

personnages ne sont que des ambitieux pervers. » Or c'est à cette foule anonyme des hommes laborieux et probes que M. Freytag attribue tout l'honneur des grandes entreprises et des vastes réformes, en un mot, le salut des États. C'est à eux, ouvriers du relèvement de la Prusse, défenseurs héroïques de l'indépendance, vrais fondateurs de l'unité nationale, qu'il adresse cette éloquente apostrophe : « Réjouissez-vous et dansez, maître Beblow, et vous aussi, cultivateur Krause, car c'est vous et cent mille de vos semblables qui avez battu l'ennemi dévastateur et qui avez relevé la patrie de son abaissement. — Sa meilleure force, la nation, dans ses heures de défaite et de relèvement, l'a trouvée près de vous, petites gens, et non près de ceux qui vous gouvernaient et qui ne se sont montrés ni assez forts ni assez fiers; ceux qui l'ont sauvée, ce ne sont pas non plus les nobles et les raffinés d'esprit, sceptiques ou flottants dans leurs idées et qui, la paix faite, ne savent plus où commence ni où finit la patrie. C'est parmi vous, hommes obscurs et sans gloire, qu'à ce moment-là s'était réfugiée la meilleure force du peuple; c'est votre patriotisme naïf, ce sont les bras de vos fils que vous envoyiez sur les champs de bataille, c'est votre travail de chaque jour à l'atelier et dans la ferme, dont vous avez sacrifié la meilleure part à l'État, gardant pour vous à peine le nécessaire, voilà ce qui, avant tout, a sauvé notre patrie. Et quand les générations de l'avenir étudieront l'histoire de ce temps, elles sau-

ront que tout ce qu'il y a eu de sain et de grand s'est trouvé surtout en abondance dans les étroites maisons des petites villes et dans les chaumières des villages où vous avez vécu. »

IV

S'il est vrai que le dernier récit de cette longue série des *Ancêtres* soit une autobiographie où l'auteur se serait peint lui-même sous les traits du dernier des Kœnig, fils de médecin comme lui, journaliste et critique comme lui, né comme lui en Silésie, en 1816, toute cette vaste épopée pourrait être très justement intitulée *Mes Ancêtres*. M. Freytag nous aurait ainsi énuméré, en six volumes, les divers éléments et ingrédients qui, filtrés à travers les âges, ont abouti à l'éclosion d'un esprit d'élite, penseur ingénieux, et romancier favori de l'Allemagne.

« La paix dure depuis dix ans ; la jeune génération, qui joue en ce moment, sur la place, aux billes ou à la morue, est née depuis la guerre de délivrance, et lorsque les parents, réunis sur le marché, racontent leurs aventures de guerre, cela semble aux enfants un récit tout aussi fantastique que la légende du Petit Poucet, qui se glissait sous les jambes de l'ogre... Pour les pères aussi, cette époque tient déjà de la légende ; tel d'entre eux a si souvent raconté certaines histoires à son avantage, qu'il finit par y croire lui-même... Lorsqu'ils parlent de ces grands souvenirs, les habitants de la ville

pensent avec vénération au roi qui, à travers tant d'épreuves et des souffrances, a supporté de si lourdes années de combat. Ils se réjouissent au souvenir du vieux Blücher et du mal qu'il a fait aux Français. Mais de leurs propres souffrances et de leurs privations, ils n'en parlent guère. »

Dans la foule des enfants folâtres jouent le fils et la fille du docteur Kœnig. L'honnête ménage a tout le bonheur que la vertu mérite. Ils s'aiment comme aux premiers jours de leurs fiançailles. Si le docteur rentre le soir fatigué au logis, sa femme court au-devant de lui, l'aide à ôter son manteau de fourrure, lui sert un frugal repas puis l'écoute dévotement souffler dans sa flûte. Elle-même l'accompagne sur la guitare, tandis que la lune dessine sur le plancher sombre le croisillon de la fenêtre ; et quand, au jour de sa fête, le bon docteur attendri et les yeux humides lui baise la main, toute confuse de cette galanterie inaccoutumée, elle rougit, et tout le jour suivant elle contemple sur sa main la place où le baiser s'est posé. « Son mari aurait pu lui baiser la main tous les jours, car cette petite main était bénie. Tout ce qu'elle touchait au logis réussissait, la pâtisserie, qu'elle entreprenait par amour de son seigneur et maître ; les fleurs qu'elle plantait dans le petit jardin potager, les servantes qu'elle dressait au service,.. » et surtout les enfants.

Le jeune Victor Kœnig soutiendra l'honneur du nom, il a hérité des généreux instincts de la race : il a l'âme noble, l'imagination impétueuse, et, dès

son plus jeune âge, ce descendant des croisés et des chevaliers teutoniques se signale par un esprit d'indépendance précoce et par les sentiments les plus démocratiques. Conduit en visite chez les hobereaux du voisinage, il ne voulait parler qu'aux gens de service, tant il avait en aversion l'arrogance de la noblesse. A l'université, ses opinions s'accentuèrent. Il fut élu chef d'une corporation d'étudiants libéraux, celle des Vandales, et échangea des coups de rapière avec le chef de la corporation de la noblesse, nommé Henner. Comme Victor Kœnig, cet Henner est le descendant d'une famille que nous avons rencontrée dans les romans précédents parallèlement à l'autre famille, mais en progression inverse. Partie d'un rang subalterne, presque dans la domesticité d'Ivo, elle s'élève peu à peu, se perpétue dans les habitudes féodales, finit par prendre rang dans la noblesse de Prusse et regarde de haut la famille rivale. Les Kœnig, au contraire, par une évolution opposée, sacrifiant les avantages de caste à leurs convictions, à leur patriotisme, se sont enfoncés toujours plus avant dans le tiers état. M. Freytag nous a montré les deux familles, c'est-à-dire les deux principes souvent aux prises : aussi le duel de l'étudiant Henner et de Victor Kœnig, vers 1835, est en quelque sorte un phénomène héréditaire. On devine que c'est le *Junker*, autrement dit l'ancien régime, qui reçoit les horions. La rivalité n'en est que plus ardente entre les deux jeunes gens.

Ayant pris ses degrés de *Privat-docent*, Victor Kœnig vint s'établir à Berlin et, comme tout écrivain allemand, il débuta dans les lettres en publiant un livre sur l'esthétique qui le mit à la mode et le fit rechercher « dans les cercles de la résidence, où l'on prenait le thé en devisant sur les arts et sur la littérature ». Sa réputation grandissait, il était question au ministère de le nommer professeur, ce qui est en Allemagne l'estampille officielle de tout écrivain de talent. Sans vocation pédagogique, il se sentait entraîné vers la critique de théâtre : à cet âge, le goût de la comédie n'est souvent que le goût d'une comédienne. Force nous est d'avouer que le *Privat-docent* était amoureux d'une artiste célèbre, nommé Tina, à laquelle il exposait ses théories sur le Beau, la déclamation et l'art d'aimer. Tina, protégée d'ailleurs par un prince autrichien jaloux et millionnaire, décourageait son jeune ami en lui représentant que mieux valait s'en tenir au frugal régime de l'esthétique. Un soir pourtant qu'elle l'aperçut dans une loge en compagnie d'une personne jeune et jolie, son zèle de moraliste en fut ébranlé ; la jalousie lui inspira ce raisonnement : que, si le jeune homme devait être heureux, il était préférable qu'il le fût par elle et non par une autre. Le lendemain, quand il vint s'exercer avec elle à la déclamation et qu'ils commencèrent la grande scène de Roméo et Juliette, ils se sentirent l'un et l'autre troublés, transportés. Le châle vint à glisser et découvrit l'épaule de Juliette, qui jeta les bras autour du cou de Roméo et soupira d'une voix

étouffée : « Voici mon épaule, tu peux la baiser. » Lui d'obéir, mais elle se dégagea de son étreinte, jeta un manteau de pourpre sur son col nu et, étendant le bras, d'un geste de tendresse entraînante : « Va, cher, dit-elle, ce soir, je t'attendrai ! »

Le *Privat-docent* sortit radieux, rêvant des félicités promises, sans aucun souci des sévères traditions de sa race ni des ancêtres paisiblement endormis dans leur poussière immaculée. Et nous aurions eu la désillusion de voir succomber comme un simple bachelier, à la première tentation, le dernier rejeton de tant de héros sans tache, si la révolution de 1848 n'avait éclaté tout à propos. Le soir même de ce jour, notre ami Kœnig, le cœur battant, volait au rendez-vous ; il se heurta brusquement à une barricade : son innocence l'avait échappé belle. Disons à sa louange qu'il supporta cette déconvenue avec grandeur d'âme. Réveillé de son rêve amoureux, plein d'enthousiasme pour les intérêts sociaux ou antisociaux au nom desquels grondait l'émeute, il ramasse un fusil et va d'un premier mouvement se ranger parmi les insurgés. Mais bientôt, à leur langage, il s'aperçoit que les chefs sont étrangers, les uns Français, les autres Polonais : ce n'est donc pas la cause de la patrie allemande qu'ils soutiennent, mais celle du bouleversement de la société et de la révolution cosmopolite. Victor brise son arme avant d'en avoir fait usage et se réfugie dans un cabaret voisin. Bientôt la troupe arrive et s'empare de lui. On va le fusiller lorsque intervient son ancien

rival de l'université, le *Junker* Henner, qui le sauve d'une mort certaine. Le champion de la bourgeoisie et le fils des nobles se jettent dans les bras l'un de l'autre. Henner épouse la sœur de Kœnig, Kœnig épouse la sœur d'Henner et convertit son beau-frère aux idées libérales. Ainsi s'éteint, dans un sentiment magnanime, la haine séculaire des Henner et des Kœnig, les classes s'unissent, les antiques préjugés s'écroulent. Ce ne sont pas seulement deux hommes qui se réconcilient ; dans l'esprit de l'auteur, ce dénoûment a une tout autre portée, sociale et humanitaire, ce sont deux principes, deux abstractions qui s'embrassent.

Défenseurs de la même cause, les deux beaux-frères fondent en commun un journal politique destiné à propager les idées libérales, combattre la réaction, obtenir l'abolition de la censure et la libérté de la presse. « Je renonce, dit Victor Kœnig, à toute autre occupation littéraire, à mes belles débauches dans le pays des songes. La seule question qui m'importe et à laquelle je veuille chercher une réponse, c'est : comment sauver notre chère Prusse. Mon père était plus heureux, il n'avait pas à choisir entre plusieurs routes. » En 1813, on n'était pas embarrassé de savoir où était l'ennemi. Victor Kœnig, dans la pensée de M. Freytag, personnifie l'Allemagne : cette Allemagne dilettante, éprise d'art, de littérature et de poésie, doit se vouer désormais aux âpres luttes d'une politique pratique et réaliste ; c'est l'avis du dernier des Kœnig, ce fut aussi celui de

M. Freytag, qui, de simple littérateur qu'il était en 1848, s'improvisa journaliste libéral et réformateur. Selon lui, en effet, le dévoûment à la cause populaire et nationale, et d'abord la lutte pour la liberté de penser, c'est-à-dire de combattre, sont au XIXe siècle la dernière incarnation de l'esprit chevaleresque. Jadis, dans la fraîcheur et la pureté d'un christianisme juvénile, Ivo, l'ancêtre, partait pour la délivrance du saint sépulcre; maintenant le dernier rejeton de la race consacre les énergies de son âme à l'affranchissement des classes; les chevauchées héroïques, les coups d'estoc et de taille ont fait place, de nos jours, à l'âpre discussion des intérêts sociaux, à la défense, par la plume et par la parole, des droits politiques. Après l'âge de fer, l'âge du papier et de l'imprimerie; après la civilisation religieuse, la civilisation scientifique et industrielle; après les croisades, la réforme et le rationalisme : tel est le dernier mot du progrès et le dénoûment de ce roman de l'évolution.

Il est à remarquer que M. Freytag ne fait aucune allusion à la guerre de 1870 dans son dernier récit, soit que les événements lui parussent trop récents et trop présents pour se prêter à la fiction, soit que, tout en partageant l'orgueil et l'enthousiasme de l'armée victorieuse, il ne lui plaise pas de considérer le militarisme exclusif comme le dernier terme auquel doivent aboutir les souffrances et les efforts de tant de générations, et qu'il ne consente pas à voir dans le casque à pointe le couronnement de l'édifice

impérial. La thèse qui ressort de cet ouvrage est au contraire que l'unité allemande conquise par les armes, protégée par les armes, doit se maintenir et se fortifier par la liberté.

Le fond même et l'inspiration de l'œuvre de M. Freytag, c'est l'idée de patrie, en dehors et au-dessus de l'esprit de parti. Le patriotisme moderne des Allemands a ceci de particulier qu'il est essentiellement factice, qu'il n'est pas inné, qu'il a besoin d'être appris, expliqué, réchauffé. Un Allemand le distingue et le définit comme il suit : « Ce nouveau patriotisme n'avait pas la simplicité du patriotisme français ou grec, qui considère toutes les autres nations comme des barbares ; ni l'humble et sentimentale tendresse du patriotisme italien, attaché à la patrie rachetée, comme une mère à son enfant sauvé de la mort, mais encore délicat et souffreteux. Il n'avait pas la robuste vigueur du patriotisme des anciens Romains et des vieux Anglais, qui ignorait simplement l'existence légale de ceux qui n'étaient ni citoyens romains, ni sujets anglais. Le nouveau patriotisme allemand, qu'il ne faut pas confondre avec le vieux patriotisme prussien, n'était pas et n'est pas *naïf*. Il est conscient, il est voulu ; il a une teinte de pédantisme, parce qu'il est l'œuvre de savants et de littérateurs. Il est né d'un sentiment du manque de patriotisme qui régnait auparavant et contre lequel il était nécessaire de réagir[1] ». On ne saurait mieux

1. K. Hillebrand, *Lectures on german Thought*; Londres, 1880, p. 287.

expliquer pourquoi on est si préoccupé en Allemagne d'enseigner le patriotisme, non-seulement à l'école, en même temps que l'alphabet et la Bible, mais encore parmi les adultes, au moyen des œuvres d'imagination. La mise en scène romanesque, l'appareil historique, les scènes d'amour les plus délectables servent d'amorce et d'ornement au but le plus sérieux et le plus méthodique.

Ce point de vue, exclusivement national et patriotique, explique à la fois le succès des *Ancêtres* en Allemagne et le peu d'expansion de cette branche de la littérature allemande à l'étranger.

Ce n'est pas que M. Freytag ne soit un écrivain soigneux, scrupuleux de la forme. Il a le style clair, coloré, minutieux; à défaut de la vivacité du dialogue, et à côté de trop longs discours, on rencontre certaines pages d'une candeur fine et d'une bonhomie cordiale, qui, par l'exécution soignée, rappellent les bons peintres de genre, un Knaus, un Menzel. C'est là que le talent de l'auteur s'exerce dans toute sa grâce et dans toute sa liberté. Et pourtant, transposée dans notre langue française si impatiente de toute lenteur, si vive et si alerte, cette prose allemande marche d'un pas un peu pesant.

Le genre du roman historique et politique adopté par M. Freytag est, sinon faux, du moins un genre de transition ; justement abandonné en France et en Angleterre, il n'est plus guère cultivé qu'en Allemagne. En cela les Allemands retardent de trente

années. Ils négligent trop, encore aujourd'hui[1], le roman psychologique, l'étude des sentiments et des caractères. Non seulement M. Freytag s'est peu préoccupé de ranimer les *Ancêtres* dans la vérité et la rudesse des mœurs et des coutumes, mais il ne s'est même pas soucié de prendre des êtres vivants pour modèles, des êtres ondoyants et divers, agités par le conflit des désirs et des appétits qui se combinent, se contrarient à l'infini et varient d'un homme à l'autre autant que diffèrent les traits du visage. Ses personnages sont une incarnation de thèses préconçues et de passions simplifiées, des figures symboliques agissant toujours d'après certaines règles invariables, accessibles à certains mobiles historiques et dont la forme est toujours la même, des mannequins qui ne se distinguent les uns des autres que par le costume, raidis dans la même attitude, mus par l'unique ressort du patriotisme, figés dans l'expression du caractère allemand idéal, — sincérité, droiture, chasteté, courage, abnégation, — des êtres doués de toute perfection et qui n'ont qu'un défaut, celui de ne pas vivre et de trop prouver la bonté, la justice et la noblesse de la cause nationale que soutient l'auteur. On pourrait opposer à ce genre de romans mieux encore qu'à certaines histoires le précepte : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.*

1. Ceci était écrit en 1880.

VII

UN RÉALISTE, GOTTFRIED KELLER [1]

Un critique allemand, homme d'esprit, auquel nous demandions quels livres nouveaux il se plaisait à lire, nous répondait : « Le traité *de la Consolation* du sénateur Boèce », et il nous confiait qu'ayant ouvert tel chef-d'œuvre à la mode, il n'avait pu dépasser les vingt premières pages : « Ce sont des livres tellement ennuyeux, ajoutait-il, que l'on s'endort en les lisant ; mais on rêve que l'on continue la lecture, et l'ennui vous réveille en sursaut ». Ce n'est pourtant point la variété des genres qui manque en Allemagne. On y cultive avec succès le roman égyptien, romain, germain, le roman philosophique, patriotique, idéaliste. Mais où trouver le roman de caractère et le roman de mœurs ? L'Allemagne attend encore un Balzac ou un Georges Eliot. M. Freytag,

1. I. *Der Grüne Heinrich*, 3e édit., 1884. — II. *Die Leute von Seldwyla*, 4e édit., 1863. III. *Sieben Legenden*. 3e édit., 1884.

qui, dans sa première œuvre, *Doit et Avoir*, semblait ouvrir et tenter cette veine, s'en est depuis détourné pour brosser de grands décors patriotiques, un panorama national, qu'il a intitulé *les Ancêtres*. Le mérite de M. Gottfried Keller, c'est qu'il est étranger dans ses romans à toute prétention érudite et systématique. Moins populaire que M. Freytag ou que M. Scheffel, moins généralement goûté que M. Paul Heyse, M. Gottfried Keller est pourtant un auteur original, dans le sens relatif où il faut toujours entendre ce mot, et c'est ce qui nous a encouragé à faire connaître son œuvre.

I

M. Gottfried Keller appartient à la Suisse, et nous marquerons l'influence de cette origine sur son talent. Mais, en matière de littérature, n'est-ce pas la langue qui détermine la nationalité? Bien qu'elle n'ait pas orné l'Allemagne de noms aussi glorieux que ceux de Jean-Jacques et de Mme de Staël, la Suisse allemande a toujours participé à la vie intellectuelle des Allemands. Zurich, sa capitale littéraire, est un des *centres nerveux* de la pensée germanique, qui n'est pas concentrée, comme en France, en une seule ville, en un cerveau unique et absorbant.

C'est à Zurich que M. Gottfried Keller est né en 1819. Son père y exerçait la profession de maître tourneur; il mourut jeune, laissant son fils et sa fille

aux soins de leur mère, qui les éleva le mieux qu'elle put. Ses premières études terminées, Gottfried crut sentir en lui la vocation de la peinture; il se rendit en Allemagne, fréquenta les ateliers, et s'aperçut bien vite de sa méprise. De retour à Zurich, il mit de côté toile et pinceau et se tourna vers les lettres. Des querelles politiques et religieuses déchiraient alors les cantons suisses : la passion de parti lui inspira, en 1846, un volume de poésies où il est question des jésuites et de *l'araignée de Rome*; mais, dans ce genre inférieur de la poésie politique, M. Gottfried Keller n'a pas atteint la réputation d'un Herwegh ou d'un Freiligrath. Ses poésies complètes, réunies en 1883, renferment quelques pièces que l'on pourrait citer, par exemple son *Gueux*, dans le goût de Callot; elles n'ont obtenu toutefois qu'un succès d'estime. Après cette incertitude des premiers débuts, M. Gottfried Keller devait bientôt trouver sa voie. En 1848, il retournait en Allemagne pour y compléter ses études aux frais du gouvernement cantonal. Il séjourna à l'université d'Heidelberg, puis à Berlin plusieurs années, et composa dans cette ville son premier roman sous le titre bizarre : *le Vert Henri, der Grüne Heinrich*[1].

Publié en 1854 et 1855, ce roman a paru sous une nouvelle forme et avec un nouveau dénouement en 1879. C'était d'abord un récit, ce sont maintenant des confessions que fait le héros lui-même.

1. Nom donné au héros, à cause de la couleur du costume qu'il portait tout enfant.

Dans leurs classifications légèrement pédantes, les Allemands dénomment cette forme littéraire le *Ich-Roman*, roman du *moi* (par opposition à l'*Er-Roman* ou roman du *lui*), quand c'est l'auteur qui parle de lui-même au lecteur. Sous couleur de fiction, M. Gottfried Keller a écrit dans ce livre ses Mémoires de jeunesse; non que tous les détails et tous les épisodes en soient exactement vrais, mais un fond réel leur sert de canevas.

Les premiers chapitres offrent une peinture des mœurs nationales. Fille d'un pasteur de campagne, demi-paysan, demi-lettré, la mère du Vert Henri a épousé un maître tailleur de pierres du nom de Lee et vient se fixer avec lui à Zurich. Lee, homme d'énergie, et dont l'initiative s'exerce au milieu d'une démocratie où l'État n'a d'autre fonction que de protéger la liberté de tous, exhorte les ouvriers, ses compagnons, à unir leurs forces et leurs ressources, à organiser des sociétés d'assurances, à fonder des écoles, des bibliothèques populaires : pour mieux corriger en eux la grossièreté native, il les dresse au jeu de la scène et les exerce à déclamer les pièces de Schiller. C'est une société démocratique qui tend à s'élever, qui aspire à plus de culture et de politesse. Cependant Lee pousse ses propres affaires avec la même fougue; il devient architecte et se voit en passe de faire fortune. Mais, bientôt usé par tant d'activité et d'entreprises, il meurt dans la force de l'âge et laisse dans une situation précaire sa femme et son tout jeune enfant. Dévorée de soucis d'avenir,

la veuve se trouve aux prises avec le redoutable problème de l'éducation et se heurte à un caractère énigmatique et obstiné.

On a comparé au *David Copperfield* de Dickens cette partie du *Grüne Heinrich* où l'auteur retrace son enfance. Mais M. Gottfried Keller cherche moins à émouvoir notre sensibilité, par le récit de ses jeunes chagrins, qu'à nous montrer à nu une âme d'enfant. En cet essai de psychologie, il laisse entrevoir d'abord comment, dans l'intelligence qui s'éveille, tout prend forme et figure : l'enfant est incapable de concevoir des idées abstraites, et, lorsqu'on lui parle de Dieu, il l'imagine sous un étrange aspect :

Sur le toit (de l'église voisine) il y avait un petit clocher élancé, terminé en pointe d'aiguille, et dans lequel était suspendue une petite cloche. Quand, à l'heure du crépuscule, la clochette tintait, ma mère me parlait de Dieu et m'apprenait à prier. Je demandais : Qu'est-ce que Dieu? Est-ce un homme? Et elle répondait : Non, Dieu est un esprit. Le toit de l'église s'enfonçait peu à peu dans l'ombre grise, la lumière grimpait au sommet du petit clocher jusqu'à ce qu'enfin elle étincelât sur le coq d'or qui formait la girouette, et un soir je me trouvai soudain dans la foi certaine que ce coq était Dieu.

Et dans le domaine de la volonté nous voyons se manifester de bonne heure chez Henri Lee cette opiniâtreté soudaine, ces lubies et ces suggestions perverses, que chacun de nous retrouverait dans ses propres souvenirs pour peu qu'il ait de sincérité ou de mémoire. Car il y a en chaque homme, même

parmi ceux qui sont réputés les meilleurs ou les moins mauvais, un germe de malignité que la théologie fait remonter au péché originel, et que la science explique par une hérédité d'animalité primitive, de barbarie ancestrale ou de dégénérescence. Henri Lee est possédé par un mauvais démon, un kobold boudeur et ombrageux, qui fausse sa volonté et endurcit son cœur. Il aime sa mère, il est capable de dévouement et de remords, mais ne pourrait se montrer bon et tendre dans une intimité douce. Cette fatalité d'un caractère qui pèse sur toute une vie a fort préoccupé M. Gottfried Keller; il en a fait le sujet d'une de ses nouvelles, *Pancraz der Schmoller*[1].

Henri Lee, que d'inexplicables malentendus éloignent de sa mère, se transforme en amoureux sentimental quand vient l'âge de la passion; nos caractères varient, en effet, avec les circonstances, et tel peut se montrer à la fois fils cruel et amant dévoué. Toujours flottant en ses désirs, d'une volonté toujours hésitante, Lee aime également une jeune fille et une jeune veuve, ou plutôt ce qu'il aime, c'est l'amour même : « Je pensais toujours à Anna, et j'aimais pourtant à me trouver près de la belle Judith, car, à cet âge d'inconscience, je prenais volontiers une femme pour une autre ». La délicate figure d'Anna est esquissée d'après les modèles romantiques. Sa grâce trop frêle n'est pas faite pour

1. *Die Leute von Seldwyla.*

vivre. Elle pâlit bientôt, la pauvre fille, et il passe près d'elle des heures silencieuses, tenant sa main fluette, tandis que les lèvres de la bien-aimée ébauchent un triste sourire. Et quand vient le printemps, elle paraît encore plus pâle. C'est à peine si, par les tièdes après-midi de mai, on peut la transporter à sa fenêtre, d'où le regard plonge, à travers les lauriers roses, sur le lac argenté. Elle meurt et il la revoit étendue sur le lit funèbre :

Peu différent de ce qu'il était, mais les paupières baissées, son visage pâle *semblait toujours sur le point de se colorer d'une rougeur légère*, sa chevelure brillait fraîche et dorée, et ses petites mains blanches, croisées sur le vêtement blanc, tenaient entre les doigts un bouton de rose... Je vis bien tout cela, et, en une si triste circonstance, j'éprouvai une sorte de sentiment d'orgueil à contempler devant moi une bien-aimée de ma jeunesse morte et si poétiquement belle...

Les heures fuyaient, et je ne pourrais dire ce que je pensai ni ce que j'éprouvai. Le silence était si profond, que je croyais entendre bruire les vagues de l'éternité : la blanche jeune fille immobile était étendue là, et les fleurs diaprées du tapis semblaient croître sous la lumière douteuse. L'étoile du matin se levait, et le lac reçut son reflet. J'éteignis la lampe en l'honneur de l'étoile, afin que l'astre fût l'unique lumière de mort, puis je m'assis dans un coin obscur, et je vis la chambre s'éclaircir peu à peu. Avec le crépuscule, qui fit place aux lueurs du matin de l'or le plus pur, la trame de la vie semblait frissonner autour de la figure silencieuse, jusqu'à ce que les traits parussent très nets dans le jour brillant. Je me levai, et me tins debout, près du lit, et à mesure que ses traits s'éclairaient, je prononçai son nom doucement, comme un souffle ; un silence de mort régnait, et lorsque je touchai sa main, en hésitant, je retirai la mienne avec effroi... car la main était glacée comme une poignée de terre humide.

La vie cruelle effacera peu à peu la poésie de ce souvenir. Le choix d'une carrière s'imposait à Henri Lee. Un goût qu'il avait pour le dessin lui fit croire qu'il était appelé à devenir un grand peintre, et il résolut de visiter cette Allemagne qui lui apparaissait, à travers ses poètes, comme un monde enchanté. Mais après quelques années d'études, il s'aperçoit qu'il a pris pour un talent des velléités et des fantaisies, et qu'il n'est pas de ces artistes privilégiés auxquels un Dieu accorde d'exprimer ce qu'ils souffrent. Aimer la muse ne suffit point, il faut encore être aimé d'elle, maîtresse capricieuse, dont le dédain et les froideurs désespèrent et dégoûtent de vivre. Henri Lee est du nombre de ces *ratés* qui peuplent le monde; mais il ne se laisse pas abuser, comme tant d'autres, par ces flatteuses illusions de l'amour-propre qui nous cachent les bornes infranchissables de notre médiocrité. Il se croyait né pour la gloire et les œuvres supérieures : au lieu des couronnes rêvées, il ne cueille que le fruit amer de l'expérience.

A l'inquiétude d'une vocation manquée s'ajoutaient les anxiétés de la vie matérielle. Il avait non seulement dépensé en vaines études le temps précieux de sa jeunesse, mais entamé les dernières ressources de sa mère. Celle-ci vivait dans la solitude, en proie à l'intime torture des âmes tendres qui se sentent impuissantes pour le bonheur de ceux qu'elles aiment. Sa Bible la sauve du désespoir, mais parfois, à la tombée de la nuit, elle appuie la tête sur sa

main, perdue dans les noirs regrets, se reprochant d'avoir imaginé, en sa naïve tendresse, que son fils était un génie, de l'avoir abandonné, sans direction, à des caprices de dilettante, d'avoir compromis tout son avenir. Par la négligence qu'il met à lui écrire, Henri Lee achève de déchirer le cœur de la vieille femme. Il revient, mais trop tard; sa mère est à l'agonie; il lui ferme les yeux et s'abîme dans les repentirs inutiles.

On ne saurait imaginer d'impression plus mélancolique que celle de ce récit, sans ironie ni amertume, du naufrage de deux destinées. M. Gottfried Keller donne à ses tristes confessions un cadre lugubre; elles s'ouvrent par la description d'un cimetière, et il y a dans le roman huit ou neuf tableaux de cimetières ou de funérailles. L'auteur nous promène à travers le champ des morts, tantôt par une glorieuse journée d'été, lorsqu'un concert d'insectes, aux ailes frémissantes, bourdonne parmi les jasmins odorants, au-dessus du silence des tombeaux et des siècles, tantôt par un soir d'automne trempé de pluie, par un ciel lourd et nuageux qu'une bande d'un rouge de feu déchire vers le couchant et qui éclaire de ses reflets empourprés les pierres tombales. Afin de nous rendre encore plus présente l'infinie vanité de tout, et cette mort dont nous portons, sous forme de squelette, l'image en nous-mêmes, le *Grüne Heinrich*, dans son mince bagage, emporte un crâne vide, qui orne son atelier, grimace sur sa table, et que

son hôte lui lance sur les talons, le jour de son départ, si bien que la tête de mort roule de marche en marche, avec un fracas sinistre.

A ces peintures et à ces contrastes, il est aisé de reconnaître une réminiscence de Jean-Paul, qui n'est lui-même qu'un imitateur de Laurence Sterne, dont tant d'écrivains allemands nous ont laissé de si médiocres copies. Mais à Sterne comme à Shakspeare ils ont surtout emprunté le désordre et l'incohérence. Dans un monde sans contours arrêtés, l'esprit allemand, naturellement informe, se meut à l'aise. Nous ne saurions nous accommoder de cette absence de composition, habitués que nous sommes à la régularité latine et aux belles ordonnances classiques. Nos auteurs français cherchent toujours à satisfaire plus ou moins ce goût du public, tandis que l'écrivain allemand paraît souvent n'écrire que pour se raconter à lui-même son rêve intérieur. Débarrassé des épisodes romanesques, des digressions sur la théologie, le libre arbitre et l'immortalité, le *Grüne Heinrich* n'est pas dénué d'intérêt psychologique. Ses défauts passent pour des qualités aux yeux des lecteurs, il a fait battre plus d'un cœur sentimental, et les critiques d'outre-Rhin savent y découvrir de singulières beautés [1].

1. F.-T. Vischer, *Altes und Neues*. — *Gottfried Keller, ein literarischer Essay*, von Otto Brahm.

II

En racontant ses vains efforts pour devenir un peintre, M. Gottfried Keller, dès l'âge de vingt-trois ans, avait trouvé sa voie d'écrivain. Il quitta Berlin, revint en Suisse près de sa mère, et exerça les fonctions de chancelier du canton de Zurich (*Staatsschreiber*), qu'il quitta pour s'adonner entièrement aux lettres. En 1875, il réunissait en quatre volumes sous ce titre : *les Gens de Seldwyle*, une série de nouvelles dont les premières avaient paru en même temps que le *Grüne Heinrich*, et qui ont fondé son renom littéraire. Après le roman de caractère, il écrit le roman de mœurs; pour employer une expression bien germanique en sa lourdeur, il passe du subjectivisme à l'objectivisme, c'est-à-dire qu'au lieu de s'étudier lui-même, il observe et décrit le monde qui l'entoure.

Les Gens de Seldwyle ont plu tout d'abord par la nouveauté. Mais en littérature il y a peu d'œuvres spontanées ; les auteurs s'engendrent comme dans les généalogies de la Bible. En écrivant ses *Confessions*, M. Gottfried Keller s'était inspiré des romans de Jean-Paul et du *Wilhelm Meister* de Gœthe ; par ses nouvelles, il se rattache étroitement à son compatriote Jérémie Gotthelf, un des précurseurs du réalisme. Le goût réaliste est un des traits du caractère national, tel que les mœurs démocratiques ont contribué à le façonner. Il y a, en effet, affinité, harmonie préétablie, entre la démocratie et le réalisme ; tant par les

peintures matérielles que par le choix des personnages, il reflète la vie populaire de même que le genre classique exprimait l'urbanité d'une aristocratie de salon.

C'est une figure intéressante que celle du pasteur Bitzius (1797-1854), plus connu sous le pseudonyme littéraire de Jérémie Gotthelf. Il a laissé une vingtaine de volumes, encore aujourd'hui lus et goûtés en Suisse et en Allemagne. Il imitait les romans rustiques de Pestalozzi, destinés à l'éducation du petit peuple, mais il en modifiait singulièrement la forme et le ton. Sous l'influence des idées de Rousseau, Pestalozzi considérait les paysans comme de nobles âmes accidentellement corrompues par une mauvaise éducation; Gotthelf, moins chimérique, avait observé leur grossièreté native et foncière. Ce Bossuet champêtre, s'adressant à des esprits à peine éveillés, ne tombe pas dans l'erreur des prédicants de village, qui déversent, en flots d'éloquence, sur leur auditoire somnolent, la réfutation d'hérésies inconnues, ou de dogmes incompréhensibles. Il captive, au contraire, l'attention de son public, en plaçant sous les yeux les images, et sous le nez les odeurs les plus propres à secouer tout engourdissement. Les valets de charrue et les filles de ferme qu'il met en scène, plantés entre des pots cassés et de vieux balais d'écurie, exhalent un vague parfum de fumier. Gotthelf pourrait prendre pour devise ce vers d'un poète réaliste de l'antiquité :

Hominem pagina nostra sapit...

La crudité de son langage fait penser à nos écrivains de l'école naturaliste ; mais il en diffère absolument d'esprit et de tendance. Loin de chercher ses inspirations dans le matérialisme et le pessimisme, il ne flatte la bassesse du goût populaire que pour corriger les passions mauvaises, prêcher une morale rude et répandre le Décalogue. Ses nouvelles sont autant de paraboles tirées, comme celles de l'évangile, de la vie rustique. On y trouve un vif sentiment de la nature alpestre, et la langue, mêlée de patois suisse, a les qualités de simplicité et d'énergie des dialectes populaires : mais Gotthelf manque de goût, non pas tant à cause de la vulgarité de ses personnages, que par un constant souci de prédication. On peut, à ce point de vue, rapprocher de son œuvre celle de Berthold Auerbach, le délicat conteur de la Forêt-Noire : Auerbach moralise également à sa façon ; au lieu d'un verset de l'évangile, c'est une proposition de Spinoza qui servirait d'épigraphe à chacune de ses œuvres. Dans ses procédés réalistes, M. Gottfried Keller se rattache plus étroitement à Jérémie Gotthelf, bien qu'il soit étranger à toute préoccupation religieuse ou métaphysique, car si l'auteur des *Gens de Seldwyle* est un moraliste, c'est à la façon des satiriques.

Qu'est-ce donc que Seldwyle? « Ce mot signifie dans l'ancienne langue un endroit délicieux et inondé de soleil : la petite ville de ce nom est, en effet, située quelque part en Suisse ; son vieux corset de murailles et de tours l'enserre, comme il y

a trois cents ans, mais elle se trouve heureusement située, au milieu des campagnes verdoyantes, au midi, à l'abri du moindre vent âpre; aussi d'assez bonnes vignes croissent-elles autour du vieux rempart, tandis que plus haut, sur la montagne, des forêts s'étendent à perte de vue. » Si l'on contemple la petite ville des hauteurs avoisinantes, comme elle paraît paisible et poétique, avec ses horizons dormants! Pourtant elle est peuplée de philistins aux sentiments bas, aux pensées mesquines et plates :

Below me there is the village, and looks how quiet and small!
And yet bubbles o'er like a city, with gossip, scandal and spite[1].

Seldwyle est, en effet, un Carpentras ou un Landernau, le Yonville-l'Abbaye de Gustave Flaubert, le Middlemarch de George Eliot. A travers les rues tortueuses, où l'herbe encadre les pavés, M. Gottfried Keller nous fait pénétrer dans les maisons noircies par le temps, les tristes échoppes, les chambres obscures et étouffées. La vieille fille à sa fenêtre, entre une cage à serins et un pot de géraniums, cesse de dévider son fil, et aplatit son nez contre les vitres verdâtres, au moindre bruit insolite qui pique sa curiosité microscopique toujours à l'affût, et vient rompre l'écœurante monotonie de la vie journalière. Voit-on passer quelque étranger, quelque bête inconnue, âne, bœuf, chien ou cheval, il n'en faut pas davantage pour mettre la ville en

1. Tennyson, *Maud*.

rumeur. Mais d'ordinaire les gens de Seldwyle en sont réduits à s'occuper les uns des autres. Chacun se livre sur son voisin à une minutieuse et perpétuelle enquête, se réjouit de toute mésaventure qui accable autrui, s'afflige des destinées prospères, comme si elles s'accomplissaient à ses propres dépens. Et quand la chronique locale ne fournit pas assez de nouveautés, ces gens à imagination féconde inventent de nouveaux sujets de calomnie ou de médisance. La politique achève d'alimenter les haines, car les Seldwyliens se montrent « gens de parti passionnés, grands reviseurs de constitutions et élaborateurs d'amendements ». La petite cité démocratique a aussi sa lie, ses *outlaws*, ses anarchistes tapis dans leurs antres et leurs repaires, au fond des cabarets à l'odeur nauséabonde, dont les murs gardent l'empreinte des têtes graisseuses : là se réunissent avocats sans cause, négociants sans clientèle, petits employés congédiés, agents infidèles, littérateurs incompris, « prêts à noyer de leurs mains malpropres, dans le déluge universel, la mauvaise étoile qui les poursuit depuis des années ». Telle est Seldwyle et tels sont les Seldwyliens.

Entre toutes ces nouvelles réunies sous le titre commun de *die Leute von Seldwyla*, la plus célèbre, celle qui a consacré la réputation de M. Gottfried Keller est intitulée *Roméo et Juliette au village*. Elle a valu à l'auteur le titre un peu ambitieux de « Shakespeare de la nouvelle », que M. Paul Heyse lui a décerné dans un sonnet. C'est l'histoire de

deux amants en sabots, séparés, comme ceux de Vérone, par des haines de famille. — Un beau jour d'automne, dans les environs de Seldwyle, deux paysans labourent, vont et viennent derrière leur charrue et chacun empiète peu à peu sur le champ abandonné qui deviendra bientôt le sujet de leur querelle et l'occasion de leur ruine. Près du champ, leurs enfants jouent; Juliette a cassé sa poupée, Roméo s'est emparé de la tête, où il enferme une grande mouche bleue, en bouchant l'orifice avec des brins d'herbe :

Les enfants tinrent la tête de la poupée par les oreilles et la posèrent solennellement sur une pierre, en sorte que, par son bourdonnement, elle ressemblait à une tête prophétique; et tous les deux, enlacés, écoutaient dans un profond silence ses oracles et ses fables. Mais tout prophète inspire l'effroi et l'ingratitude; le peu de vie, dans cette figure grossière, excita l'instinctive cruauté des enfants, et ils se décidèrent à enterrer la tête. Ils creusèrent donc un trou et l'y posèrent sans demander l'avis de la mouche captive, et élevèrent sur cette tombe, avec de petites pierres, un monument important. Puis ils éprouvèrent un certain effroi d'avoir enterré quelque chose ayant vie et figure, et s'écartèrent assez loin de cet endroit sinistre. La fillette, fatiguée, se coucha sur le dos, à une place couverte d'herbes vertes et se mit à chanter quelques mots, toujours les mêmes, sur un ton monotone... Le soleil pénétrait dans sa bouche ouverte, éclairait ses petites dents d'un blanc éclatant et brillait à travers ses lèvres rondes et purpurines.

Cette gracieuse scène d'enfants sert de prologue à la tragédie. Les années se passent, la haine éclate entre les pères, une haine de paysans, ruminée nuit et jour. Ils se rencontrent sur un pont de bois,

s'élancent l'un contre l'autre ainsi que deux boucs furieux, les têtes s'entre-choquent, les poings se crispent. Leurs deux enfants ne les peuvent séparer qu'épuisés et meurtris, après une lutte acharnée. Puis viennent les procès, finalement la ruine et la noire misère. Le fils et la fille, qui s'aiment, n'ont pas le courage d'affronter une vie incertaine et menacée. Mais, avant de mourir ensemble, ils se donnent la joie d'un dernier jour de fête, revêtent leurs meilleurs habits et se rendent à la kermesse voisine :

Ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne et marchèrent silencieux, l'un à côté de l'autre, à travers les champs et les plaines; c'était une belle matinée de dimanche en septembre; pas un nuage n'était visible au ciel, une légère gaze vaporeuse, épandue sur les montagnes et les forêts, rendait la contrée plus mystérieuse et plus solennelle, et de tous côtés sonnaient des cloches d'église : ici, le tintement harmonieux et profond d'un bourg riche; là, les deux clochettes bavardes d'un pauvre petit village. Les deux amoureux oublièrent ce qui devait se passer à la fin du jour, ils s'abandonnaient à une joie sans paroles, respiraient, sous leurs habits de fête, libres de se promener tout le long du dimanche, comme deux heureux qui s'appartiennent légitimement; tout bruit qui retentissait dans le silence dominical ou tout cri éloigné trouvait dans leur âme un tremblant écho...

Quand la nuit fut venue, ils s'arrêtèrent à une auberge perdue dans la montagne, où les paysans les plus pauvres avaient coutume de se réunir; là, le petit violoneux bossu, au nez d'aigle, aux longs cheveux noirs, une branche de sapin vert passée dans son chapeau, raclait des valses frénétiques. A la fin, lasse de danser, la foule sort et s'ébranle

comme une noce joyeuse que précède le gai ménétrier. Bientôt les deux jeunes gens se séparent de la bande, dont les cris et les chants s'éteignent peu à peu. Au bord de la rivière, ils aperçoivent une barque chargée de foin odorant, qui leur servira de lit nuptial. Ils s'y élancent, ils la détachent; la barque suit à l'abandon le fil de l'eau :

Le fleuve traversait tantôt de hautes forêts obscures, qui le couvraient de leur ombre, tantôt un pays découvert, tantôt des villages silencieux, tantôt des chaumières isolées : ici la force du courant s'arrêtait, le fleuve ressemblait à un lac tranquille, la barque bougeait à peine; plus loin le courant grondait à travers les rochers et laissait rapidement derrière lui les bords endormis : dès la première aurore, une cité avec ses clochers sortit de l'horizon de l'eau d'un gris d'argent. La lune d'un rouge d'or, à son déclin, traçait une route étincelante qui remontait le courant, et vers cette route de lumière la barque s'avançait en obliquant. Comme elle approchait de la ville, dans le froid de cette matinée d'automne, deux ombres pâles étroitement enlacées glissèrent du haut de la masse obscure dans les flots glacés...

On voit par ce dénoûment combien M. Gottfried Keller s'éloigne de Jérémie Gotthelf et de sa prédication piétiste. Dans un sujet aussi banal que le suicide d'une grisette de village et d'un garçon de ferme, il a voulu peindre l'obscur instinct de l'amour, qui ne sait pas s'exprimer en belles phrases, mais qui éclate en un acte désespéré; il a voulu nous apprendre comment battent les cœurs simples. Ce récit est goûté en Allemagne comme le sont parmi nous les pastorales de George Sand : il compte parmi les chefs-d'œuvre de ces *Dorfgeschichten*, ou nouvelles

villageoises, aujourd'hui si répandues chez nos voisins, qu'on y compte toute une classe d'écrivains dénommés *Dorfgeschichtler*.

D'autres nouvelles de ce recueil ont un ton franchement humoristique : parfois même l'auteur abonde dans la bouffonnerie et dans la farce, et ses sujets pourraient servir de thème à des pièces selon le goût de M. Labiche[1]. Ou bien encore il fait la satire de ses compatriotes[2]. Une des nouvelles les plus plaisantes est celle où il raille la préciosité littéraire et le réalisme niais chez les écrivains suisses[3]. De beaux esprits, académiciens de canton, feuilletonistes de gazette locale, conférenciers de salle de danse, commis-voyageurs épris de littérature allemande, viennent de fonder à Seldwyle une société de gens de lettres, et rêvent d'ouvrir une nouvelle ère de *Sturm und Drang*, d'orage et d'assaut. Grands lecteurs de journaux, grands consommateurs de revues, ces modernistes ignorent les meilleurs livres. En leur qualité de gens de lettres, ils honnissent la morale bourgeoise, considèrent comme un devoir professionnel d'étudier la psychologie dans les mauvais gîtes, colportent des cartes transparentes et font des mots. Il y a parmi ces génies un naturaliste consciencieux, Viggi Störteler, toujours en quête de descriptions d'après nature, toujours à l'affût du document humain. Passant un jour à côté d'une

1. Ainsi le conte intitulé : *der Schmied seines Glückes*.
2. *Kleider machen Leute*.
3. *Die missbrauchten Liebesbriefe*.

ornière, il s'arrête, transporté d'admiration, tire aussitôt son carnet et prend les notes suivantes :

Motif pour une nouvelle villageoise : sillon creusé par une roue de charrette, à moitié rempli d'eau, où nagent des petites bêtes aquatiques. Chemin creux, terre humide, d'un brun sombre. Une eau rougeâtre, ferrugineuse, remplit aussi les empreintes des pas. Grande pierre dans le chemin, récemment écornée comme par des roues de charrette.

Plus loin, il rencontra une pauvre paysanne, l'arrêta, lui donna quelque menue monnaie, et la pria de rester quelques instants tranquille. L'examinant des pieds à la tête, il écrivit : « Apparence rude, pieds nus, poussière des routes jusqu'au-dessus des chevilles, jupon à raies bleues, corsage noir, reste d'un costume national, tête enveloppée dans un foulard rouge à carreaux blancs. » Mais soudain la fille se mit à fuir à toutes jambes, comme si elle avait le diable sur les talons. Viggi la suivit curieusement du regard, et se hâta d'écrire : « Délicieux, figure démoniaque, nature élémentaire ! » Quand elle eut couru assez loin, la fille s'arrêta et regarda derrière elle ; voyant qu'il continuait à écrire, elle lui tourna le dos, et se frappa plusieurs fois avec le plat de la main, derrière les hanches, puis disparut dans la forêt.

Par un heureux sort qu'il ne mérite pas, ce minutieux observateur de la nature insignifiante a épousé une blonde ménagère, qui a du bien, un pied charmant, et qui file à son rouet tout le long du jour, mais dont l'éducation tant littéraire que scientifique laisse à désirer. Aussi lui met-il entre les mains un traité d'anthropologie, et afin de mieux l'initier à l'expression des beaux sentiments, il fait un voyage et se propose d'échanger avec elle une correspondance amoureuse qu'il publiera peut-être un jour. N'est-ce pas là un des travers de l'homme de lettres, pour qui les sentiments ne valent que par le tour

qu'on leur donne, qui tient aux mots plus qu'aux choses, et qui ne traverse les passions que pour en orner sa phrase ou en colorer sa période? Cruel embarras de Gritli, inexperte à ce jargon précieux. Elle s'adresse à un professeur de beau langage, qui lui fournit le brouillon de ses épîtres, mais qui s'enflamme à ce commerce de rhétorique. Le mari s'étant à la fin aperçu de la fraude, divorce pour épouser un bas-bleu. Il est berné de tous les Seldwyliens. Cependant Gritli et son maître de style vivront en heureux époux, et cela sans le secours des revues, des feuilletons et des belles-lettres.

Comme pendant à cette caricature de l'homme de lettres, M. Gottfried Keller, dans une autre nouvelle [1], a tracé le portrait de la *femme intellectuelle* de bas étage, Mlle Züs Bünslin, repasseuse érudite et dévote, lauréate des concours scolaires, aussi bornée que vaine de sa science de perruche, et la cervelle tout enflée d'idées générales. Viggi Störteler composait des nouvelles réalistes, Mlle Züs écrit des petits traités idéalistes : *Sur l'utilité d'un lit de malade. — Sur la mort. — Sur l'effet salutaire du renoncement. — Sur la grandeur du monde visible et le mystère du monde invisible. — Sur la vie de campagne et ses joies. — Sur la nature. — Sur les rêves. — Sur l'amour. — Quelques mots sur l'œuvre de rédemption du Christ. — Trois points de justice envers soi-même. — Pensées sur l'immortalité.* Assise à côté

1. *Die drei gerechten Kammacher* (les Trois honnêtes fabricants de peignes).

d'une cathédrale de carton en miniature, dressée à sa gloire par un apprenti relieur, elle éblouit et endoctrine trois prétendants, ouvriers en peignes, séduits par sa dot, qui s'élève à quelques centaines de florins. Comme aucun goût ne l'entraîne plutôt vers celui-ci que vers celui-là, le succès d'une course décidera lequel des trois épousera l'infante et possédera la boutique. Tous les habitants de Seldwyle s'assemblent sur le passage des coureurs; mais le plus avisé attend que les deux autres soient partis et demeure sous un arbre à caresser Mlle Züs. Elle, oubliant ses petits traités d'édification, se laisse renverser sur l'herbe tendre, semblable au hanneton couché sur le dos, qui ne sait plus se relever, et l'amant sort ainsi vainqueur d'un combat dont Züs Bünzlin est le prix.

Il aurait fallu traduire en entier *les Trois honnêtes fabricants de peignes*, pour donner une idée de l'*humour* de M. Gottfried Keller, mais le comique en est si violent, et les personnages en sont si bas, que nos lecteurs ne pourraient supporter ce récit. Notre auteur s'y montre âpre moraliste des faubourgs populaires, et c'est d'après ce pauvre monde qu'il a dessiné ses grotesques.

III

Entre les œuvres les plus récentes de M. Gottfried Keller, nous choisirons le petit volume intitulé *Sept Légendes*, qui nous sortira de cette société d'ouvriers

en peignes, d'apprentis tailleurs, d'auneurs de drap, de commis et de repasseuses, en un mot, de tous les Philistins de Seldwyle, qui, à la longue, donnent des nausées. Le thème de quelques-unes des légendes est emprunté à des textes du moyen âge, où l'auteur s'est efforcé de découvrir un sens réaliste et païen; d'autres sont de pure invention. En exposer l'analyse serait parfois malaisé, à cause de la liberté du sujet[1], et présenterait, en outre, l'inconvénient de disperser l'attention sur trop d'ouvrages variés. Mieux qu'une analyse, le passage suivant[2] permettra d'entrevoir, à travers le voile gris de la traduction, la couleur et l'enluminure de ces courts et gracieux récits.

C'était un grand jour de fête au ciel : en de pareils jours, bien que le fait ait été contesté par saint Grégoire de Nysse, mais maintenu comme certain par saint Grégoire de Nazianze, la coutume était d'inviter les neuf Muses, qui passaient le reste du temps en enfer, et de les laisser entrer au paradis pour qu'elles prêtassent leur concours à la fête. On les traitait bien, mais les cérémonies une fois terminées, il leur fallait retourner à leur premier séjour.

Lorsque les danses et les chants eurent été exécutés, la foule céleste se mit à table et les Muses prirent la place qu'on leur avait réservée :

Elles étaient presque intimidées les unes à côté des autres et regardaient autour d'elles avec leurs yeux d'un noir de feu ou d'un bleu sombre. La diligente Marthe, dont parle l'évangile, les servait. Elle avait noué autour de sa taille

1. *La Nonne et la Vierge, la Vierge et le Diable.*
2. *La Petite Légende de la danse.*

son plus beau tablier et portait à son menton blanc une petite tache de suie : elle insistait amicalement pour que les Muses goûtassent à tous les bons plats. Les craintives dépouillèrent leur timidité lorsque sainte Cécile et d'autres femmes expertes en art s'approchèrent d'elles et les saluèrent joyeusement. Elles devinrent confiantes et la joie sereine régna dans le cercle des femmes. Musa était assise à côté de Terpsichore, et Cécile entre Polymnie et Euterpe, et toutes se tenaient par la main... Le roi David vint en personne et apporta une coupe d'or à laquelle toutes burent si bien qu'une douce gaîté les échauffait : plein de condescendance, il fit le tour de la table, non sans avoir caressé en passant le menton de l'aimable Erato. Lorsque l'animation fut à son comble, Notre chère Dame parut dans toute la splendeur de sa beauté et de sa bonté ; elle s'assit à côté des Muses et baisa tendrement sur les lèvres, sous sa couronne d'étoiles, la sublime Uranie, lui disant d'une voix douce en prenant congé d'elle, qu'elle n'aurait point de repos jusqu'à ce que les Muses pussent demeurer pour toujours dans le paradis.

Il ne devait pas en être ainsi. Afin de se montrer reconnaissantes de l'amitié et de la bonté qu'on leur témoignait, les Muses se concertèrent et se mirent à répéter, dans un coin retiré de l'enfer, un chant de louanges auquel elles s'efforcèrent de donner la forme d'un choral solennel, comme ceux qu'on chantait dans le ciel. Elles se partagèrent en deux chœurs chacun de quatre voix, dont Uranie dirigeait la partie haute et elles produisirent ainsi une remarquable musique vocale.

A la prochaine fête qu'on célébra dans le ciel, les Muses remplirent de nouveau leur office, et, saisissant le moment qui semblait favorable à leur projet, elles se réunirent et commencèrent leur chant sur un ton doux qui s'éleva bientôt puissamment. Mais, en ce lieu, il retentit d'une façon lugubre et même presque arrogante et rude, et il exprimait un tel accablement de regrets et tant de plainte qu'un silence plein d'effroi régna d'abord parmi le peuple des élus, qui écoutait : ils furent saisis de la douleur et de la nostalgie de la Terre, et, de toutes parts, éclatèrent en sanglots.

Un soupir infini traversa le ciel. Tous les Anciens et les

Prophètes accoururent consternés. Comme les Muses, dans leur bonne intention, chantaient toujours d'une voix plus mélancolique, le Paradis tout entier, avec les Patriarches, les Anciens et les Prophètes et quiconque avait foulé les vertes prairies, acheva de perdre contenance. A la fin la sainte Trinité en personne vint voir ce qui se passait et un long roulement de tonnerre réduisit au silence les Muses trop zélées.

Le repos et le calme furent rétablis dans le ciel. Mais les neuf sœurs durent le quitter et n'y purent jamais retourner depuis.

Ainsi le chant profane des neuf Muses a troublé les élus dans leur morne béatitude ; ces voix d'en bas ont éveillé chez les infortunés bienheureux le dégoût des joies célestes et l'infini regret du coin de terre où ils ont souffert, où ils ont vécu, où ils ont aimé.

Il resterait à justifier le titre de cette étude. Prise dans son ensemble, l'œuvre de M. Gottfried Keller, — le roman psychologique et macabre du *Grüne Heinrich*, la transposition du Roméo et Juliette de Shakespeare, les grotesques de Seldwyle, les fantaisies théologiques des sept légendes, — offre tous les caractères de l'*humour*, qui est justement fait de contrastes heurtés, de sentiment et de raillerie, de minutie d'observation, de caprice et de rêve et que l'on ne saurait définir qu'en des termes contradictoires.

Par le procédé de style et de composition, l'auteur des *Leute von Seldwyla* a des affinités avec nos réalistes. Il lui arrive de tomber dans le travers de Viggi

Störteler, l'homme de lettres naturaliste et documentaire aux dépens duquel il nous a fait rire, lorsqu'il dresse, par exemple, l'inventaire de la devanture d'un papetier et y joint cette remarque importante « qu'à sa porte, derrière une petite boîte à couvercle de verre qui avait essuyé les intempéries des saisons, était suspendu un bâton de cire que le soleil avait courbé ». Ailleurs, il décrira la marche d'une punaise grimpant le long d'un mur, ou bien il fouillera les poches, la garde-robe ou les tiroirs de ses personnages : comme il arrive d'ordinaire, son réalisme exagéré aboutit à la caricature; sauf quelques figures gracieuses, les femmes qu'il met en scène ont des têtes disproportionnées à leur taille, ou bien encore les nez s'allongent et s'inclinent démesurément vers des seins arrondis. Ses philistins ressemblent, pour la plupart, à des figures vues à travers des boules de jardin.

C'est un art aussi que la caricature, et l'on pourrait tracer les règles d'une esthétique du laid où des maîtres ont excellé. L'auteur de la *Cène* et de la *Joconde* nous a laissé des dessins de faces grimaçantes et monstrueuses : Mozart a écrit une symphonie burlesque pleine de dissonances; entre Phèdre et Monime, Racine a fait gambader ses plaideurs. On trouverait même dans la caricature un intérêt philosophique. Ne suffit-il pas de dévier ou d'accentuer quelque trait dans la figure humaine pour en faire jaillir la brute primitive, le singe dégénéré, ou bien, au contraire, l'être de race supérieure

et presque divine ? Le grotesque est encore de l'idéal, mais vu à l'envers et pris à rebours, de l'idéal déformé à plaisir et de parti-pris. Aussi un secret dégoût corrompt l'amusement qu'il nous cause, et ce genre inférieur achève de nous pénétrer d'une religieuse admiration pour la beauté.

Mais il y a, entre ce double idéalisme du beau et du laid, un moyen terme que notre comédie française a seule atteint, où l'homme n'est ni ange, ni brute, où l'élégance du langage et la courtoisie des mœurs dissimulent ce que nos vices habituels ont au fond de répugnant, même de hideux. Toutefois, les Allemands sont insensibles à ce comique tempéré qu'a produit en France la vie de cour et de salon. Ils ne goûtent le comique que s'il s'enfle jusqu'à la bouffonnerie, et c'est là justement ce qui a fait parmi eux la popularité des nouvelles de M. Gottfried Keller.

VIII

LE BONHEUR DANS LE PESSIMISME[1]

Un comité international vient de se fonder à Francfort-sur-le-Mein pour élever, à l'occasion du centenaire de Schopenhauer, qui aura lieu le 22 février 1888, un monument à sa mémoire. Ainsi s'accomplira cette prédiction que le philosophe s'adressait à lui-même :

Le monde m'élèvera un monument.

Le projet sera mis au concours entre les artistes de tous les pays. Dans une lettre adressée au *Times*[2], M. le professeur Noiré, l'un des promoteurs de l'entreprise, indiquait comment il concevait la composition de ce monument. C'était une opinion favorite de Schopenhauer qu'un buste convient seul à un homme de pensée, « qui sert l'humanité, ou

1. *Briefwechsel zwischen Arthur Schopenhauer und Johann August Becker*. Leipzig, 1883. *Briefwechsel zwischen Schopenhauer und Frauenstœdt*, *Memorabilien*.

2. *Times* du 9 octobre 1883.

avec la poigne, mais avec la tête ». On s'est donc proposé de lui dresser, à Francfort, son séjour préféré, en un endroit solitaire et ombragé, un buste colossal, et de graver sur le piédestal, comme figures symboliques, d'une part la Philosophie de l'Inde, la Sagesse des Védas; de l'autre, la Pensée occidentale, que Schopenhauer, dans son système, a unies comme deux sœurs. Une lettre de M. Max Müller exprimait la confiance que cet appel de M. Noiré trouverait écho en Angleterre, et un *leading article* du *Times*[1] rappelait en quelle haute estime Schopenhauer tenait le caractère anglais. C'est en effet de ce pays que sa réputation a commencé à se répandre, avant même qu'il fût connu de ses compatriotes : le public allemand, auquel il faut en toutes choses le temps de la réflexion, a mis trente ans, à l'apprécier. Nous pourrions signaler à notre tour combien Schopenhauer s'est inspiré du génie français, de nos auteurs du XVIIIe siècle et de nos physiologistes du XIXe[2]. Ce n'est que par sa langue et, en partie, par sa métaphysique qu'il appartient à l'Allemagne. « La patrie allemande, avait-il coutume de dire, n'a pas fait de moi un patriote. » Il expliquait dans l'introduction de sa thèse d'étudiant pourquoi il ne s'était pas engagé en 1813 : *Patriamque mihi Germania esse majorem.* Les susceptibilités nationales les plus ombra-

1. *Times* du 9 octobre 1883.
2. *Schopenhauer et la Physiologie française*, par M. Janet (*Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1880).

geuses n'ont point empêché des hommes éminents de divers pays de répondre à l'appel de M. Noiré. Dans ce comité, la France sera représentée par M. Renan, l'Inde par un rajah, Rámpál-Sing. Nulle adhésion ne pouvait être plus flatteuse pour un philosophe dont la vraie patrie serait plutôt sur les bords du Gange que sur les rives brumeuses du Mein et de la Sprée. Mais, comme disait le sceptique et irrévérencieux Jacquemont, « l'absurde de Bénarès et l'absurde de l'Allemagne n'ont-ils pas un air de famille ? »

Le moment serait d'autant mieux choisi pour élever un buste à Schopenhauer que sa philosophie, ainsi qu'il l'avait prévu, semble célébrer cette « courte fête entre deux longs espaces de temps où elle serait maudite comme un paradoxe ou mésestimée comme une trivialité ». Ce n'est pas que son système menace de devenir jamais populaire. Schopenhauer ne s'étonnait pas de voir le public de son temps se jeter avec avidité sur les *Mémoires de Lola Montès* et négliger *le Monde comme volonté et comme représentation*, qui, d'après l'auteur, exige au préalable, pour être clairement compris, d'abord une connaissance approfondie de Kant, ensuite une longue méditation du divin Platon, puis une initiation aux livres saints et à l'antique sagesse de l'Inde, enfin, outre cette laborieuse préparation, une lecture infiniment exacte et attentive de son œuvre entière, assidûment répétée deux fois. Aussi prévoyait-il que « plus d'un de ses lecteurs offrirait son livre relié

en chagrin à une amie savante, qui le mettrait sur sa toilette, » ou que, pis encore, ce prétendu lecteur « s'appliquerait à le critiquer ». Mais ce qui est devenu populaire dans l'œuvre de Schopenhauer, ce sont les pages du moraliste, le profond chapitre de la métaphysique de l'amour, ses boutades acrimonieuses contre les femmes et la doctrine pessimiste répandue à travers tous ses écrits : comme autrefois pour Byron et le byronisme, la mode s'en est mêlée, et l'on voit un dilettantisme de la douleur du monde, un dégoût métaphysique de la vie, un platonique renoncement aux illusions de l'amour se peindre sur des visages éclatants de jeunesse et de fraîcheur. Le nom de Schopenhauer est dans toutes les bouches; on le commente dans les chaires de philosophie, on le cite dans les salons. La littérature qui traite de son œuvre et de sa personne s'augmente chaque année, presque chaque mois. Sa correspondance avec Auguste Becker, récemment publiée, a été lue avec intérêt en Allemagne. Ce petit livre nous offre l'occasion de revenir sur une figure familière, l'une des plus originales dans l'histoire de la philosophie. Nous voudrions, à propos de ce pessimisme aujourd'hui si répandu, en marquer chez son fondateur la sincérité, les conséquences pratiques qu'il en a tirées, ainsi que les contrastes que présentent sur ce point sa doctrine et sa destinée

I

La querelle toujours pendante entre l'optimisme et le pessimisme, qui nous a valu tant de belles pages [1] et de si beaux vers, cette querelle est une de celles qu'on ne peut vider que sur le pré les armes à la main, car la question est, à proprement parler, insoluble et ne s'éteindra qu'avec la race humaine. Être optimiste ou pessimiste, comme l'établit M. Maudsley dans sa *Pathologie de l'esprit*, c'est, avant tout, affaire de tempérament ; or on ne saurait persuader à un tempérament qu'il a tort. Les mêmes aspects de la nature éveillent en nous des images gaies ou tristes, selon notre changeante humeur, qui résulte elle-même de notre constitution intime. Tel homme, par une nuit fourmillante d'étoiles, devant une vaste étendue de mer, ou une montagne aux pics inaccessibles, blanchis par les neiges, songe à la faiblesse de l'être perdu dans cette immensité, à l'étendue de ses désirs et aux bornes de sa destinée ; pris d'angoisse et de vertige, il s'écrie : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ! » Il aperçoit la vie qui s'écoule comme un torrent, entre des tombeaux et des ruines, sous un ciel d'orage. Tel autre, devant le même spectacle, ne songe qu'à fumer paisiblement son cigare, en rêvant

1. Voir l'étude que M. Caro a consacrée au pessimisme, *le Pessimisme au XIXe siècle, Leopardi, Schopenhauer, Hartmann* ; Hachette, 1879.

à ses affaires ou à ses plaisirs. Par une matinée de mai, un passant cueille une fleur et en orne sa boutonnière; mais le poète gémit : « Quand j'aperçois le plus jeune bouton de rose, je le vois en esprit s'épanouir dans une pourpre douloureuse, puis pâlir et se dessécher sous les vents : partout j'aperçois un hiver déguisé ». Même diversité de goûts et d'humeur à l'égard de nos semblables : ceux-ci s'étudient avec le même zèle à chercher des occasions de les haïr que ceux-là, des raisons de les aimer : les premiers se donnent la tâche facile de découvrir, même chez les meilleurs, des faiblesses et des ridicules; les seconds, optimistes bienveillants, s'appliqueront à signaler, jusque chez les créatures les plus dégradées, quelques traits qui les relèvent. Des sentiments si opposés se rencontrent en chacun de nous, soit que, jeunes et riches d'espérance, nous voyions l'avenir teint de rose : soit que, courbés sous le poids des chagrins, ou pliant sous le faix des années, nous jetions autour de nous des regards assombris par la pensée de la mort voisine. Selon l'âge et selon l'heure, selon l'état de notre bile et la circulation de notre sang, selon que le ciel se voile ou s'éclaire, selon la vertu d'un breuvage, selon la gaîté d'un repas, selon que le monde nous caresse ou nous offense, selon qu'une saine activité nous entraîne vers le monde extérieur, ou que nous nous laissons aller à un triste retour sur nous-mêmes, l'univers nous apparaît tantôt sous de noires couleurs, tantôt dans des teintes suaves, et

pourtant cet univers reste le même : c'est nous qui changeons.

Les habitudes de l'intelligence, le penchant de l'esprit, nous inclinent aussi vers l'un ou l'autre pôle de l'optimisme ou du pessimisme. Les esprits abstraits, systématiques, à idées générales, frappés de la marche de l'humanité prise en son ensemble, des résultats accumulés de la science et de ses applications, font de l'homme un dieu et de la théorie du progrès une religion : à ceux, au contraire, qui ne sauraient perdre de vue la réalité journalière qu'ils ont sous les yeux, qui considèrent, non plus l'ensemble, mais le détail, non plus l'homme, mais les hommes, chaque homme en particulier, qui voient ce pauvre dieu incapable de se maintenir seulement dans une humeur satisfaite, et, à travers la variété des circonstances et des temps, en proie aux mêmes misères, tourmenté des mêmes passions, à ceux-là, aussi bien que la jeunesse et l'épanouissement, la décadence et la mort apparaissent comme une loi d'airain de la nature immuable en sa féconde diversité.

Cette double disposition au pessimisme, on la trouve chez Schopenhauer, à la fois innée et nourrie par la méditation, développée par tous les dons d'un esprit supérieur. Des germes de folie héréditaire étaient en lui : parmi ses ascendants paternels, plusieurs moururent fous, son père se tua, dit-on, dans un accès d'humeur noire. L'antipathie que, dès son jeune âge, il manifestait à l'égard de sa mère,

authoress intarissable, bel esprit de salon, toujours amusée, du naturel le plus optimiste, prenant toutes choses en bonne part, interprétant tout à bien, cette antipathie tenait justement à des contrastes de caractère. Johanna Schopenhauer reprochait à son fils une éternelle plainte sur les maux inévitables. Irascible, soupçonneux et sombre, hanté d'appréhensions et d'angoisses sans cause, il s'imaginait parfois qu'il allait mourir.

Le temps où s'écoulait sa jeunesse était bien propre à lui fournir des aliments de pessimisme. Il naquit à la veille de la révolution française, le 22 février 1788. Un monde finissait, s'abîmait dans le sang. A ce bouleversement succédait en Europe une période de carnage organisé, une savante boucherie, réglée par le premier tacticien du monde. Robespierre et Bonaparte lui apparurent comme des fléaux de l'humanité, des tueurs d'hommes ; et pourtant il ne croyait pas qu'ils fussent plus mauvais que le premier venu, chacun ayant le même venin, la même morsure toujours prête, mais seulement moins d'occasions, moins d'énergie, moins de puissance.

Il suivit dès son enfance ses parents à travers l'Europe, et couvrit bientôt ses manuscrits d'amères réflexions. La chaise de poste traversait de vertes campagnes, des horizons riants fuyaient au loin, mais voici qu'au tournant de la route il apercevait une masure, et sur le pas de la porte, un paysan hâve. Cette vue lui ôtait tout plaisir. En 1804, il visita Lyon : de quelles atrocités ces places et ces

rues avaient été le théâtre! Pas un habitant qui n'eût à pleurer la mort violente de quelqu'un des siens. A Toulon, il vit le bagne et ses milliers de forçats. Dans les vastes cités il passait devant les repaires de la misère et du crime, parcourait avec une pitié qui lui serrait le cœur les maisons de fous, croyait entendre à la porte des hôpitaux, des chambres chirurgicales, les cris des patients et la plainte des moribonds. Dans les rues il voyait de maigres haridelles fouaillées avec une brutalité révoltante par des cochers sans entrailles. Des riches, rongés d'ennui, filaient en équipage devant les pauvres dévorés d'envie, suant la détresse. Tant de luxe étalé ramenait sa pensée vers un peuple de prolétaires, enfermés dans des ateliers désolés et malsains, voués à quelque tâche abrutissante. Ces pieuses dames qui sortaient du sermon les yeux baissés, ramenaient aussitôt sa pensée vers tant de créatures nécessaires en Occident pour sauvegarder la dignité du mariage et la pureté du foyer. Et chaque matin le journal lui apportait l'histoire de la veille, pas un jour ne s'écoulait, pas une heure, pas une seconde, où il n'y eût, en quelque coin de la terre habitée, des souffrances et des injustices sans nom, des vols, des ruines, des incendies, des pillages, des noyades, des pendaisons, des guerres et des pestes exerçant leurs ravages. Et l'histoire de chaque siècle ne diffère en rien de l'histoire de chaque jour. Les vents chassent les nuages et leur donnent mille formes bizarres et capricieuses, mais ce sont tou-

jours les mêmes nuages et toujours les mêmes vents ; et de même l'histoire est toujours la même : tout n'y est, sous mille formes, que confusion, absurdité, méchanceté, cynisme, hypocrisie. Est-il sûr seulement qu'une religion dont la morale est aussi pure que celle du christianisme ait causé parmi les hommes une amélioration morale bien décisive? Que d'atrocités commises en son nom! Il se demandait si l'antiquité avait rien produit qui surpassât en horreur les croisades, les guerres de religion, les auto-da-fé, les massacres du duc d'Albe, les bûchers de Genève et de Rome, l'extermination des peuples d'Amérique. Et le monde des vivants ui apparaissait c omme un hideux chaos qui n'a pas été débrouillé et ne le sera jamais...

Telles étaient les ténébreuses pensées qui hantaient le jeune philosophe élégant et cultivé, qui le suivaient jusqu'au milieu des fêtes mondaines, jusque dans le joyeux tourbillon d'un bal. Tandis que les couples valsaient, il priait la personne qu'il avait invitée de s'asseoir auprès de lui, il raisonnait avec elle des effets et des causes, et l'obligeait à convenir que tout est pour le plus mal dans le plus mauvais des mondes possibles.

Cette préparation de Schopenhauer au pessimisme est un pâle pastiche de la vocation du Bouddha dans sa poétique légende. Çakya-Mouni, fils de roi, élevé dans l'enceinte d'un palais, n'a jamais connu de la vie que des images pompeuses et riantes. A ses premières sorties, il rencontre successivement un

vieillard décrépit, un malade accablé de maux, et un mort. Il se fait expliquer ces aspects désolants de l'existence, réfléchit sur l'universelle illusion des hommes et va vivre en anachorète dans une forêt, pour fonder la religion du renoncement à tout. Schopenhauer ne s'est point retiré dans une forêt et n'a point donné l'exemple du renoncement à tout. Mais c'est sur ce fond de pessimisme convaincu que sa philosophie se déroulera. Ce qui la distingue tout d'abord c'est l'antipathie profonde pour le monothéisme hébraïque et islamique. Loin d'assigner à l'Intelligence la première place, il la considère comme purement physique, intimement liée au cerveau, subordonnée à la Volonté partout active, ouvrière infatigable de créations et de métamorphoses sans fin. Cette Volonté dont l'essence métaphysique nous échappe, nous apparaît dans le monde des phénomènes divisée avec elle-même, ne produisant que lutte et souffrance. D'une main invisible elle nous pousse comme un troupeau. C'est elle que nous ressentons en nous-mêmes, sous forme de désir, par conséquent de besoin, par conséquent de douleur sans trêve, elle qui, n'ayant nul souci de notre bien ou de notre mal, nous livre à tous les hasards.

Sur la foi de pareilles prémisses, on serait tenté d'inscrire à la première page de l'œuvre de Schopenhauer les mots de l'*Enfer* du Dante : « Quittez toute espérance ». C'est aussi la conclusion que certains disciples en ont tirée, exagérant, comme M. Bahnsen,

par exemple, son pessimisme « dans un misérabilisme du désespoir, où la vie n'est qu'un enfer sans issue; la connaissance, un piétinement sur place dans un cercle de contradictions sans fin[1] ». Mais le pessimisme de Schopenhauer se dérobe à ce résultat extravagant, et l'auteur en a tiré, pour son propre usage, toute une philosophie du bonheur.

II

On ne saurait nier qu'il n'y ait dans le pessimisme, pris comme les amers, à petite dose, une doctrine fortifiante, propre à développer le courage viril. Il convient à ceux qui ont une idée trop haute de la divinité, et, envers cette idée, un respect trop profond, pour supposer qu'une providence spéciale préside à de misérables querelles de fourmis âpres et vaniteuses. Il nous invite à compter sur notre propre valeur, il tient notre vigilance en éveil et nous prodigue, dans un monde où tout est péril, de salutaires avertissements. Il nous présente enfin l'adversité comme un état normal, et si nous échappons aux pires catastrophes, il nous excite à jouir d'autant plus des moindres biens qu'ils doivent nous paraître plus exceptionnels. « Car n'est-il pas plus agréable, a dit Bacon, de posséder un gracieux dessin sur un fond triste et solennel, que d'avoir un dessin sombre et

1. Hartmann, *l'École de Schopenhauer* (*Revue philosophique*, août 1883).

mélancolique, sur un fond aux couleurs claires et tendres? »

C'est la philosophie du bonhomme Sénèque, si gaiement exposée par Scapin : « Promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que l'on peut rencontrer,... et ce qu'on trouve qui n'est point arrivé, l'imputer à bonne fortune ». C'est aussi la philosophie du bonhomme Aristote, auquel Schopenhauer emprunte sa règle fondamentale de prudence et de sagesse : pour ne pas être très malheureux, la condition absolue, c'est qu'on ne désire pas être très heureux. Tout bonheur, en effet, est d'essence négative, et consiste en l'absence de peine. Loin d'aspirer à des félicités impossibles, que tout acte et toute pensée soient destinés à prévoir et à parer des dangers imminents ; car toute la science du bonheur consiste à se forger une cuirasse d'or contre les maux de la vie. Que chaque journée à peu près tranquille soit considérée comme une victoire, mais gare au lendemain, et que l'on s'arme de précautions! Et si vous ne trouvez autour de vous aucun sujet d'inquiétude, que cette tranquillité même commence à vous inquiéter : c'est qu'il se trame dans l'ombre quelque conspiration contre votre repos. De là les précautions infinies dont notre philosophe s'entourait et dont on peut lire le minutieux détail dans sa correspondance et chez ses biographes. Une délibération approfondie précédait chacun de ses actes ; il s'efforçait d'en mesurer les conséquences proches ou lointaines. S'il s'agissait de choisir une résidence,

entre mille autres soins, il s'informait si la ville était pourvue d'un bon dentiste, puisque, en fait de maux de dents, Aristote et Sénèque ne sont d'aucun secours.

A l'égard de ses semblables, il prenait les mêmes mesures qu'un voyageur au milieu d'une contrée infestée de brigands, ou qu'un médecin dans un hôpital de cholériques et de pestiférés; gardant toujours ses armes chargées, ne portant à ses lèvres que le verre qui lui appartenait en propre. Il soupçonnait ses proches, ses amis, son éditeur. Sans doute, il faut croire aux sentiments d'honneur d'un chacun; mais qu'on ait soin de lui en faciliter l'exercice! Grâce à son énergie, il sauva sa fortune compromise par la faillite d'un banquier. Il tenait infiniment à l'argent, pour l'indépendance qu'il assure. Point de tranquillité possible si l'on ne peut se réveiller chaque matin en s'écriant : « Ce jour est à moi! »

Ses règles et remarques touchant le monde témoignent de son insociabilité d'humeur :

Cachez soigneusement votre supériorité, crainte de vous faire des ennemis.

Un moyen de plaire, c'est de laisser chacun parler de soi. La conversation languit-elle, interrogez encore, donnez un peu d'eau à la roue, et pensez à autre chose.

Un entretien qui ne roule ni sur des intérêts personnels, ni sur la médisance, consiste d'ordinaire à échanger des lieux-communs avec une extrême satisfaction.

Si telle opinion vous blesse par sa sottise, à quoi bon la redresser ou seulement y contredire?

Que le ton naturel de votre langage soit celui d'une ironie calme et soutenue.

Fuyez toute intimité, si vous ne voulez vous livrer à quelque traître. Restez toujours « boutonné », tenez les gens à distance.

Payez votre dette envers le monde en coups de chapeau.

C'est aux maîtres de la politesse moderne, fort éloignée de l'antique urbanité, c'est aux pères jésuites que Schopenhauer était allé demander un complément de science sur l'art de se conduire prudemment dans le monde. Il a traduit avec un soin extrême l'œuvre du père Balthazar Gracian : *Oraculo, manual y arte de prudencia.* Aucun conseil n'est à dédaigner lorsqu'il s'agit d'apprendre à vivre avec les hommes, ces bêtes hargneuses, qu'il faut toujours caresser et flatter du sourire et du geste.

La misanthropie de Schopenhauer ne vient pas, comme celle d'un Alceste, de la sensibilité déçue, de l'idéal cruellement blessé. Elle ne s'explique point par cette pensée : « Quiconque n'est point misanthrope à trente ans n'a jamais aimé les hommes ». A l'espèce humaine Schopenhauer préfère décidément l'espèce canine. Quand son chien se conduisait mal, pour le punir et le dégrader, il l'appelait *Mensch!* C'est, il est vrai, sur la pitié que repose sa morale pessimiste : les souffrances qu'il rencontre, il les soulage, il léguera toute sa fortune à une institution de charité, aux veuves des soldats tués en 1848, à Berlin, pour la défense de l'ordre ; mais il ne perd jamais de vue la méchanceté des hommes, foncière et incurable. S'il se plaît à constater entre les intelligences des distances sidérales, il lui semble que

presque tous les hommes se rapprochent par les vices du cœur.

Santé, repos d'esprit, ces biens suprêmes, il s'attachait de toutes ses forces à les préserver de toute atteinte; plus on a de désirs et de besoins, plus on court au-devant des embarras et des déceptions de tout genre; aussi avait-il disposé sa vie de la façon la plus régulière, rarement il en rompait la monotonie. Ses habitudes étaient en quelque sorte mécaniques. Chaque jour, par le beau temps, ou sous l'averse, on voyait dans les rues de Francfort un passant de taille moyenne, les yeux bleu clair, extraordinairement espacés, les favoris d'un ton roux, la bouche sardonique, vêtu avec le soin d'un acteur qui entre en scène, mais d'une élégance légèrement surannée, une épingle d'émeraude piquée dans sa chemise. Il courait plutôt qu'il ne marchait, comme s'il avait hâte de sortir de la ville, puis il s'engageait dans quelque sentier, au milieu de la campagne déserte; son chien bondissait au loin. Tout à coup il s'arrêtait, frappait violemment le sol avec sa canne, grommelait entre ses dents des mots inarticulés, rappelait son compagnon d'un coup de sifflet strident, et rentrait du même pas leste et rapide.

Nul bonheur, nulle sérénité possibles, tant que l'homme s'attache à la réalité, toujours inquiète, toujours décevante, sans cesse tourmentée par les vœux stériles, par les désirs inassouvis. La fuir, ne fût-ce que pour quelques heures, est une condi-

tion essentielle de paix et d'affranchissement. Et dans des pages désormais classiques, Schopenhauer indique le vrai refuge, l'art, la contemplation du Beau. « La vie, dit-il, n'est jamais belle, il n'y a que les images de la vie qui soient belles. » Même les réalités les plus tristes revêtent dans ce miroir enchanteur une douceur singulière. Il passa des heures saintes dans la galerie de Dresde et les musées d'Italie. Mais pour lui, l'art divin, c'est la musique, « fleur céleste qu'un ange compatissant a plantée sur ce sol de misère et de lamentation ». Lorsqu'il entendait une symphonie de Beethoven, il tenait les yeux fermés, depuis la première mesure jusqu'au dernier accord. Il y écoutait frémir « toutes les passions, toutes les émotions humaines : joie, tristesse, haine, amour, effroi, espérance, avec des nuances infinies, comme dans un monde d'esprits aériens ». Puis il quittait aussitôt la salle pour demeurer le plus longtemps possible sous l'influence de ces purifiantes harmonies.

A défaut de conversation avec des esprits journaliers, qui peuplent l'univers de leurs pensées plates et mesquines, il vivait en commerce intime avec les grands esprits de tous les temps. Il estimait que, si l'on n'a pas lu les auteurs déjà anciens, on n'a aucune raison de leur préferer les nouveaux, et qu'il y a, hélas ! aussi peu de bons livres que de grands esprits. On voyait dans sa bibliothèque, à côté des œuvres scientifiques les plus récentes, les livres sacrés de l'Inde, les mystiques du moyen âge et les poètes.

Dans chaque littérature, il avait ses auteurs favoris. Pour la France, c'était Rabelais, Voltaire, Helvétius. « Lisez Helvétius, écrivait-il à son disciple Frauenstædt, le bon Dieu vous pardonnera, car il lit lui-même Helvétius. » Chaque soir, il faisait ses dévotions dans l'Oupneckhat. « Un jour, dit Frauenstædt, il me montra le livre de Johannes Secundus *sur les Baisers*, et disserta sur les différentes sortes de baisers. »

Il poursuivait avec passion l'étude de l'existence et de la pensée humaines jusque dans leurs sources les plus cachées : « Ma vie, écrivait-il de Dresde en 1816, est un breuvage à la fois doux et amer... C'est une acquisition continuelle de connaissance. Le résultat de cette connaissance est triste et écrasant; mais, pénétrer la vérité, cela me remplit de joie et mêle toujours cette douceur à cette amertume, étrangement. »

Si l'on veut comprendre ce sentiment de douceur sereine que donne la connaissance de la vérité, que l'on s'arrête tout au fond de la galerie du Louvre devant un petit tableau de Rembrandt, le *Philosophe en méditation*. Cette toile est large comme la main et vous parle de l'infini. Dans une salle voûtée, près d'une fenêtre aux vitraux plombés, que le crépuscule inonde de chaudes lueurs, est assis un vieillard dont le front baigne dans la lumière. Tout est paix et silence, profonde quiétude. Vieux Faust apaisé, le philosophe médite devant le livre ouvert sous ses yeux : « Au commencement était le Verbe...

Non! au commencement était la force,.. au commencement était l'action. »

Cette paix céleste qui respire dans l'œuvre du maître hollandais, et qui donne la sensation d'une page de l'*Éthique*, Schopenhauer la goûtait dès sa jeunesse. En 1813, tandis que les armées d'Europe se canonnaient et s'entr'égorgeaient, retiré dans la petite ville de Rudolstadt, au fond d'une vallée tranquille, il composait, au second étage de l'auberge du Chevalier, son traité *de la Quadruple Racine de la raison suffisante*, et gravait, dans l'embrasure de la fenêtre, cette inscription que des disciples enthousiastes ont depuis soigneusement recueillie :

Arth. Schopenhauer majorem anni 1813 partem in hoc conclave degit. Laudatur domus longos quæ prospicit agros.

Tel encore on nous le montre dans sa chambre d'étude à Francfort, comme le Saint Jérôme d'Albert Dürer dans sa cellule solitaire. Il écrit et médite entre le buste de Kant et la statue dorée de Bouddha ; son chien Atma dort à ses pieds, étendu sur une peau d'ours blanc.

Il atteignit de bonne heure le but de sa vie, ayant terminé à vingt-neuf ans son grand ouvrage, *le Monde comme volonté et comme représentation*, composé à Dresde de 1814 à 1818, et qui parut en 1819. C'est une exception remarquable à cette règle d'après laquelle une grande œuvre est le fruit mûr de la seconde moitié de la vie. On n'oserait affirmer que Schopenhauer ait résolu l'énigme du monde,

que sa métaphysique échappe à la condition inhérente à toute métaphysique, qui est de ne produire que des déplacements d'ombre. Mais il se distingue par d'admirables qualités de style. Rien qui rappelle moins le style de Kant, hérissé de propositions incidentes, et presque illisible sans le secours d'un écran qu'il faut promener sur toutes les parenthèses; ou le style de Spinoza, style mort comme la langue dont il s'est servi. L'ensemble de l'œuvre de Schopenhauer est une architecture aussi vaste et imposante que le détail en est délicatement ouvragé. C'est un sombre miroir du monde dont le cadre étincelle de pierreries. Or il y a une sorte de joie plus grande encore que celle de connaître la vérité triste et amère, c'est de l'exprimer en un si beau langage. Comme il n'y aurait rien de plus accablant que la découverte de notre médiocrité, « si, déchirant les voiles de l'illusion et de l'amour-propre, elle venait à nous apparaître, pétrifiante comme une tête de Gorgone, » il n'est pas de plus inépuisable source de volupté que la conscience d'un grand talent. « Le mérite, a dit Montesquieu, console de tout. » Il semble que l'on soit à tout jamais délivré du pessimisme quand on l'a si magnifiquement exprimé.

Sentiment de sa propre valeur et d'une grande œuvre accomplie, pure conscience intellectuelle, intime certitude de n'avoir jamais dit que la vérité, sans réticence ni subterfuge, quelle satisfaction souhaiter au delà? Il est des hommes qui, une fois leur œuvre achevée, se dispenseraient de suffrage public.

Schopenhauer méprisait les humains, les traitait de bipèdes. Mais ce grand esprit si dédaigneux ne pouvait se passer de l'admiration des bipèdes. Quelle ne fut pas sa stupeur quand il vit que son livre, une fois publié, demeurait enseveli dans les catacombes de la librairie! Pour expliquer le silence qui régnait autour de son œuvre, il s'imaginait que, nuitamment, dans de secrets conciliabules, les professeurs de philosophie s'étaient donné le mot pour ne jamais prononcer son nom. Pris d'accès de fureur, comme un lion en cage il ébranlait, en rugissant, les barreaux de la prison du silence. Mais la foi invincible qu'il avait en son génie apaisait sa colère. C'était une de ses pensées familières que la vanité, toujours inquiète et incertaine de sa propre valeur, va quêter de porte en porte, éperdument, le compliment et la louange, tandis que l'orgueil, sûr de lui-même, s'accommode de la solitude. Les années succédaient aux années; il savait que l'heure réparatrice viendrait un jour : il attendait.

III

Sa juste attente ne fut point trompée. En 1844, on lui remit une lettre signée du nom inconnu de Becker. L'auteur de cette lettre lui exposait dans les termes les plus flatteurs comment, après avoir lu Kant sans y trouver ce qu'il cherchait, il allait renoncer à la philosophie, comme à l'étude la plus vaine, lorsque les *Deux problèmes fondamentaux*

de l'éthique lui étaient tombés entre les mains. Il s'était ensuite jeté sur l'œuvre entière du maître, et sollicitait comme une aumône la permission de lui soumettre quelques doutes qui provenaient assurément de la faiblesse de son entendement.

C'est la marque d'un esprit judicieux et d'un sens critique aiguisé que de découvrir ainsi la valeur d'une œuvre inconnue, d'oser admirer un auteur dont le nom n'est cité dans aucun dictionnaire, et dont les journaux n'ont jamais parlé. Magistrat de profession, Becker était de sa personne un petit homme maigre, légèrement voûté, aux traits fins, à l'air humoristique, *eine fröhliche rheinische Natur*, une joyeuse nature des bords du Rhin, attiré vers le pessimisme par ce goût des contrastes qui sollicite notre enthousiasme pour les idées les plus opposées à notre propre caractère. En guise de profession de foi pessimiste, le jovial Rhénan envoie à Schopenhauer ces vers désolés d'Henri Heine :

Mes yeux ont pénétré la structure du monde, et j'ai trop regardé, et beaucoup trop profondément, et d'éternels tourments ont envahi mon cœur. Je regarde à travers les dures écorces de pierre des maisons des hommes et des cœurs des hommes, et je n'y vois que mensonge, et tromperie, et misère; sur les visages, je lis les pensées, beaucoup de mauvaises pensées. Dans la rougeur pudique de la vierge je vois frissonner l'ardeur d'un secret désir. Sur la tête superbe du jeune homme enthousiaste je vois plantée la coiffure à grelots. Je n'aperçois sur cette terre que figures grimaçantes, qu'ombres malades, et je ne saurais décider si elle est une maison de fous, ou bien un hôpital.

Pour peu que l'on ait ouvert les ouvrages de Schopenhauer, on sait que, dans sa morale, à la violente volonté de vivre, à la guerre entre les individus, à la passion, à l'avarice, à la colère, à l'envie, à la soif des voluptés toujours plus ardente, au vice, à la méchanceté, enfin au suicide, expression dernière du déchirement de la volonté de vivre avec elle-même, il oppose la résignation, le renoncement, le triomphe sur le monde, l'ascétisme, le véritable abandon de soi, la mort du désir et de la volonté, fruit de la connaissance du monde et dernier terme de la sagesse. Mais on pourrait lui reprocher de n'avoir pas donné l'exemple de cette mort de la volonté dans l'ascétisme. Becker s'efforce de le défendre contre cette accusation : « N'avez-vous pas dit, maître, qu'il n'est point nécessaire que le saint soit un philosophe, non plus qu'il n'est nécessaire que le philosophe soit un saint? N'avez-vous pas dit que l'ascétisme est un effet de la grâce? Vous concluez du sacrifice et de l'imense effort qu'il coûte, au prix de ce combat; mais, pour ceux qui sont encore plongés dans le désir et dans le vouloir, l'ascétisme, c'est le néant. Vous le considérez même comme superflu. Car, la justice et l'amour des hommes, pour ceux qui les exercent sans cesse, remplacent le cilice et le jeûne perpétuel. Enfin, votre philosophie se borne à exposer ce qui est, sans vaine ambition de prescrire ce qui doit être ». Schopenhauer n'en reste pas moins dans une infériorité marquée vis-à-vis d'un Kant ou d'un Spinoza. Kant

est l'homme de l'impératif catégorique; Spinoza, maître de ses passions, modéré dans la joie comme dans la tristesse, d'un entretien facile et bienveillant, même avec les humbles, élevé au-dessus des richesses et des honneurs, sans ascétisme, mais pour ainsi dire sans besoins, dévouant sa vie entière à la connaissance et à l'amour désintéressé de la vérité, Spinoza est le Sage incarné de l'*Éthique*[1]. Tandis que la doctrine de Schopenhauer, dans sa partie sublime, a été pensée, rêvée, mais ne pouvait être vécue.

Un autre passage de cette correspondance intéresse les historiens de la philosophie. Il s'agit de la théorie kantienne de l'*idéalité de l'espace et du temps*. Cette découverte capitale pour le problème de la connaissance, que notre esprit ne marche qu'appuyé sur les deux béquilles de l'espace et du temps, et que, s'il veut s'élancer d'un libre essor en plein absolu, il ne saurait éviter une chute de Phaéton, cette découverte qui enferme la métaphysique dans le domaine de l'inconnaissable et qui a consacré la gloire de Kant, Becker la signale à son maître, indiquée dans un passage des *Lettres du natif de Saint-Malo*, par Maupertuis (1752), passage que Voltaire a bien étourdiment raillé dans sa diatribe, d'ailleurs si spirituelle, du *Docteur Akakia*. Kant cite Leibniz parmi ses précurseurs, mais, à l'honneur de l'esprit français, il faut y joindre Maupertuis.

1. Ueberweg, *Geschichte der Philosophie*, p. 84.

Les deux correspondants ne restent pas toujours sur ces hauteurs. En homme avisé, Schopenhauer consulte le juge Becker sur un procès où il est engagé, puis il lui soumet la préface de son *Éthique*, le priant de lui dire s'il « ne s'expose pas à une poursuite judiciaire, pour les chiquenaudes et les soufflets bien mérités qu'il applique à l'académie de Danemark, laquelle avait osé écarter son mémoire d'un concours et n'avait pas en cela fait preuve de discernement. Il s'étonne enfin et s'indigne que Becker, auquel chaque paragraphe de sa philosophie est aussi familier que chaque article du code, et qui expose ses théories de vive voix à un petit cénacle d'amis réunis à Mayence, se refuse obstinément de la faire connaître au public. « Voudrez-vous donc mourir sans vous faire imprimer, lui écrit-il d'un ton navré, et faudra-t-il toujours vous compter parmi les apôtres muets? »

Ce rôle d'évangéliste, c'est M. Frauenstædt qui le remplira avec un zèle sans égal, comme en témoigne la longue correspondance publiée dans la seconde partie des *Memorabilien*. On y peut suivre les progrès croissants de la doctrine, surtout durant les six dernières années de la vie de Schopenhauer, de 1854 à 1860; et l'on y peut voir comment un dogme commence. « Quand une pensée importante se produit dans le monde, elle y est accueillie froidement et avec défaveur. Peu à peu se réunit une petite troupe d'hommes extrêmement divers, mais qui s'accordent dans une tendance unique, et en

sont les premiers combattants et protecteurs. » Schopenhauer introduit ses nouveaux apôtres les uns auprès des autres : « Il me plaît beaucoup de les voir se visiter; c'est sérieux, c'est grandiose! Quand deux personnes sont réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles. » Tous ses premiers disciples, il les attelle au chariot de sa renommée, assigne à chacun son nom et sa tâche. Il y a « l'archi-évangéliste, l'apôtre Jean, le *doctor indefatigabilis*, la bonne trompette, enfin le petit apôtre, le docteur Asher, qui a pour mission spéciale de réunir et de communiquer au maître tout ce qui s'imprime sur lui, tant en Allemagne qu'à l'étranger, et qui bientôt ne pourra suffire à cette besogne. Parmi ces disciples, quelques bons vieillards radotent, d'autres ne comprennent pas, mais « ils augmentent le cri de guerre ».

Les questions philosophiques tiennent peu de place dans les lettres adressées à Frauenstædt. En général, le maître écarte toute discussion de ce genre. Il lui déplaît qu'on pique dans ses livres les plus jolis passages, comme les amandes d'un gâteau, sans plus se soucier de la pâte qui les relie. Et lorsque Frauenstædt arrive, comme le famulus Wagner en bonnet de nuit et une lampe fumeuse à la main :

Zwar weiss ich viel, doch möcht' ich alles wissen,

solliciter de nouvelles explications sur la *chose en soi*, demander à Schopenhauer des nouvelles de

Monsieur de l'Absolu et de *Mademoiselle l'Ame*, le maître répond irrité :

Ma philosophie ne parle jamais de *Wolkenkukuksheim*, la cité des coucous dans les nuages, où réside le Dieu des Juifs, mais de ce monde : c'est-à-dire qu'elle est immanente et non transcendante. Elle déchiffre le monde placé sous nos yeux comme des hiéroglyphes dont j'ai trouvé la clef dans la volonté. Elle montre l'enchaînement de toutes les parties. Elle dit ce qu'est le phénomène et ce qu'est la *chose en soi*, mais seulement dans leurs rapports réciproques. En outre, elle considère le monde comme un phénomène cérébral. Mais ce qu'est la *chose en soi*, en dehors de cette relation, je ne l'ai jamais dit, parce que je n'en sais rien...

Et enfin, je vous souhaite bon voyage pour *Wolkenkukuksheim*. Saluez le vieux Juif de ma part et de la part de Kant ; il nous connaît.

Avec quelle vivacité il se peint dans ses lettres ! on croit l'entendre parler. Il n'a souci de dissimuler ni son humeur irritable, ni son besoin d'affection, ni la soif de notoriété, ni l'ambition de gloire qui le travaillent. Il est mécontent du train dont va le monde ; mais une légitime satisfaction de lui-même brille entre chaque ligne. Or il n'est pas de meilleur remède au pessimisme que le contentement de soi.

En regardant une de mes photographies avec attention, il me vint à l'idée que je ressemblais à Talleyrand. Je l'ai vu plusieurs fois en 1808. A quelques jours de là, je me trouvai à table à côté d'un vieil Anglais ; après quelques mots échangés, il me dit en confidence : « Monsieur, dois-je vous dire à qui vous ressemblez ? A Talleyrand, avec qui je me suis rencontré et entretenu souvent dans ma jeunesse... » Warnkœnig me dit beaucoup de choses flatteuses sur mon aspect extérieur, qui est, paraît-il, imposant.

A l'égard de ses contemporains, ses lettres débor-

dent de mépris. Hormis Kant et Gœthe, il n'est pas un nom célèbre en Allemagne qu'il ne traîne dans la poussière. C'est tout un répertoire d'invectives, surtout à l'adresse des matérialistes. « Pourvoyeurs de clystères, lécheurs de lard, » sont, de tous les termes qu'il emploie, les plus adoucis. Il n'est plus ici question des règles de politesse du jésuite espagnol Balthasar Gracian. La grossièreté allemande se donne libre carrière. Il considérait la doctrine matérialiste comme intolérable, « fausse, absurde et bête, fille de l'ignorance, de la paresse, de la pipe, du cigare et de la manie politique, capable d'empoisonner à la fois la tête et le cœur ». Il voyait sortir de la poche des matérialistes « la loque rouge de leur république de saltimbanques » et se réjouissait quand il apprenait qu'on avait suspendu leurs cours. Les autres professeurs de philosophie ne sont pas mieux traités. Un nom surtout inspire ses sarcasmes, le nom de l'usurpateur, qui est là devant son soleil, ce Hegel, « avec sa trogne de marchand de bière, de Caliban intellectuel ». Il recommande aux tuteurs de faire enseigner l'hégélianisme à leurs pupilles, afin de les abrutir par là et de les dépouiller plus aisément de leur patrimoine. Quel n'est pas son triomphe! Les hégéliens maintenant se convertissent en foule : il rejette dans l'ombre ce rival abhorré, qu'il voudrait ressusciter pour le rendre témoin de ses éclatants succès.

Ses ouvrages étaient l'objet de polémiques passionnées. Il s'accommodait également du blâme et

de la louange. Les journaux ne servaient, selon lui, qu'à donner le coup de cloche. Ce qui importe, ce n'est pas l'opinion des journalistes, c'est que votre nom ne soit pas passé sous silence. Apprenait-il qu'un pasteur ou un capucin tonnait contre lui du haut de la chaire : « Parfait! parfait! » s'écriait-il. C'était ajouter à ses ouvrages l'attrait du fruit défendu.

Frauenstædt l'invitait un jour à solliciter une décoration, un fauteuil d'académie. « Je vous remercie, lui répond-il, pour les distinctions honorifiques que vous me souhaitez... Soyez bien tranquille, le mérite et *l'ordre pour le mérite* ne s'accordent point si aisément... On ne peut servir en même temps le monde et la vérité. Aussi, pleuvrait-il des croix, aucune ne tomberait sur ma poitrine. » Quant à cette académie de Berlin, où règne la mémoire de Leibniz, le père de l'optimisme, l'inventeur des monades, de l'harmonie préétablie et de l'*identitas indiscernibilium*, elle l'avait dédaigné tant qu'il était obscur. Et maintenant qu'il était célèbre, on voudrait peut-être, grâce à son nom, relever le prestige de cette assemblée. « Et de quelle académie sont sorties les œuvres de Corrège, de Shakspeare et de Mozart?.. » On est étonné, après cela, de voir Schopenhauer signer un de ses livres : *Membre de l'Académie royale de Norvège*.

Sa renommée s'étendait comme un incendie. De tous côtés les nouveaux disciples accouraient, de Vienne, de Londres, de Russie, d'Amérique, hommes

du monde, négociants, agriculteurs, officiers, jeunes dames nobles qui lui envoyaient des billets doux et le prenaient pour objet de leurs poétiques épanchements. « Quand je songe, écrivait-il, quelle action profonde ma philosophie produit chez des profanes, des gens d'affaires, et même des femmes, il me vient, sur le rôle qu'elle jouera en 1900, des pensées que je ne puis vous écrire et que vous pouvez imaginer vous-même. » Des dévots le lisaient comme une Bible. Des vieillards mouraient en balbutiant son nom. Des peintres se disputaient l'honneur de le peindre pour la postérité. On sollicitait des audiences : « Ces jours derniers est venu un certain docteur K. Il entre, me regarde fixement, si bien que je commençais à avoir peur, et se met à crier : « Je veux vous voir, il faut que je vous voie, je viens pour vous voir ! » Il témoigne le plus grand enthousiasme. « Ma philosophie, dit-il, lui a rendu la vie : c'est charmant ! — J'ai reçu la visite de B... En prenant congé de moi, il m'a baisé la main. J'en ai crié d'effroi. — R. m'a baisé la main en partant. C'est là une cérémonie à laquelle je ne puis m'habituer et qui fait sans doute partie de ma dignité impériale. » Les heures que l'on passait près de lui comptaient parmi les plus belles de l'existence. Des étudiants, le sac au dos, partaient en pèlerinage pour Francfort, comme autrefois pour Weimar. On venait s'asseoir à la table de l'hôtel qu'il fréquentait. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il s'animait en causant[1],

1. M. Challemel-Lacour nous a donné un piquant récit de

riait avec éclat : on l'écoutait de loin, on se plaisait à le regarder prendre ses repas.

Quand arrivait sa fête, ce n'étaient que fleurs fraîches, cadeaux précieux, compliments et petits vers. Il remerciait tout ravi, il oubliait que, dans cette vallée de lamentations, loin de célébrer l'anniversaire de notre naissance comme un jour de fête, il faut le pleurer comme un jour de deuil.

Il vantait à ses disciples le bonheur de la vieillesse, délivrée de ce tourment d'amour qui assombrit nos jeunes années et les couvre d'un voile de mélancolie. Il s'était efforcé de se prémunir contre le danger : le *Feminam cave* brillait dans son esprit en lettres flamboyantes. Dès sa tendre jeunesse, une intuition précoce lui dictait cette pensée : « Les tentations de la sensualité, considère-les en souriant comme la secrète embûche qu'un mauvais génie trame contre ton repos ». Relevant cette inscription de la petite maison de Pompéi : HEIC HABITAT FELICITAS : « Combien, remarque-t-il, elle est attrayante pour celui qui entre ! mais combien ironique pour celui qui sort ! » Il n'était point dupe, cela ne l'empêcha point d'être victime. Il aspirait à l'ascétisme d'un saint Bruno et d'un saint François d'Assise, mais il avait dans le tempérament quelque chose d'un Brigham Young et d'un Auguste Le Fort, et jamais philosophe ne donna plus de coups de canif à un système qui ne vise à rien moins qu'à l'extinction du monde par

ces brillantes et étranges causeries. (*Revue des Deux Mondes*, du 15 mars 1870).

la virginité volontaire. Un jour, à Weimar, encore adolescent, il fut saisi de tels transports à la vue d'une actrice plus âgée que lui de dix ans, qu'il déclarait à sa mère qu'il l'épouserait, quand bien même il la trouverait cassant des cailloux sur la route. Une affaire galante, à Dresde, le mit dans un cruel embarras. En Italie, non content d'admirer le beau, il eut encore maille à partir avec les belles. Aussi saluait-il la vieillesse qui venait l'affranchir de cette instructive, mais affligeante corvée. Les femmes, désormais, ces officines de déboires et de discordes, le laissaient indifférent; même il les trouvait toutes laides, sans exception aucune. A quoi tient leur beauté? A l'illusion fragile de notre désir : « Vous dites, mon digne ami, écrit-il à Frauenstædt, vous dites qu'une jeune femme accomplie est plus belle qu'un homme accompli. Vous confessez par là votre instinct avec une naïveté extraordinaire : tous les vrais connaisseurs de la beauté souriront ou se moqueront de vous. Les choses ne se passent pas autrement pour l'espèce humaine que pour toutes les autres espèces animales, pour le lion, le cerf, le paon, le faisan, etc. Attendez d'être à mon âge et vous verrez quelle impression vous laisseront ces petites personnes... » Quant au mariage, il le définissait : *War and Want*, guerre et misère, et il énumérait toutes ces misères : laideur ou vieillesse au bout de quelques années, enfants, qui vous transforment en bête de somme, cornes, doubles cornes : le célibat convient au philosophe plus qu'à

tout autre. Le mariage est une mystification de la nature, un piège qu'elle nous tend. « Mes cordiales félicitations! écrivait Schopenhauer à l'un de ses correspondants, avec une imperturbable ironie, — mes cordiales félicitations! Vous voici fonctionnaire et marié! Ce qui me réjouit surtout, c'est qu'après deux mois de mariage, vous parliez encore de votre femme avec le même enthousiasme : cela est tout à fait significatif. Si, désormais, vous n'avez plus de loisir pour les études, du moins avez-vous étudié ma philosophie et vous aurez en elle un *descifrador* capable d'éclaircir et de commenter les réelles expériences que vous ne manquerez pas de faire. » Plus tard il lui écrit encore : « Je vois avec plaisir qu'après si longtemps vous vous trouvez encore heureux dans votre ménage : un cas rare, un gros lot à la loterie de la vie. Je vous félicite de votre paternité ; je souhaite vivement que mes félicitations n'aient pas à se renouveler trop souvent. »

Il n'avait pas non plus d'illusions sur la gloire : « La gloire est une existence dans la tête des autres, c'est-à-dire sur un misérable théâtre, et le bonheur qu'elle procure n'est que chimère : la société la plus mêlée se trouve réunie dans son temple, soldats, ministres, charlatans, bouffons, millionnaires... et tous ceux-là trouvent plus d'*estime sentie* que le philosophe qui ne la trouve que près d'un petit nombre, car tous les autres n'ont pour lui qu'une *estime sur parole* ». Mais comme il la caressait, cette chimère! à travers ses boutades, que de joie dans

ses lettres! Il se surprend à rimer un couplet de chanson, « et vogue la galère! » Sur le fond ténébreux de sa philosophie, la gaîté de ses lettres se détache comme l'allegretto d'un menuet après une marche funèbre.

Ébréché, avarié, éclopé sous les coups de la maligne fortune, l'incorrigible Pangloss s'en allait rabâchant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ce n'est pas qu'il en fût au fond absolument convaincu, mais l'ayant dit une fois, il se croyait obligé de le soutenir toujours. De même Schopenhauer, l'anti-Pangloss, reprend son éternel refrain sur le néant préférable à l'être, mais le doux tourment de l'existence ne perd pas pour lui son puissant attrait. Lors du soixante-septième anniversaire de sa naissance qui fut une ovation, Becker, louant sa verte vieillesse, lui promettait beaucoup d'années; le vieux philosophe répond : « Le saint Upanischad dit en deux endroits : Cent ans est la vie de l'homme, et M. Flourens (*de la Longévité*) calcule de même. Voilà qui est consolant ». Il écrit à Frauenstædt : « Remerciement cordial, vieil apôtre, pour votre lettre de congratulation. A votre aimable question je répondrai que je ne sens pas encore le plomb de Saturne, je cours encore comme un lévrier, je me porte encore admirablement bien, je joue presque tous les jours de la flûte; l'été dernier, je nageai dans le Mein jusqu'au 19 septembre, je n'ai pas une infirmité, et mes yeux sont encore aussi vifs qu'au temps où j'étais étudiant ». Il disait que

son extrême-onction serait son baptême, qu'on attendait sa mort pour le canoniser, mais il ne l'appelait point de ses vœux, cette mort, « la plus épouvantable des épouvantes, *der schrecklichste der Schrecken,* » et jusqu'au jour où elle arrive, soudaine, inattendue, il nage dans l'ivresse des louanges qui de toutes parts montent jusqu'à lui.

Comparez cette destinée à celle des poètes qui ont chanté avec éclat *le mal du siècle*; voyez Chateaubriand « bâillant sa vie »; Byron, qui court en Grèce chercher la mort du soldat; Leopardi, qui s'éteint poitrinaire sous le ciel de Naples; Heine, Lazare aveugle et décharné, étendu sur un lit de torture et dont le rire est plus déchirant qu'un sanglot, et jugez à quel point la vieillesse du glorieux métaphysicien du pessimisme a été heureuse et comblée.

IX

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS JUGÉS A L'ÉTRANGER[1].

Ce n'est pas une enquête méthodique sur la psychologie de la nation française qui forme le sujet des livres inscrits en tête de cette étude, mais des impressions d'étrangers, après une longue résidence, de simples notes sur les traits qui nous distinguent des Allemands, des Anglais, des Américains, leurs compatriotes. Ces aperçus, exprimés par des Germains et des Anglo-Saxons sur des Latins, nous laissent entrevoir comment les deux races peuvent s'interpréter et se comprendre.

M. Hamerton est un peintre anglais, marié à une Française. Il s'est fixé durant quelques années dans

1. Karl Hillebrand. *Frankreich und die Franzosen in der zweiten Hälfte des XIXten Jahrhunderts*. Berlin. 1874. — II. P.-G. Hamerton, *Round my house, notes on rural life in France*, 4e édition. Londres. 1880. — III. P.-G. Hamerton. *French and English*, 2 vol.; Tauchnitz, 1889. — IV. W.-C. Brownell, *French traits an essay in comparative criticism*. Londres, 1889.

un de nos pittoresques départements de l'Est, et il y a observé la vie de province, que si peu de Parisiens connaissent, comme un naturaliste pour qui toutes les classes sociales, toutes les *espèces* semblent également dignes d'intérêt. Grâce à la méthode anglaise, aux petits faits journaliers réunis avec exactitude, et groupés ensuite selon leurs ressemblances et affinités, *Autour de ma maison* est un de ces livres qui donnent la sensation de la réalité. *Français et Anglais*, du même auteur, comparaison abstraite des vertus des deux peuples, n'offre pas la fraîcheur de son premier ouvrage. M. Brownell, esprit généralisateur, a vu la France à travers Paris, et Paris à travers New-York. *La France et les Français dans la seconde moitié du XIXe siècle*, par M. Hillebrand, paraissait en Allemagne au lendemain de la guerre. C'est M. Hillebrand qui a pénétré le plus avant dans l'esprit de notre société française, de nos institutions et de nos mœurs.

I

Ces auteurs ont eu soin de se mettre en garde contre l'uniformité apparente qu'implique ce terme géographique, *la France*. Il n'y a que de très petits peuples qui soient homogènes. Contrastes et diversité se rencontrent dans tous les pays. Le climat, le milieu façonnent diversement les habitants de la plaine et de la montagne, les populations agricoles et marines, les gens du Nord et ceux du Midi. Des

traits ineffaçables distinguent entre eux Bretons, Flamands, Provençaux et Gascons. Malgré la monotonie dont la civilisation industrielle nous menace, des traditions aussi se perpétuent, d'anciennes provinces conservent quelque chose de leur esprit séculaire, que M. Montégut, avec la pénétration du sens historique, a su évoquer. A quelques lieues de distance, une petite ville manufacturière, démocratique et radicale, grandit à côté d'une autre ville où ces idées modernes sont ignorées ou méprisées. Les deux extrêmes peuvent même, comme à Lyon, se trouver en présence. Que de Paris enfin dans Paris! que de petites villes dans la grande cité!

De même qu'elle est dans l'espace, cette variété se manifeste aussi dans le temps. Il y a bien une physionomie essentielle de la nature française que les écrivains anciens ont déjà signalée avec une précision lapidaire, mais son caractère principal est la mobilité. Caton l'Ancien dit des Gaulois qu'ils aiment passionnément deux choses, se battre et parler avec finesse : César les décrit inconstants dans leurs desseins, variables dans leurs résolutions et surtout avides de nouveautés ; Flavius Vopisque les proclame la nation la plus turbulente de la terre, toujours impatiente de changer de chef ou de gouvernement ; et Tite-Live mentionne leurs alternatives d'enthousiasme facile et de découragement soudain. Tels encore les juge M. Hillebrand au XIX[e] siècle. Tantôt, dit-il, c'est le prestige éclatant et tantôt la défaite, une égale promptitude à l'exaltation comme à l'abat-

tement et à la tristesse, une participation passionnée à l'État, ou une indifférence désespérée. Pessimisme et optimisme se succèdent dans la vie publique presque sans transition. Légers en politique, prodigues des deniers publics, ne suivant que l'impulsion du moment, ces mêmes Français, lorsqu'il s'agit de leurs circonstances personnelles, deviennent réfléchis, prudents, économes. Chez eux, superstition et incroyance, frivolité de mœurs et sens de la famille, rhétorique pompeuse et goût le plus sobre se rencontrent pareillement. C'est aux Français que s'applique le mieux la définition que donne Montaigne de la nature humaine « ondoyante et diverse ».

Le secret de tant de variations, M. Hillebrand l'a découvert dans l'opposition directe de notre tempérament si excitable et de notre intelligence claire et lucide. Les Français, dans la majorité ou dans l'élite, appartiennent à la classe des émotifs intellectuels.

Notre goût de l'ordre, de la netteté, de la précision se révèle dans notre langue de plein soleil, qui écarte les ambiguïtés, les faux-fuyants, qui est la langue même des contrats et des traités. Mais cette clarté même parfois nous égare; parce qu'elle est dans nos idées, nous sommes tentés de croire que la logique est dans la nature, et de conclure avec Descartes *que toutes les choses clairement conçues sont vraies*. Il faut vaincre ces dispositions de l'entendement, si l'on veut pénétrer les problèmes de la vie. M. Brownell s'autorise sur ce point des critiques de M. Doudan, de M. Taine, qui a si puis-

samment réagi contre le rationalisme classique. « Nous ne pouvons, écrit M. Doudan, nous accommoder d'idées vagues, et l'homme qui n'a que des idées claires ne découvrira jamais rien. » — « Le Français, dit de même M. Renan, ne veut exprimer que des choses claires ; or les lois les plus importantes, celles qui tiennent aux transformations de la vie, ne sont pas claires ; on les voit dans une sorte de demi-jour. Après avoir aperçu la première les vérités qu'on appelle maintenant le darwinisme, la France a été la dernière à s'y rallier. » Ce même penchant rationaliste, d'après M. Brownell, incline nos romanciers à peindre les caractères non pas complexes, illogiques, comme ils apparaissent dans la réalité, mais simples, constants, ne se démentant presque jamais. C'est surtout en politique que la méthode rationaliste présente le plus d'inconvénients, car elle s'exerce sur la matière vivante, elle cherche à fondre l'État et la société dans le moule de ses constructions idéales, sans tenir compte des intérêts de tout ordre, et au mépris de l'expérience traditionnelle. Le danger du rationalisme devient extrême, lorsque ce genre d'esprit se joint à l'*Erregbarkeit*, à cette irritabilité française, comme l'appelle M. Hillebrand, qui nous engage si promptement dans les aventures, nous pousse à tout renverser, avec la certitude d'édifier aisément sur table rase avec plus de symétrie et de logique, et qui a donné à la révolution française son double aspect de rationalisme et de sauvagerie, de déesse Raison et de Guillotine.

Après le rationalisme et l'excitabilité, c'est notre instinct social qui frappe les Anglais, les Allemands, les Américains du Nord, si flegmatiques et individualistes, si aisément éloignés de leurs semblables par les moindres divergences, ne s'associant que par groupes restreints, contrairement aux Français, êtres sociables par excellence, soumis à toutes les influences de l'opinion et de la mode, divisés sans doute comme partis, mais étroitement unis comme peuple, et enserrés dans le réseau d'une centralisation excessive.

Telles sont, d'après M. Hillebrand et M. Brownell, les facultés maîtresses, dont nous allons suivre l'influence déterminante sur la religion, l'éducation, la famille, les mœurs sociales, l'art et la vie publique.

II

Rien n'accuse mieux les dissemblances entre nations que la nature du sentiment religieux propre à chacune d'elles. Les dispositions natives contribuent à modeler les idées religieuses qui réagissent à leur tour.

Considérez, en Angleterre, le puritanisme. Sorti de la vie même du peuple, à un moment de son histoire, il a transformé les habitudes morales. De la joyeuse Angleterre, comme l'appelait Shakespeare, il a fait une nation sévère et rigide. Ce pli qu'il a laissé à la classe moyenne n'est pas encore effacé. Or

qu'est-ce que le puritanisme? M. Brownell le définit : « L'excès de l'esprit individuel, manifesté par l'éducation de la conscience ». En d'autres termes, c'est l'exaltation de l'individualisme dans la sphère morale.

La France, au contraire, d'après M. Brownell, a conservé le catholicisme parce qu'il est l'expression de l'instinct social. Les liens des fidèles avec leur église sont bien plus resserrés que dans les pays protestants. Par la confession, par la fréquence de ses rites, l'église, confidente, directrice et consolatrice, prend charge entière du domaine de la conscience. « Comme la conscience est la source la plus élevée des actions humaines, dans la mesure même où l'individu se résigne à mettre cette charge en d'autres mains, il place en dehors de lui le vrai sens de sa nature morale, » son individualité tend à s'effacer, son initiative personnelle à s'alanguir. Au contraire, ses rapports avec autrui deviennent plus sensibles et plus importants : de là son respect pour l'opinion, son souci de se mettre en harmonie avec son milieu, son zèle dans l'accomplissement des devoirs sociaux. L'homme qui n'a d'autre guide que la conscience devient aisément la proie du doute, de l'anxiété, sa conduite peut être, par suite, hésitante, incertaine; le catholicisme au contraire, implique soumission à une tutelle extérieure, à une règle précise : il est aisé de s'y conformer. — Toute morale française, est, en une certaine mesure, une morale sociale. Détaché de l'église, le Français a pour le

diriger dans la vie une autre religion, l'Honneur. Le code de l'honneur est également simple, car la société, qui l'a créé et qui l'impose, sait ce qu'elle estime et ce qu'elle méprise ; tandis que le devoir est souvent obscur. Le connaître semble parfois plus malaisé que l'accomplir.

De même qu'il favorise l'individualisme moral, le protestantisme, avec sa multitude de sectes, offrant un *minimum* de religion, se concilie plus aisément avec l'individualisme intellectuel, s'adapte d'une façon plus souple à l'évolution de la pensée moderne. L'anglicanisme philosophique, dont M. Hamerton cite de curieux exemples, ne garde de la religion que le nom et la forme, et s'associe à la liberté mentale la plus absolue, aux derniers résultats de l'exégèse, à la parfaite indifférence au dogme. Imaginez des *clergymen*, pour qui l'existence d'une déité consciente et pensante semble fort douteuse, et la survivance au delà du tombeau, un pur rêve, qui prétendent concilier la religiosité et la liberté d'examen, qui unissent l'agnosticisme philosophique à la morale chrétienne, et qui n'ont conservé, pour ainsi dire, que le parfum du vase vide. Rien d'analogue dans le catholicisme. Les opinions personnelles en matière de dogme ne sont pas tolérées chez le laïque, ni la moindre dissidence chez le prêtre, plus tourné vers la direction des consciences et la charité que vers la culture intellectuelle. L'organisation des œuvres pratiques, des institutions charitables est une des plus belles pages du catholicisme contem-

porain, et compense le peu d'activité qu'il développe dans le domaine de la pensée.

En matière politique, enfin, bien que la France soit devenue depuis un siècle le théâtre de la lutte ardente entre l'esprit sacerdotal et l'esprit laïque, en réalité l'Église catholique, qui continuait les traditions despotiques de la Rome païenne, n'a pas été sans influence sur l'État moderne, qui se tourne aujourd'hui contre elle. La Révolution, par son infaillibilité, son intolérance, sa centralisation, son zèle à établir en France l'unité de pensée et l'unité de dogme, ses visées universelles, se rapproche d'après M. Hillebrand, du catholicisme, qu'elle prétend anéantir. La domination, la tutelle excessive de l'État, substituée à celle de l'Église, ne favorise guère l'initiative individuelle, le sentiment de l'indépendance, le libre développement de l'énergie personnelle, et un peuple vaut ce que valent les individus qui le composent.

La religion romaine ne convient plus qu'à une partie du peuple français. Parmi ses fidèles, s'il faut en croire M. Hamerton, il en est dont l'adhésion est purement extérieure, tient à la mode et au bon ton, à la décence et à la pompe que l'Église prête seule aux circonstances solennelles de la vie, naissance, mariage et mort, dans une société civile misérablement dépourvue de pittoresque et d'éclat. Chez ceux mêmes dont la pratique est plus assidue, elle se concilie avec une sorte d'épicurisme doux et tempéré. La sévérité de mœurs qu'elle a organisée dans

son sein, l'Église n'a jamais pu l'imposer à la société; c'est cependant dans les hautes classes que se rencontrent le plus de vocations religieuses. Les femmes surtout sont attachées à l'Église, qui leur prodigue ses consolations, ses trésors d'indulgence. Elles voient le monde à travers ses vitraux colorés. M. Hamerton est étonné de l'importance d'un évêque dans son diocèse, des titres de prince du sang, *monseigneur*, *Votre Grandeur*, qu'on lui donne, des honneurs qu'on lui prodigue; c'est la seule autorité morale encore debout, le seul représentant d'une institution auguste et d'une tradition sacrée.

L'éducation, non moins que la religion, présente en France des caractères très tranchés, lorsqu'on la compare aux habitudes anglaises et germaniques. Les jeunes gens de la classe moyenne sont élevés dans les lycées, ces tristes geôles de la jeunesse captive. La direction morale y est à peu près nulle. « Elle se borne, en réalité, écrit M. Hillebrand, à soumettre tous les élèves à une égale discipline, à demi militaire, à demi claustrale. Il n'est pas jusqu'à l'uniforme du collège qui n'indique que le soin de l'individualité vivante est le moindre souci des éducateurs. » La seule éducation réelle, c'est celle que les jeunes gens se donnent les uns aux autres. Ils se forment entre eux le caractère ou le dépravent. Joignez à cela les conditions défavorables qui résultent du séjour des grandes villes. « Déjà, dit M. Hamerton, les médecins distinguent (chez les jeunes gens) un type à l'esprit aiguisé et sarcas-

tique, d'une infériorité physique visible, » pur produit de l'éducation parisienne. Après avoir passé nombre d'examens, fait choix d'une carrière, le jeune homme, vers trente ans, songe à fonder une famille, à se mettre à la recherche d'une union convenable. Mais il importe, au préalable, qu'il connaisse la vie, qu'il ait fait les expériences dangereuses et comme épuisé sa curiosité : la maxime « *Il faut que jeunesse se passe* a été élevée, en France, d'après M. Hillebrand, à la hauteur d'un principe moral ».

M. Hamerton a observé avec étonnement l'éducation provinciale de la jeune fille de bonne famille, fort différente de celle des jeunes filles déjà mondaines que l'on rencontre à Paris. Le principe dominant, c'est que l'atmosphère morale de cette éducation ne saurait être trop innocente, trop vertueuse, trop religieuse. Pas un seul livre qui n'ait été examiné ne tombera entre ses mains; l'histoire même est expurgée, comme toute notion d'art et de science. La jeune fille n'aura, pour ainsi dire, d'opinions personnelles sur quoi que ce soit; elle vit au milieu des siens, joyeuse, obéissante, cordiale. Peu de distractions, beaucoup d'exercices de piété. L'entrée au couvent en est parfois la conséquence. « Toute jeune fille bien élevée éprouve à certain moment un saint enthousiasme : elle considère le cloître comme la vocation la plus haute, » et il suffit souvent d'un rien, d'un nuage, d'une déception, pour décider si elle sera mondaine ou carmélite. Il en est qui consentent au mariage par soumission à leurs parents;

mais alors, c'est le prêtre et non le mari qui reste le confident des peines et des pensées secrètes. Toutes, assurément, ne reçoivent pas une éducation aussi religieuse; mais on les maintient dans cette innocence, elles n'ont aucune liberté, elles ne sortent pas qu'on ne les accompagne. L'appréhension des parents, c'est que, livrée à elle-même, leur fille ne fasse quelque sot et fâcheux mariage. — Quel contraste avec l'indépendance des jeunes Anglaises et Américaines, dont la préoccupation constante est de s'emparer de l'imagination d'un homme, de conquérir un mari! En France, il n'y a que dans la classe des paysans et des ouvriers où les jeunes filles aient autant de liberté qu'en Angleterre ou en Allemagne. Si les romanciers français choisissent l'adultère comme sujet de prédilection, M. Hamerton ne l'attribue nullement à sa plus grande fréquence, mais surtout à ce fait qu'il est interdit aux jeunes filles françaises d'éprouver, avant le mariage, la moindre velléité d'attachement de cœur, et qu'elles n'offrent, dès lors, aucun intérêt romanesque.

Dans le mariage français se retrouvent les deux traits dominants de notre caractère, rationalisme et instinct social. « Il n'est ignoré de personne, dira M. Hillebrand, que la famille française est fondée sur le mariage de raison. » D'après M. Brownell, l'individualisme étant inconnu en France, tout y étant organisé en vue de la société et de l'opinion, il serait contraire aux tendances nationales de lais-

ser une institution aussi importante que le mariage entièrement à la fantaisie des personnes intéressées. On se marie, en France, moins pour soi que pour les autres, rarement au-dessus ou au-dessous de sa classe. Les mésalliances inspirées par la passion sont très rares. Pendant les vingt années qu'il a vécu en France, M. Hillebrand n'a jamais entendu citer un jeune homme de famille qui ait épousé l'institutrice de sa sœur, ni une jeune fille qui se soit laissé enlever par le précepteur de son frère. « On sait, ajoute-t-il, que de pareils faits se produisent presque journellement dans les pays de race germanique, sans parler d'extravagances plus grandes encore en Angleterre. » M. Hamerton considère le mariage français comme une alliance entre deux positions sociales plutôt qu'entre deux personnes. On pourrait le définir un acte notarié suivi d'une marche nuptiale. Non que les Français soient, plus que d'autres, des coureurs de dot ; mais les considérations de fortune et de situation pèsent pour eux d'un grand poids.

Dès lors il importe peu que les personnes se connaissent avant de s'épouser. Il y a même à cela de très grands obstacles. M. Hamerton remarque que, dans la bonne société de province, « les règles pour les préliminaires du mariage sont aussi sévères que celles qui imposent l'observation du dimanche en Angleterre ou en Écosse ». La conclusion humoristique des exemples qu'il cite, c'est que l'idéal serait de demander la main d'une personne qu'on n'a

jamais vue. Ils se sont rencontrés peut-être pour la première fois, un mois avant de se rendre à la mairie et à l'autel; les découvertes viendront après.

Ces découvertes seront, la plupart du temps, assez agréables, nos auteurs se plaisent à le constater. Élevée comme nous l'avons vu, la jeune fille, selon les probabilités, deviendra une femme fidèle, ordonnée, attachée à ses devoirs. Le mariage de convenance n'exclut même pas l'amour. Au témoignage de M. Hillebrand, « la plupart des mariages français sont plus heureux que nos mariages d'inclination ».

Une telle conception du mariage a pour conséquence logique l'indissolubilité : « Le mariage allemand étant fondé sur l'inclination, doit cesser lorsque l'inclination cesse. A une conscience délicate il peut même paraître coupable, s'il survit à l'inclination ». Le mariage français est au contraire une institution purement civile et sociale, dans laquelle sont placés les intérêts des enfants mineurs, et qui, en tant que garantie d'ordre public, ne devrait pas être touchée. L'extrême facilité du divorce, qui existe en Amérique, est sévèrement jugée par M. Brownell, comme l'abandon d'une des conquêtes les plus précieuses de la civilisation sur l'anarchie originelle.

La famille une fois constituée, un autre trait caractéristique de nos mœurs françaises, c'est le petit nombre des enfants dans la classe moyenne et la haute classe : on en compte rarement au delà de trois. Là encore agit ce rationalisme prudent qui a présidé au mariage, et qui exige maintenant qu'on

n'ait pas plus d'enfants qu'on n'en pourrait élever dans la richesse ou le bien-être. En limitant la liberté de tester, le code civil a eu pour conséquence de restreindre la procréation dans les familles aisées. Le père n'est pas propriétaire, il n'est que le dépositaire de sa fortune ; il ne peut en disposer à son gré, déshériter le fils indigne, favoriser au delà d'une mesure très restreinte le plus méritant. Cette part assurée de l'héritage paternel énerve singulièrement, chez les enfants, l'esprit d'entreprise et d'initiative. L'opposition, à ce point de vue, est extrême entre la France et l'Angleterre, où les filles sont à peine dotées, où les cadets de famille n'ont d'autre patrimoine qu'une bonne éducation et une instruction supérieure, et vont chercher fortune au loin.

M. Hillebrand note encore la tendresse extrême, aveugle, des parents français pour leurs enfants. L'enfant devient le personnage principal de la maison, le seul intérêt, le seul souci. L'éducation de la famille le laisse la plupart du temps livré à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices ; le collège et l'internat sont destinés à y remédier. Les études terminées, les parents ne se séparent pas de lui volontiers. Les filles ne se marieront pas au loin. Les fils, autant que possible, continueront dans la ville natale les affaires de leur père, ne chercheront pas à émigrer, à se rendre indépendants. La famille germanique, anglaise, américaine, se dissout naturellement par l'émancipation des enfants et la fondation de nouveaux foyers, les liens qui relient les divers membres

sont assez faibles et faciles à relâcher : la famille française, au contraire, œuvre de l'intelligence ordonnatrice, organisatrice et sociale, forme une association plus étroite et plus durable. Rien n'est touchant, comme l'amour des fils pour leur mère, l'union des frères et sœurs, voire des cousins et des cousines, l'assistance et les secours qu'on se prête entre parents, les sacrifices à l'honneur du nom, la mémoire, le culte des morts.

III

Les Français ont l'instinct de la sociabilité développé au plus haut degré, tous nos auteurs sont d'accord sur ce point. Mais il faut distinguer en ceci Paris et la province, avec sa vie paisible, un peu somnolente et retirée. La société y est en outre très divisée par les opinions politiques et religieuses; une importance bien plus grande est attachée à la situation extérieure qu'à la culture d'esprit; les sexes vivent très séparés. Les dames de province, surtout excellentes ménagères, évoquent, aux yeux de M. Hamerton, le gracieux tableau de Murillo, où l'on voit des anges occupés à la cuisine. Elles ont le goût de la propreté et de l'ordre. « Aucune jeune bourgeoise, dit M. Hillebrand, ne porterait la soie mince, le linge douteux, la chaussure éculée d'une baronne allemande. » Mais ce n'est plus l'élégance parisienne : « Il faut connaître la province, ses académies, ses jockey-clubs, ses filles entretenues, son

journalisme, si l'on veut se rendre compte que les Français sont pourtant susceptibles d'une certaine lourdeur. »

M. Hamerton a su esquisser avec l'humour d'un peintre de genre la vie d'une petite ville de province aisée, avec son tribunal, sa sous-préfecture : par la simplicité des habitudes, la modération des désirs, c'est le vrai cadre d'une vie de demi-philosophe. Cette vie se résume ainsi : bonne chère et bavardages, commérages, curiosité microscopique, grande paresse intellectuelle, perte de temps effroyable en flâneries, ignorance extrême des autres pays, des langues, des voyages, de tout ce qui dépasse l'horizon borné, et, aux yeux d'un moraliste sévère, absence complète de tout noble effort.

Ce qu'il y a surtout de notable dans la vie de province, c'est l'économie. On songe aux enfants, à la dot des filles. Il est rare qu'on dépense son revenu. La fortune financière de la France repose sur l'épargne, comme celle de l'Angleterre et de l'Amérique sur l'extension des besoins, qui exige un double travail et une double production. Les Anglais et les Américains ne sont pas aussi prudents que les Français, ni aussi capables de limiter leurs désirs, d'accepter de modestes positions avec contentement. Gagner énormément d'argent, pour le dépenser sans compter, c'est là où tendent, en Amérique, toutes les pensées, toutes les actions. Le bien-être que les Français cherchent à s'assurer par l'exercice continu de l'épargne, les Anglais, les Américains se

le procurent par l'esprit d'entreprise, puissant stimulant à l'initiative de l'individu, à l'expansion coloniale.

Il n'y a qu'un *far-west* où les Français aient le goût d'émigrer, où tous ceux qui ont courage, énergie, talent, viennent chercher fortune, mais où l'on ne trouve ni terrains à distribuer, ni vastes territoires libres ; ce far-west, c'est Paris. Là, dans la concurrence acharnée, dans la poussée effroyable, il faut se faire sa place au soleil, conquérir la notoriété, la fortune et la mode. Que d'illusions déçues, de rêves envolés! que d'amertumes, que de désespoirs, que de soifs de vengeance, dans l'énorme ville, gloire du pays qu'elle a parfois menacé de ruine!

Si vous ne regardez que les sommets de la société, l'instinct social, dont parle sans cesse M. Brownell, s'y épanouit dans toute sa fleur. « Nature et culture, dit de même M. Hillebrand, ont fait du Français l'être le plus achevé que l'humanité connaisse. » Il possède toutes les qualités qui rendent la vie élégante et facile : gaîté d'esprit, philosophie légère, contraire à la morosité habituelle des Septentrionaux, besoin d'une perpétuelle excitation du dehors, une large tolérance pour les idées et pour les personnes, relations aisées, égoïsme tempéré, amour-propre qui veut plaire plutôt que s'imposer, et se tourne en amabilité, amitié sûre et discrète, sans trop d'intimité, qui fait ouvrir le salon, non la maison, car une amitié exclusive nuirait à la sociabilité ; bref, une facilité

de relations également éloignée de la raideur britannique, de la morgue allemande, de l'obséquiosité italienne, de l'orgueil castillan, de la rudesse américaine. L'Allemand, tel que le peint M. Hillebrand, est grossier, susceptible, d'un abord peu agréable, parfois même intraitable, en sa pédanterie lourde, ou bien d'une familiarité indiscrète, d'une franchise qui, sous prétexte de sincérité, consiste à dire des choses désagréables. Non seulement le Français se garde de blesser son prochain, mais il ne peut s'empêcher de le caresser, même aux dépens de la vérité : la parfaite sincérité et le désir de plaire étant inconciliables. Le commerce des Anglais, d'après M. Hamerton, est peut-être plus sûr ; leur hypocrisie s'exerce surtout en matière nationale et religieuse. En France, la société doit au léger mensonge beaucoup de sa douceur.

Les femmes françaises font le charme de la vie sociale. M. Hillebrand refuse aux Allemandes la grâce, la dignité ; elles lui paraissent à la fois gauches et sentimentales. M. Hamerton reproche aux Anglaises leur puritanisme anguleux. Les Américaines, d'après M. Brownell, se conduisent presque en rivales de l'homme dans la lutte, pour la vie ; elles regrettent leur infériorité, aspirent aux vertus masculines, dominent leurs émotions et leurs sentiments. Les Parisiennes au contraire, telles que les jugent nos trois auteurs, restent femmes et n'ont rien perdu de leur influence. Elles savent régner dans un salon, se procurer des relations flatteuses

et utiles, éveiller perpétuellement l'intérêt. Un peu frivoles, peut-être, s'il s'agit de religion, de morale, de constance ou de sensibilité, — elles apportent à la coquetterie, à la toilette, le sérieux le plus profond. Elles s'entendent à faire valoir leurs avantages, un joli pied, une voix agréable. Mais leur coquetterie est souvent plus innocente qu'on ne le suppose : n'allez pas vous imaginer que vous leur inspirez un intérêt passionné; leur désir c'est d'être préférées. Jamais elles ne se résignent à vieillir.

M. Brownell ne peut assez admirer la conversation, la gaîté, la malice raffinée d'un salon parisien. La France, où s'est fondé l'ordre des silencieux trappistes, représente aux étrangers la nation jaseuse par excellence. Cette conversation parisienne les étonne comme quelque chose d'unique. Glisser légèrement sans appuyer, s'arrêter sur la pente d'un développement qui exigerait trop d'attention, tournerait au monologue et finirait par ennuyer, passer des idées les plus générales aux plus gracieuses médisances, railler et complimenter, élever des idoles pour les cribler de traits moqueurs, voilà qui est d'essence parisienne. Quelle dépense, dans nos salons, d'esprit, de goût délicat, d'observation pénétrante, sans autre avantage que l'amusement de l'heure présente! Mais que reste-t-il de la fusée brillante et rapide une fois qu'elle a traversé l'air, de la bulle irisée qui éclate au premier souffle?

Une manière d'être inséparable de toute vie sociale, c'est la vanité. On se recherche, on s'assemble

par désir de gagner l'approbation, de faire effet, de « montrer soi supérieur ». Cette pénétration si fine et si aiguisée des ridicules de chacun, n'est-ce point, en fin de compte, une façon indirecte de se rendre secrètement hommage à soi-même? Aussi notre passion d'égalité, inscrite et proclamée sur tous nos monuments, semble-t-elle à M. Hillebrand singulièrement ironique, quand il voit quelle considération, quelle recherche, quelle envie s'attachent aux distinctions de tout ordre, particules, croix, dignités académiques, etc. On les sollicite passionnément, ou intrigue, car les honneurs ne viennent pas d'ordinaire trouver le mérite silencieux, remarque Hamlet. Pour nos talents comme pour nos vices, il nous faut la galerie. Si l'on se bat en duel, il importe que les journaux nomment les combattants et les témoins. Du fond de sa cellule, le criminel se préoccupe de la presse. « Rien, dit Voltaire, n'est aussi désagréable que d'être pendu obscurément. »

Beaucoup de vie sociale a pour conséquence peu de vie personnelle intime et profonde : dans la proportion même où l'une se développe, l'autre se restreint et s'atrophie. Allemands et Anglais prétendent que les Français vivent pour le monde, la mode, l'actualité, le désir de plaire, beaucoup plus que pour eux-mêmes. L'individu a moins d'importance que n'en ont les relations des individus entre eux. On se demande non « Qui êtes-vous? » mais « Qui connaissez-vous? » C'est moins par l'énergie individuelle que par ses relations, que l'on se pousse très

avant dans le monde, par l'intelligence, du milieu social, l'art avec lequel on se concilie la bienveillance, l'approbation, l'estime autour de soi. Dès lors, la lutte pour la vie ne présente pas cette rudesse, cette âpreté, cette sécheresse que lui donnent l'individualisme à outrance des Américains. Cet individualisme, écrit M. Brownell, nous a débarrassés du despotisme politique et du despotisme social qui règnent ailleurs; nous lui devons nos opinions, nos religions individuelles, mais nous ne sommes pour ainsi dire que des individus sans individualité, tous absorbés par une occupation identique, les affaires et les entreprises. Notre société américaine est encore à l'état de chaos. En nous donnant l'homme, elle nous a privés du milieu qui le forme et l'affine. A Paris, au contraire, sous l'uniformité extérieure et les manières impersonnelles, on discerne bien vite une étonnante variété de mondes et de milieux.

Un dernier trait que soulignent M. Hamerton et M. Brownell dans notre société parisienne, c'est l'esprit positif, l'absence d'enthousiasme, un certain penchant à l'ironie, au persiflage universel. Les Français, d'après M. Hamerton, sont moins disposés que les Anglais aux sentiments de respect et de mépris, ils ont l'habitude de considérer le monde avec une indifférence plus aisée, ils ne vénèrent pas beaucoup quoi que ce soit ou qui que ce soit, mais ils sont prompts à reconnaître les qualités et les mérites des gens et des choses. Ils subordonnent.

d'après M. Brownell, leur sensibilité à leur intelligence. Le modèle de bon goût et de bon ton, c'est Philinte qui veut que l'on soit sage avec sobriété. Même en amour, où l'Italien est passionné, l'Allemand sentimental, l'Anglais sérieux, le Français se montre peut-être plus spirituel que sincèrement ému. Il n'est pas jusqu'au dévergondage qui ne soit tempéré par la modération et le rationalisme. Mme Cardinal, en mère pleine de sens, exige que ses filles gardent toujours le sentiment des convenances. Si l'on excepte le naturel méridional, il y a une tempérance générale dans les discours, les gestes, les habitudes. Rien de cette ivrognerie, de cette gloutonnerie, si fréquentes en Allemagne et en Angleterre. En somme, un caractère raisonnable, peu favorable à l'exaltation. M. Brownell cite à l'appui de sa thèse M. Taine, qui compare les Parisiens aux Athéniens; et Victor Hugo, lorsqu'il écrit avec son emphase habituelle : « Paris a été trempé dans le bon sens, ce Styx qui ne laisse pas passer les ombres ».

IV

C'est dans notre art que les critiques étrangers cherchent le reflet de nos mœurs et de notre esprit. Il n'y a pas de nation, remarquent-ils, où les artistes vivent plus rapprochés de la société, forment moins une classe à part, pensent plus au public, pour accepter ses goûts ou pour lui imposer les leurs.

Joseph Prudhomme a consacré par un axiome le prestige dont les artistes jouissent dans la société parisienne : « La seule aristocratie c'est l'aristocratie du talent ». L'art participe à la *sainteté* que le rang et la richesse obtiennent seuls en Angleterre. Notre littérature, ainsi pénétrée de vie sociale, ne répand pas cette odeur de renfermé, de mansarde, de brasserie, de bibliothèque, d'atelier ou d'école que M. Hillebrand trouve si désagréable à respirer dans la littérature allemande.

De tous les genres, le plus original, ou du moins celui que nous avons poussé à son plus parfait développement, c'est la comédie. Addison, en ce sens, qualifie la France de nation comique, et Henri Heine nous désigne irrévérencieusement comme « les comédiens ordinaires du bon Dieu ». Pas de comédie sans vie de société; aussi serait-on fort en peine de citer une pièce passable dans tous les ouvrages classiques de l'Allemagne : leur ironie est commune ou basse, ou trop amère, leur satire tourne à la farce. Chez nous, au contraire, de Molière à notre temps, quelle abondance d'auteurs, quelle fécondité, quelle variété d'observation, quelle vivacité du dialogue, quelles vues légères et vraies sur l'âme humaine, quelle intuition des ridicules, quel reflet clair et profond de notre instinct social et mondain! Rien n'est plus apprécié, plus exporté que notre littérature dramatique, de Stockholm à Séville, de Londres à Odessa, de New-York à Buenos-Ayres.

Il en est de même de nos romans. Mais des juges

exigeants, tels que M. Brownell, trouvent que nos romanciers créent des caractères trop simples, trop logiques, soit que les modèles eux-mêmes manquent de complexité, soit que l'intelligence rationaliste de l'auteur recule devant la peinture « de quelque chose d'aussi peu systématique, d'aussi vague dans ses contours, d'aussi changeant, d'aussi discordant qu'un caractère réel », avec ses alternatives de sécheresse et de ferveur, les mouvements inconscients, l'obscurité et l'imprévu qui sont au fond de chacun de nous. Souvenez-vous des personnages de Tourguéneff et de Tolstoï, ou bien comparez Alceste à Hamlet ou à Faust. A quel point la figure d'Alceste se découpe nette et arrêtée, semblable à un profil de médaille! Faust et Hamlet se perdent dans le crépuscule, dans la nuit profonde de l'âme. Ils échappent à notre analyse. Nous ne pouvons leur donner qu'un long commentaire de rêveries.

La rêverie, la sensibilité vraie et, pour tout dire, la poésie, voilà ce que nous refuse M. Brownell, et cela parce que nous sommes trop civilisés. « A mesure que la civilisation avance, la poésie décline, » remarque Macaulay. Il est certain qu'aucune œuvre n'égalera jamais la Bible, Homère, fruits de la barbarie au contact d'une civilisation naissante. D'après l'auteur américain, les Français se montrent trop impersonnels, trop livrés à la vie sociale pour sentir et créer des œuvres poétiques. La sensibilité ne s'exalte que dans la solitude, au spectacle du sublime, qu'inspire la grande nature. C'est ce qui

faisait dire à Stendhal qu'une haute chaîne de montagnes aux pics neigeux, à l'horizon de Paris, eût changé toute la littérature française. Notre sensibilité poétique nous vient du Léman avec Rousseau, des tropiques avec Bernardin de Saint-Pierre, de la forêt germanique avec Gœthe, de la plaine russe avec Tolstoï. — Ainsi présentée, la thèse de M. Brownell paraîtra beaucoup trop systématique. Un critique anglais en a fait la remarque dans l'*Athenæum*; son appréciation du caractère français rappelle la définition du caractère normand que donne M. Anatole France, à propos de M. Guy de Maupassant, « plein de ferme et haute raison, point rêveur, peu curieux des choses d'outre-tombe ». Elle ne saurait convenir à l'esprit religieux du Breton, par exemple. Bien des courants ont sillonné la France en sens contraire depuis un siècle, depuis la génération guerrière du premier empire; au lyrisme religieux de la Restauration ont succédé l'enthousiasme libéral de 1830, l'esprit positif du second Empire, le pessimisme après nos défaites. Qui refuserait la personnalité intense et la vie intérieure à un Alfred de Vigny, à un Sully-Prudhomme, la sensibilité féminine presque maladive à Michelet, la religiosité à un Millet, le sens de la nature à notre école de paysagistes? Tout au plus pourrait-on soutenir que nous goûtons ces émotions, chez nos peintres et nos poètes, moins par affinité que par contraste.

Accessibles à la poésie, à nos heures propices, nous sommes surtout, dans notre élite, une race

d'artistes achevés. M. Brownell, M. Hillebrand nous accordent sans conteste le goût, le sens de la forme et de l'élégance, par lequel nous nous rattachons étroitement à la renaissance italienne. Cette divinité multiple et confuse qu'on appelle la nature nous a doués du génie plastique, comme les Allemands, du génie musical. Notre sculpture française reste sans rivale. Nous n'admettons pour chef-d'œuvre, dans tous les genres, que les ouvrages d'une exécution achevée. Les intentions les plus élevées, les conceptions les plus profondes, dont, par exemple, les historiens de la littérature allemande font tant de cas chez leurs classiques, ne comptent pas pour nous, sans la perfection de la forme. Créer et inventer ne sauraient nous suffire, nous voulons construire et ordonner. Le style est en France une religion qui a eu jusqu'à ses martyrs [1].

Il est enfin un argument que les étrangers semblent assez disposés à tirer de notre art français pour formuler des conclusions défavorables à notre moralité. Rien, assurément, n'est difficile à apprécier comme la moralité d'une société prise dans son ensemble. Les documents officiels renseignent d'une manière insuffisante sur les habitudes clandestines. Mais un signe assez probant, ce sont les sujets traités par les romanciers, bons observateurs d'ordinaire, et le goût du public pour ces sujets-là. Jugez donc les mœurs anglaises d'après la décence

1. Gustave Flaubert.

extrême de la littérature romanesque. Les écrivains tudesques se croiraient déshonorés s'il cherchaient à amuser leurs lecteurs. Au contraire, les écrivains français se sont attribué le monopole d'une certaine littérature, que déjà Gœthe jugeait sévèrement : il accorde à nos auteurs la clarté, la grâce, l'art de persuader et de plaire, mais il leur refuse les « principes et piété ». — M. Matthew Arnold va plus loin encore : il accuse les Français d'être *les sectateurs de la déesse Lubricité*.

M. Hillebrand, M. Hamerton, M. Brownell sont unanimes à combattre un préjugé si ridicule. C'est, disent-ils, banalité de mauvais goût chez les Allemands et les Anglais, que cette dépréciation des mœurs françaises. Ce n'est pas toujours la société que peignent les gens de lettres, c'est souvent aussi leur société, ce qui est un peu différent. M. Hamerton nous a déjà expliqué pourquoi les Français, dans les romans, semblent toujours occupés à courtiser la femme de leurs voisins ou de leurs amis ; c'est que la sévérité de l'éducation des jeunes filles et la rigidité des préliminaires du mariage ne laissent aucune place aux histoires d'amour innocentes et intéressantes. Le romancier aux abois n'a d'autre refuge que l'adultère. D'ailleurs, le reproche d'immoralité s'adresse en ce cas à tout le public d'Europe et d'Amérique. Car avec les classiques grecs et latins, les romans français forment la plus cosmopolite des littératures. Originaux et traductions se débitent à Londres par milliers, et les revues

morales, telles que le *Saturday Review*, reprochent aux jeunes mariées d'en faire leurs livres de chevet. Nous nous fournissons abondamment chez les Anglais de livres décents et nous offrons en échange aux lectrices d'outre-Manche nos livres d'une saveur plus accentuée, dont elles se montrent friandes.

Le décorum anglais est plein de contradictions, d'anomalies bizarres. M. Hamerton remarque que les cas d'immoralité dans la société anglaise, révélés par les journaux, au cours des procès en divorce, jusque dans les détails les plus scabreux et dans les termes les moins voilés, suffiraient chaque année à approvisionner largement toute une école naturaliste qui ne le céderait en rien à la nôtre. Cette publicité, autorisée en Angleterre, sans doute dans le but honnête d'effrayer par l'exemple et d'humilier les coupables, est interdite en France. En sorte que les Français tolèrent certains récits indécents, pourvu qu'ils soient fictifs, tandis que les Anglais ne les autorisent et ne les acceptent qu'à la condition qu'ils soient réels.

D'après M. Hamerton, la moralité de la France et de l'Angleterre diffèrent peu. Les mœurs de la haute société, riche et oisive, se ressemblent à peu près en tout pays. L'opinion leur est indulgente, pourvu que les apparences soient sauves. Les jeunes filles, ici et là, ne sont même pas effleurées par le soupçon. Le clergé anglais et le clergé français, privé pourtant de la sauvegarde du mariage, jouissent d'une réputation très honorable. Peut-être le séjour des petites

villes, les exercices physiques, la vie en associations détournent-ils mieux les jeunes gens d'Oxford et de Heidelberg de la galanterie facile. Les deux pays souffrent également de certaines plaies. Londres a son défilé nocturne, et même, s'il faut en croire les médecins alarmistes, un mal secret met en péril l'armée anglaise et la défense nationale. Mais la pruderie des Anglais résiste à toute évidence. Ils ont gardé de leurs ancêtres puritains ce trait d'associer leur orgueil national à leur moralité, tandis que les Français l'associent, à la générosité, au courage, au point d'honneur, mais nullement à la sévérité de mœurs, hormis dans la vie religieuse.

V

Toutes les qualités privées des Français, d'après nos auteurs, sont éminemment de nature sociale. Ils ont l'esprit, la grâce, ils se montrent aimables, secourables, sobres, modérés, économes, consciencieux, honnêtes. Comment expliquer que tant de qualités ne rejaillissent pas sur la vie politique et l'organisation de l'État, que ces mêmes hommes, si prudents lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes, pour qui les actes les plus importants de la vie privée, carrière, mariage, accroissement de famille, gestion de fortune sont œuvre de réflexion et de sagesse, que ces mêmes hommes mettent la légèreté la plus frivole et parfois la plus coupable dans la gestion des affaires publiques, à la fois frondeurs et routiniers,

prêts à se jeter ou à se laisser entraîner dans les guerres ou les aventures? A cette question qu'il s'est posée, M. Hillebrand a déjà répondu que la cause de cette contradiction singulière se trouve dans les contrastes de l'âme française, de l'intelligence rationaliste, du tempérament excitable, de l'instinct social enfin, qui étouffe l'individualisme et laisse, aux jours de crise et de tempête, les meilleurs d'entre les Français sans résistance et sans boussole.

Le trait qui distingue le plus profondément la conception politique des Français de celle de l'Angleterre, c'est que, plus que tout autre peuple, ils ont appliqué le rationalisme à la construction de l'État moderne. On ne peut nier que le rationalisme n'ait eu ses effets bienfaisants. Mais s'il a été salutaire, c'est qu'il s'est renfermé, comme en Angletere, dans son rôle de critique et de réforme, qu'il s'est borné à ouvrir des voies et des éclaircies dans les broussailles du passé. S'il veut fonder, il devient dangereux, car il n'y a de créations utiles que celles qui corespondent à des intérêts, à des besoins, à des habitudes permanentes. En France, ce sont les théories abstraites qui sont devenues des intérêts [1].

L'idée dominante de la révolution, comme l'ont démontré de Maistre, Tocqueville et M. Taine, c'est le rationalisme, cette conception plate et mécanique du siècle dernier, d'après laquelle une constitution,

1. K. Hillebrand, *La France et les Français*, *passim*. Nous resumons de même, sans la critiquer, la pensée de l'auteur dans les lignes qui suivent.

une langue, une œuvre d'art, une religion sont choses volontaires et réfléchies, créées pour l'expédient, l'opportunité, et construites de toutes pièces sur table rase. Cette conception est un fruit desséché de l'esprit géométrique, absolument fermé à l'idée d'*organisme*, d'évolution naturelle et inconsciente, selon une loi intérieure. L'esprit rationaliste balaie la coutume, la tradition, le préjugé héréditaire, résultat de l'expérience des siècles, les institutions augustes, gages de stabilité, de mouvement sans secousse. Il a tué le loyalisme en France, c'est-à-dire l'ensemble de sentiments sur lesquels repose l'autorité traditionnelle. Cette union étroite du pays et de la dynastie, telle qu'elle existe en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, telle qu'elle se manifestait chez nous sous l'ancien régime, n'existe plus en France, en dehors d'un parti ; nous ne la comprenons même plus. Les trois dynasties qui se sont succédé en France depuis un siècle ont fait de vains efforts pour la faire renaître. Attaquées avec fureur, elles ont été abandonnées avec indifférence au lendemain de leur chute, sauf par un petit nombre de fidèles. Le sentiment loyaliste n'est pas agonisant en France, il est bien mort.

La perte du loyalisme a eu pour conséquence cette instabilité qui, depuis un siècle, a coûté à la France tant de biens et tant de sang, et qui se concilie malaisément avec une saine force politique. Le pays a subi trois invasions, changé trois fois de gouvernement. Chaque nouveau régime, sans se soucier du

caractère national, a émis la prétention de tenter l'entreprise de modifier les mœurs publiques, d'accommoder à ses constitutions symétriques la réalité vivante, irrationnelle, irrégulière. Nous passons, aux yeux des étrangers, pour avoir foi aux théories plus qu'à l'expérience, à l'efficacité des formules abstraites, claires, intelligibles : ils voient en nous des gens trop pressés d'appliquer l'idéal qu'ils ont conçu. Les phrases, disent-ils, et les mots ont une influence dangereuse sur un peuple si excitable. Ils admirent notre fétichisme pour la grande révolution de 89; c'est merveille et miracle qu'elle n'ait pas encore conduit la France à sa perte.

Ce qui nous a sauvés, c'est que tous ces changements de régime, dit M. Hillebrand, ont été de façade et de surface. Ils n'ont pas touché aux pierres fondamentales établies par Napoléon pour y construire sa démocratie césarienne, et, depuis, les révolutions, les dynasties, les républiques et les guerres n'ont pas réussi à ébranler l'édifice. On y a fait quelques modifications, mais il est resté ce qu'il était à peu près en 1804. « Ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni Frédéric n'ont rien exécuté de plus grand que cette œuvre de législation et d'organisation napoléonienne, esquissée par la Convention et des Cinq-Cents... Si c'est pour le bien ou le mal de la nation, l'avenir le dira... » Code civil, concordat, université, justice, administration, Bonaparte a créé ces organes de la vie publique et de l'État moderne, et la fragilité de ses créations politiques

n'a eu d'égale que la durée de ses créations législatives.

Sur ce despotisme administratif, sur cette tutelle qui exclut le *self government*, nous avons essayé de greffer les institutions parlementaires importées d'Angleterre, le gouvernement des majorités qui peut dégénérer aisément en oppression, quand le pays n'est pas divisé en deux fractions à peu près égales qui se succèdent au pouvoir. Libertés dites parlementaires en haut, despotisme administratif en bas. C'est pourtant cette tutelle et cette routine de l'organisation napoléonienne qui permet à la machine de fonctionner, sans trop d'interruption, à travers les changements de régime et le désordre des assemblées. En même temps, les vertus de certaines classes « fournissent l'huile ». Non moins que les institutions, ce sont les classes et les partis qu'il faut observer, si l'on veut connaître la France nouvelle.

M. Hamerton a fort bien étudié l'aristocratie française, non à Paris, où l'on ne s'occupe pas de vos ancêtres d'une manière exagérée, si vous possédez d'ailleurs esprit, talent, richesse, mais en province, où l'on attache plus de prix aux distinctions sociales. Il croyait, au début, que la noblesse n'avait pas d'importance en France, sur la foi des personnes mêmes appartenant à cette classe, et qui songeaient à son ancien rôle. Il est revenu bien vite de cette impression première. En France, écrit-il, il y a une aristocratie, au sens propre du mot, comme en Allemagne et en Espagne, tandis qu'en Angleterre

il n'y a qu'un *peerage*, qui jouit assurément d'un très grand prestige, mais qui n'est héréditaire que pour le fils aîné, et dont la plupart des descendants deviennent des *commoners*. En dépit de tout ce qu'on a écrit sur l'esprit de caste en Angleterre et l'esprit d'égalité en France, le préjugé féodal est plus fort dans le département français que dans la province anglaise. Il n'y avait pas dans le Lancashire, lorsque M. Hamerton y vivait, hostilité amère entre les classes. Des quatre grandes maisons aristocratiques du pays, deux étaient libérales et deux conservatrices. En France, la particule *de* sépare la province en deux camps, et rien ne prouve mieux la valeur de cette bienheureuse particule [1] que la façon dont les Français l'usurpent; dans un voisinage assez restreint, on ne citait pas à M. Hamerton moins d'une cinquantaine de faux nobles. Usurpée, elle donne à la longue autant de considération que si on la possédait légitimement, et on ne la refuse jamais à une personne qui l'inscrit sur sa carte. On s'étonne que les familles de lignée authentique supportent l'intrusion de tant de gentilshommes improvisés; c'est qu'elles recrutent ainsi des alliés politiques. Le faux noble ne tarde pas à se faire accepter par le zèle de ses opinions orthodoxes, il devient

1. La particule *de* ne possède pas seulement une valeur d'amour-propre, elle a aussi une valeur réelle. M. Hamerton estime qu'elle équivaut à une dot de cent mille francs chez celui qui la possède à juste titre ou autrement, lorsqu'il cherche à se marier.

légitimiste d'autant plus fougueux. Un membre de l'aristocratie authentique, au contraire, qui ferait adhésion à la république modérée, passerait pour un transfuge et pour un traître. Le républicain est traité en paria, dans la bonne société de province, comme l'était en Angleterre l'homme irréligieux, toléré aujourd'hui sous le nom d'agnostique. Les idées politiques du hobereau de village sont d'une extrême simplicité, comme sa culture d'esprit : il méprise le commerce et l'industrie, n'estime que la chasse et la carrière militaire, ne comprend du gouvernement que l'autorité d'un chef despotique. Très attaché à son pays, très dévoué à l'administration de sa commune, il acquiert souvent une influence fort justifiée, mais toute personnelle, toute locale et toujours précaire. Les anciennes fautes de la noblesse française, son attachement chevaleresque à un passé impossible à restaurer, la perte du loyalisme dans le pays, ôtent à cette classe toute chance d'arriver à la domination qu'elle n'a exercée en ce siècle qu'avec Charles X. En vain trente mille prêtres et cent mille dames légitimistes, par leur zèle charitable et leurs œuvres bienfaisantes, s'efforcent de gagner à leur cause les suffrages des paysans. Le sol est resté réfractaire à la semence.

Le chapitre le plus original du livre de M. Hamerton, *Autour de ma maison*, est consacré aux paysans, cette classe immense qui tient, par le bulletin de vote, les destinées de la France entre ses

mains calleuses. Combien restreint est le nombre des gens qui s'occupent de science, d'art, de littérature, en comparaison de ceux qui travaillent aux champs! Artistes, penseurs, savants, sont isolés dans ces masses, comme des nageurs à la surface de l'Océan. On a comparé nos pays civilisés à de vastes Scythies, où, dans les ténèbres épaisses, des petits points de culture intellectuelle brillent çà et là. Les habitudes nouvelles, les journaux, les livres, les chemins de fer, rapprochent ces points de lumière, ou du moins font oublier la largeur des intervalles qui les séparent, et les millions de gens qui vivent d'une autre vie. La différence entre le paysan et le bourgeois des villes est certainement plus grande que celle qui sépare les gens cultivés, d'une nation à l'autre. — Ce n'est pas que l'intelligence manque au paysan français, loin de là. — Comparant nos paysans de l'Est à ceux du comté de Kent, par exemple, M. Hamerton constate la supériorité des premiers. Il ne les peint pas idylliques comme George Sand, ni crapuleux comme Balzac et M. Zola. Il admire leurs manières excellentes, leurs perceptions délicates, leur dignité tranquille dans la fixité des usages, surtout leur intelligence jointe à leur ignorance. Cette ignorance est difficile à imaginer quand on ne les connaît pas, et plus difficile à croire quand on les connaît. Très capables, très avisés dans leur sphère étroite, ils n'éprouvent pas le besoin d'en savoir plus long. Peu lisent aisément : toutes leurs idées leur viennent de deux sources, la

tradition et la rumeur, l'une qui découle d'un lointain passé, du souvenir obscur et vague, mais singulièrement vivace de leur ancienne oppression, l'autre qui jaillit spontanément, vient on ne sait d'où, circule on ne sait comment, d'une absurdité souvent inimaginable, et qui décide de leurs votes au dernier moment. Ils comprennent du reste assez bien la légitimité, le bonapartisme, la république, mais beaucoup moins la doctrine compliquée et subtile de l'orléanisme. Ils redoutent à la fois l'ancien régime et l'anarchie. On peut faire des révolutions sans eux, mais on ne les maintient que par eux. Cette population de petits propriétaires, que le Code civil nous a donnés, et qui finira peut-être par posséder la France entière, a servi jusqu'à présent de contre-poids à la démocratie des villes turbulente et agitée par la propagande socialiste. L'école modifie, il est vrai, peu à peu, la simplicité antique de cet état mental. Elle brise une tradition de mille ans. Le père croit encore à la sorcellerie, le fils a entre les mains des manuels scolaires rédigés par des radicaux. Par cette demi-instruction, le paysan perdra aussi quelques-unes de ses vertus anciennes qu'implique la vie rurale, elle le laissera moins satisfait de son sort. C'est un monde qui se transforme.

Depuis plus d'un demi-siècle, les différentes « couches » de la bourgeoisie forment la classe dirigeante en France, plus nombreuse, plus riche, plus cultivée que dans les autres pays. C'est à elle sur-

tout que M. Hillebrand a consacré son étude sur la *France et les Français*. Pour la faire connaître, il a expliqué, à son point de vue, l'esprit et les tendances de la grande institution qui la modèle et la façonne à son image, l'université. L'organisation même de notre enseignement révèle le rationalisme symétrique et niveleur de la révolution française; l'université a remplacé les universités, ces créations du moyen âge qui avaient autrefois leur organisation complète, fondée sur l'histoire et la tradition, leur autonomie, leurs franchises encore maintenues dans les universités allemandes et anglaises. L'objet de cette machine centralisée, géante, n'est pas d'instruire l'élite, le petit nombre, comme en Angleterre, mais bien de donner à la multitude une doctrine uniforme. En cela, l'université répond parfaitement à son but, mettre une éducation libérale à la portée de la classe moyenne dans tout le pays.

La France et l'Angleterre, en matière d'enseignement, sont d'ailleurs gouvernées, depuis la Renaissance, par les mêmes principes d'éducation classique, latine et grecque. C'est un point très controversé, de savoir jusqu'à quel point ce programme répond aux exigences de la vie contemporaine, de notre civilisation économique et industrielle. Si les Français voyagent, émigrent, colonisent moins que les autres peuples, eux si colonisateurs autrefois, et qui ont laissé perdre une partie de leur empire au XVIIIe siècle, — l'enseignement universitaire, jusqu'ici trop étranger à l'étude approfondie des lan-

gues, des littératures, des institutions des autres peuples, pourrait en être, d'après nos auteurs, pour une certaine mesure responsable.

Les deux parties de notre enseignement que M. Hillebrand considère comme absolument supérieures et sans rivales, ce sont celles qui présentent le plus d'affinités avec notre caractère logique, déductif, aimant la clarté, épris des belles ordonnances, c'est-à-dire les mathématiques et la rhétorique. Par son culte de la forme, la France a été l'institutrice de l'Europe. Il peut y avoir, en cela même, exagération et excès. La première question qu'on est tenté de se poser à propos d'un ouvrage est la suivante : « Comment est-il écrit? » Ces autres questions non moins importantes : « Comment est-il pensé? Comment est-il senti? » ne viennent qu'en second lieu. L'Université, du moins, entretient chez les Français cette piété de leur langue, plus marquée, chez eux, que chez tous les autres peuples. C'est ce qu'ils ont sauvé du naufrage de leurs traditions.

Une tendance de notre enseignement secondaire que critique M. Hillebrand, et qui ne s'adresse d'ailleurs nullement à notre enseignement supérieur, — c'est qu'il a moins pour but de développer l'esprit, de donner le goût des bonnes méthodes, qui servent à travers la vie, que de procurer des connaissances positives. Ces connaissances mêmes, on les acquiert moins pour elles-mêmes, pour satisfaire la curiosité de l'esprit, que pour obtenir des prix, être le premier de la classe, briller dans les concours, et

passer l'indispensable baccalauréat. Trop d'années s'écoulent sur les bancs du collège, en vue de cet examen si décrié où le candidat est interrogé, pendant un quart d'heure, sur le grec et le latin, les langues vivantes, la littérature française, l'histoire, la physique, la chimie, les mathématiques, bref sur la science universelle. Enfin l'abus des concours, à l'entrée de toutes les carrières, indique que l'on fait plus de cas des théories apprises que de la capacité acquise par l'expérience et la pratique. Après les efforts et la fatigue des examens et des écoles, on cesse de s'instruire en dehors des occupations techniques. M. Hamerton est frappé, autant qu'il a pu le constater, du petit nombre de gens studieux, au milieu de la foule absorbée par ses plaisirs et par ses affaires.

Le journal, la revue, semblent faire tort au livre. La presse passe pour refléter en chaque pays l'esprit national, le goût et l'opinion. En France, les meilleurs journaux recrutent leurs rédacteurs parmi les élèves les plus distingués de l'université, jeunes gens qui ont brillé dans les concours, à l'École normale, munis d'une science très complète, mais surtout théorique, et d'une culture très littéraire. Sauf les exceptions de quelques grands journaux, cette presse, selon M. Brownell et M. Hamerton, semble moins soucieuse de surveiller la puissance de l'État, comme en Angleterre, ou d'instruire le public des choses étrangères, comme la presse allemande, que de sacrifier à l'esprit et à la mode, ces

deux idoles de la grande ville. La littérature, le théâtre, y tiennent une place considérable. Il s'agit de ne jamais ennuyer, d'être piquant et varié, de fixer l'attention d'un public distrait et blasé. Le reportage y est moins puéril qu'en Amérique, mais la presse française souffre « d'une hypertrophie d'esprit ». Elle est, pour le goût parisien, une absinthe qui excite et corrompt.

Puissante et libre, fait-elle toujours le meilleur usage de sa puissance et de sa liberté? La presse participe en France au gouvernement de l'opinion, qui n'est nullement synonyme de liberté, de justice et de droit, — opinion excitable, impressionnable, sur laquelle pèse la responsabilité des révolutions et des désastres. Peut-on dire qu'elle représente l'esprit public? Pas plus que les dix mille politiciens agités, députés, journalistes, professeurs, avocats, dilettantes de la science de l'État, qui forment les majorités oppressives et les minorités violentes et ébranlent l'air de leur éloquence et de leurs querelles, — ne représentent la nation.

Derrière ces personnages qui paradent bruyamment sur les tréteaux politiques, M. Hillebrand aperçoit une deuxième France, tranquille, modérée, économe, laborieuse, intelligente, qui disposera d'une majorité colossale, chaque fois que l'apathie, le scepticisme ne l'empêcheront pas de prendre part à la politique qu'elle abandonne aux faiseurs. Il lui suffirait parfois de voter, de faire usage de ses droits... et elle s'abstient! Ce qui manque aux Fran-

çais, dans les jours de crise, ce n'est pas le courage matériel, c'est le courage civil, auquel leur éducation les a si mal préparés. Tout contribue à énerver en eux l'individualisme, le sens de la responsabilité personnelle; ils s'habituent à compter sur les autres plus que sur eux-mêmes. Une crainte morbide de se distinguer, d'agir autrement que les autres, les laisse désemparés au jour du danger. « L'homme, en France, dit Gœthe, qui ose penser ou agir d'une manière différente de tout le monde, est un homme d'un grand courage. » Et c'est pour cela que quiconque a l'audace de se mettre en avant aura toujours parmi nous la partie si belle...

Cette France, que M. Hillebrand nous présentait, en 1871, comme incapable de *self-government*, marche au contraire, d'après M. Hamerton, vers la liberté politique. Le rationalisme abstrait qu'on lui reproche, l'excès de législation, ce sont là, d'ailleurs, des tendances communes à tous les États modernes. Elle a, sans doute, ses difficultés intérieures, un gouvernement qui n'est pas accepté de tous, les partis à l'état de guerre civile latente. Elle est soumise enfin à la nécessité de se préparer à une guerre européenne de proportions telles que l'imagination ne la peut concevoir. Et le résultat de cette guerre dira si la Révolution a été pour la France une cause de ruine ou un principe de régénération. Malgré ces sombres nuages, les Français ont confiance en leurs institutions démocratiques; ils se croient, peut-être à tort, moins menacés que les

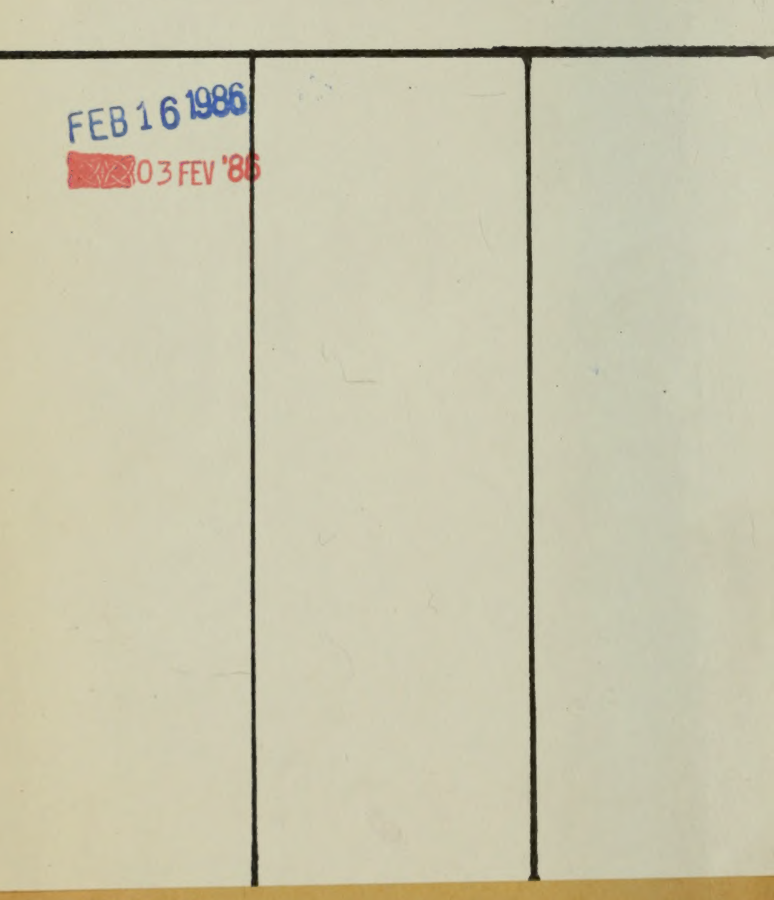
autres peuples par les transformations violentes, ils ont foi en leur avenir.

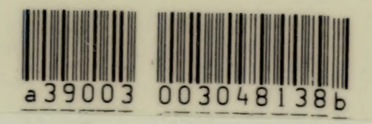
Tout en réservant ce point que les Allemands sont des diamants encore à l'état brut, M. Hillebrand réagit contre leur dédain, leurs préjugés à notre égard. Il consent à reconnaître que notre décadence n'est que fictive, que, du moins pour l'art, la vie morale et intellectuelle, les Français ne le cèdent à aucune autre nation. Dans le parallèle qu'il poursuit entre la France et l'Angleterre, M. Hamerton conclut que les Anglais deviennent plus tolérants, plus ouverts, que les Français gagnent en sens pratique et en prudence; il n'accorde à aucun des deux peuples une supériorité marquée sur l'autre. M. Brownell considère la France comme la nation la plus civilisée, la plus socialement développée du monde moderne; elle est pour lui, de même que pour le président Jefferson, la seconde patrie de tout homme cultivé, la nation où, selon Matthew Arnold, le peuple est le plus vivant, où le contraste est le plus adouci entre la pauvreté et la richesse, où, d'après les étrangers, indifférents à nos querelles politiques, la vie est la plus douce et la plus facile, où il est le plus agréable de vivre.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Simplicissimus.. 1
II. — Un Gil Blas allemand.............................. 17
III. — Schiller et la Révolution française............... 45
IV. — Nicolas Lenau... 55
V. — Le poète des étudiants : Joseph-Victor Scheffel... 71
VI. — Gustave Freytag et le patriotisme allemand...... 127
VII. — Un réaliste : Gottfried Keller..................... 175
VIII. — Le bonheur dans le pessimisme................. 203
IX. — La France et les Français jugés à l'étranger..... 239

1181-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-05.


FEB 16 1986
03 FEV '86


a39003 003048138b

1181-05. — Coulommiers. Imp. Paul Brodard — 12-05-1560.